rock&folk

IDLES
GREEN DAY
LA SOURIS DÉGLINGUÉE
DECLAN McKENNA
JOHNNY MONTREUIL
BILL RYDER-JONES
THE VACCINES
WINGS

VIVA ZAPPA !

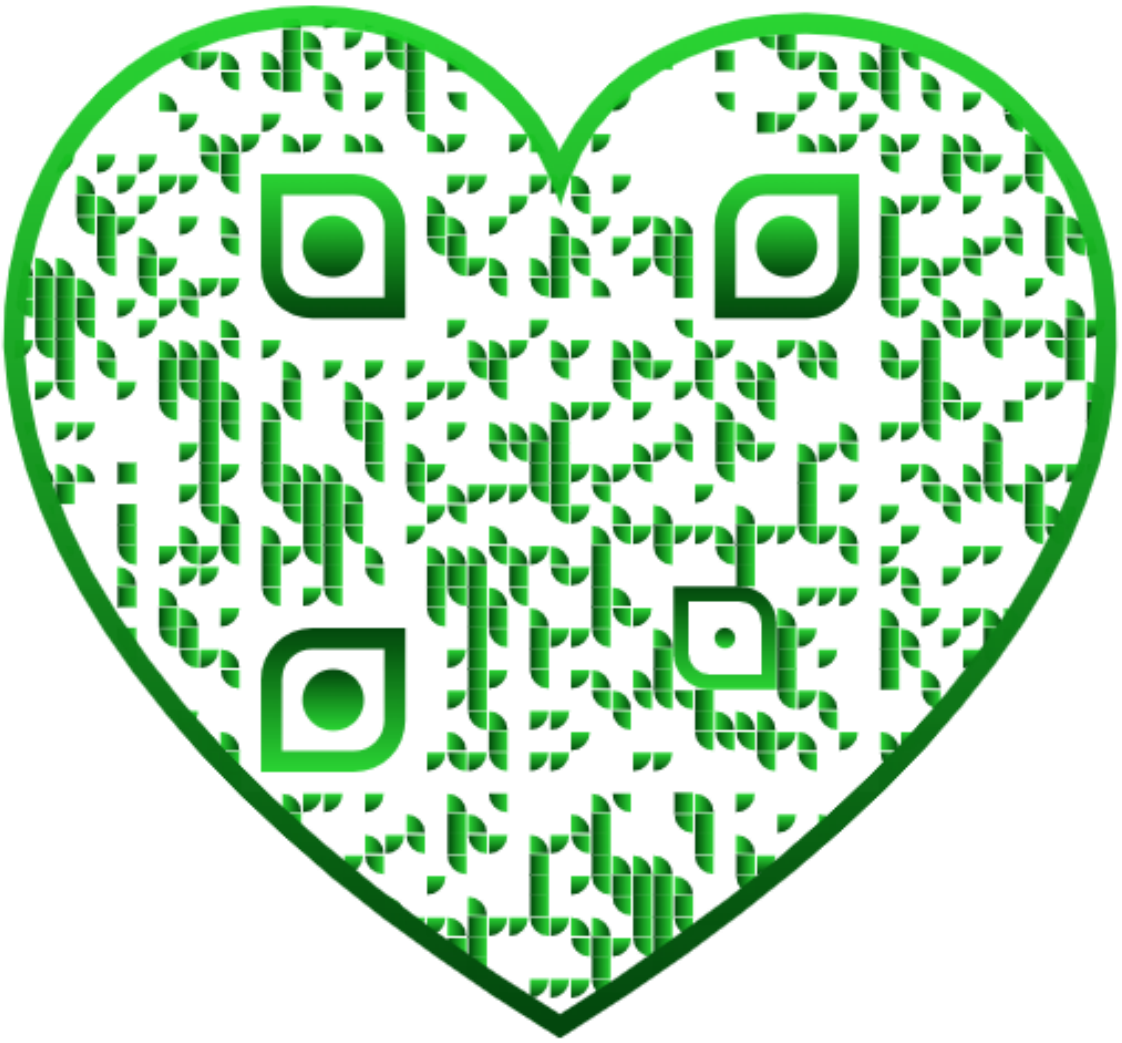
L'EXCENTRIQUE

MES DISQUES A MOI
DEAN FERTITA

FÉVRIER 2024
N°678 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 678 H - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



ROCK THE PISTES FESTIVAL

17 → 23 MARS 2024

AUX SOMMETS DES PISTES

ZAHO DE SAGAZAN ▲ LOUIS BERTIGNAC

JOEYSTARR ▲ THE AVENER

THE INSPECTOR CLUZO ▲ TALISCO

+ 30 concerts en après-ski

Portes du Soleil Ski & Bike

haute savoie le Département

Valais GRAVÉ DANS MON CŒUR

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

rock&folk

RTL2

Edito

Baroque'n'roll

Excentrique… insolite, baroque, extravagant, loufoque, original, tordu, zinzin, les synonymes ne manquent pas. Excentrique par goût ou par opportunité. A la ville ou à la scène. Par carriérisme ou air du temps pour certains, par réelle démarche artistique pour d'autres. Les deux parfois. Par simple, mais impérieux besoin d'être différent, autrement, ailleurs, loin du centre, justement, de la normalité. Certains sexuels, d'autres politiques.

A chaque instant de l'histoire du blues, du rock'n'roll, de la pop, de la musique populaire des années 1940 à celle d'aujourd'hui, des personnages audacieux, extravagants, scandaleux, souvent en avance sur leur époque et souhaitant ardemment la faire avancer, ont participé à cette tentative de grand chambardement. Faire tomber les tabous, évoluer les mentalités, choquer l'ordre établi, changer le monde... Avec sincérité. Ne semblant pas avoir d'autres choix pour y parvenir. Pour d'autres, plus hédonistes (opportunistes ?), ce fut un jeu, un grand cirque, celui du rock. S'ils ne changèrent pas tous le monde, ils ont contribué à le rendre plus coloré, plus fun en faisant sauter, l'air de rien, certains carcans de ces sociétés encore corsetées.

Dans les années 1940, après quelques chanteuses de blues outrageuses et une poignée de bluesmen dépravés, aux États-Unis, Cab Calloway en zoot suit extra exagéré revendiquera la cause noire. Avec humour et dans ces costumes de voyous. A la même époque, en France, swinguaient les Zazous. Par résistance. Et provocation contre l'occupant. Au même moment, Liberace débute sa carrière de chanteur-pianiste en manteau d'hermine pour *dadames*, inventant le kitsch. Dans les années 1950, le simple fait de faire du rock était assimilé à une excentricité, une marginalité pour le moins. En respectant, *justement*, les marginalisés. Little Richard, noir, extravagant, maquillé souvent, clairement homosexuel, la Pompadour outrancière. C'est connu. Les années 1960 firent davantage de place à des excentriques politisés. Il fallait transformer l'essai de ce changement de société. Le cuir s'impose parfois. Intégral. Le début de cette décennie n'a évidemment rien à voir avec sa fin. Physiquement comme intellectuellement. Sans parler de la longueur des cheveux… Première victoire des excentriques. Dans les années 1970, le glam rock enfonce le clou doré. Imposant l'ambiguïté sexuelle, la transgression. Le transgenre avant l'heure si on veut. Hommes habillés en femmes et femmes habillées en hommes. On pense ici à Marc Bolan, David Bowie, tant d'autres. On pense aussi aux Residents. Les punks furent vestimentairement, mais pas seulement, la relève. Les années 1980, ses débuts en tout cas, consacrèrent une excentricité plus froide. Gothique. Européenne. Mais pas seulement. Rien à voir entre Nina Hagen, Cramps, Boy George ou Klaus Nomi si ce n'est ce goût d'en passer par l'extravagance pour exprimer à la fois une démarche artistique mais aussi politique. Sociétale comme on ne disait pas encore. On ne parle pas des néoromantiques, ces pirates d'eau douce.

Et puis les années 1990…
Frank Zappa ne verra pas les clowneries de Marilyn Manson… Il meurt en 1993. Frank Zappa, excentrique viscéral, glaçant parfois, moqueur souvent, insolent, politique, musical. Mettant son époque et son public au supplice de ses extravagances artistiques, jamais gratuites cependant, il est mort il y a trente ans. Notre époque a-t-elle encore de la place pour ces personnages hors normes ? Qui est excentrique aujourd'hui ?

On l'a vu, le rock est une culture.
Rachida Dati en est désormais sa ministre.

VINCENT TANNIÈRES

ÉCOUTEZ L'ÉMISSION EN PODCAST SUR

DEEZER amazonmusic

ET SUR L'APPLICATION ROCK&FOLK RADIO

Sommaire 678

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Isabelle Chelley **DEAN FERTITA** 10

Tête d'affiche

Eric Delsart **BILL RYDER-JONES** 14

Bertrand Bouard **GRUFF RHYS** 16

Olivier Cachin **OMD** 18

Romain Burrel **THE VACCINES** 20

Isabelle Chelley **DION LUNADON** 22

Eric Delsart **SLIFT** 24

Jérôme Soligny **WINGS** 26

En vedette

Thomas E. Florin **JOHNNY MONTREUIL** 28

Géant Vert **GREEN DAY** 32

Romain Burrel **DECLAN McKENNA** 36

Eric Delsart **IDLES** 40

Story

HM **LA SOURIS DÉGLINGUÉE** 46

En couverture

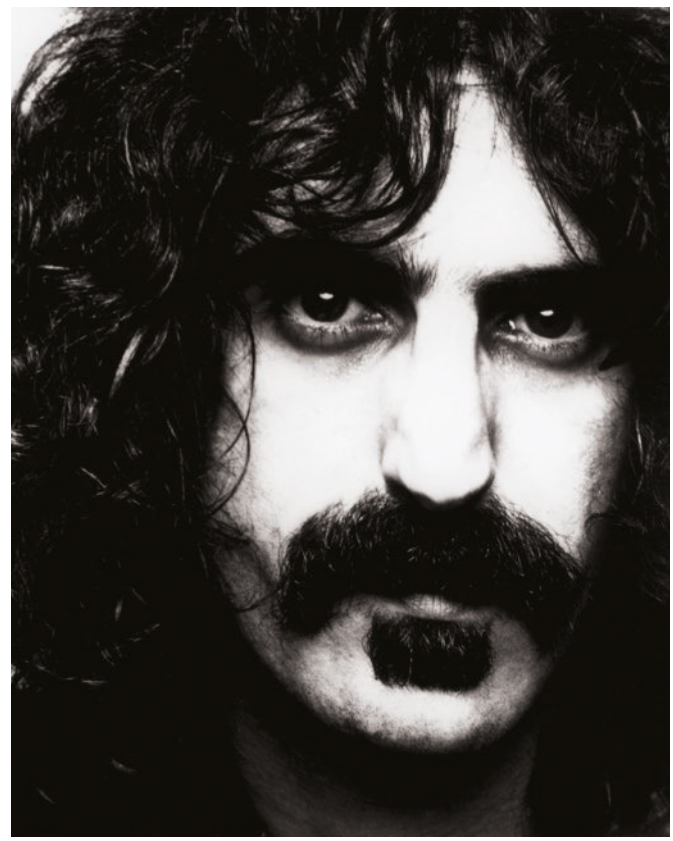
Philippe Thieyre **FRANK ZAPPA** 52

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : EMERSON-LOEW/ RYKO/ ARCHIVES ROCK&FOLK-DR

Photo Tom Ham-DR

40 Idles



52 Frank Zappa

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 083 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 LIVE 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2024. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Hommages embarrassés/ embarrassants

Bande de Rédac

J'ai écouté et apprécié la première de "Bande De Rédac" sur Rock&Folk Radio. "Le Masque Et La Plume" du rock. Sur la photo du site, Isabelle Chelley me fait penser à Joan Jett, Eric Delsart à un chroniqueur de L'Equipe 21, Thomas E. Florin à un journaliste d'"Actuel" des années quatre-vingt et Matthieu Vatin à mon cousin Yvon.

PATRICK MOALIC

Bonnet et moufles

Bonjour à tous, je lis chaque mois avec intérêt et délectation la chronique de Bertrand Burgalat. Mais une fois n'est pas coutume, une phrase dans le paragraphe du Burning Man m'a pour le moins agacé. Figurez-vous, Bertrand, que, vivant dans une très ancienne maison ne possédant aucun radiateur électrique (dont je n'aurais de toute façon pas les moyens de payer les factures), je me chauffe au bois avec un poêle à bois, unique source de chauffage à ma disposition me permettant d'atteindre difficilement les 15 degrés ambiants. Plutôt respectueux de l'environnement, je me suis senti minable à l'idée de n'atteindre en fait que le degré zéro de l'humanité par pur instinct de survie. Je vous présente donc personnellement ainsi qu'à la planète toutes mes excuses et file de ce pas acheter un bonnet et des moufles. J'en profite, en attendant de vous lire dans le prochain numéro, pour vous saluer ainsi que toute l'équipe pour tout ce que ce mensuel m'a apporté au cours de ces presque cinquante années. Longue vie et sans rancune.

CLAIRE ROVACCHI

Patronymique Jagger

Jour de l'an 2024, alors. Quoi faire, sinon écouter un disque ! Celui de Tame Impala... *"J'aurais voulu te parler de la fois où j'ai été à Abbey Road, ou de cette fois où j'ai eu Mick Jagger au téléphone"*, y lambine, irréductible, Kevin Parker sur "Posthumous Forgiveness"... Convoquant la figure tentaculaire de Mick Jagger dans un exercice atypique de chanson se référant effectivement au patronyme de la star (même si c'est de chanson patronymique au second degré dont il est question ici, Mick Jagger n'étant pas nommément cité dans le titre de la chanson, juste dans les paroles !). Grand classique dans le rock, la chanson patronymique... Pas vraiment nouveau ni exclusif à l'indie rock d'ailleurs, puisqu'on se souvient de phénomènes populaires similaires entendus chez Michel Delpech : *"Ma pauvre Cécile/ J'ai 73 ans/ J'ai appris que Mick Jagger/ Est mort dernièrement"* ; France Gall : *"Que sont ces fleurs aux couleurs exquises/ Qui dérivent au fil du courant/ C'est Mick Jagger qui dans la Tamise/ S'est noyé dans ses beaux vêtements"* ; Alain Souchon : *"Sur celle-là, c'est le jeune Mick/ Sur le quai d'la gare/ Qui regarde les disques/ De l'autre lascar"* ; ou The Divine Comedy : *"I've got them moves like Jagger/ After a drink or four"*. Alors, la chanson patronymique ? Un style. Notable en ce sens que les individus qui répondent dans le civil à ces patronymes dans des chansons, ou justifient du nom de ces groupes sont souvent des sujets d'adoration, d'amour, des dieux de substitution représentatifs du cool absolu (le plus souvent), tel ce "(David Bowie, I Love You) Since I Was Six" du Brian Jonestown Massacre, ce "Me And David Bowie" de Ian McCulloch, ce "With David Bowie" de Veruca Salt, cet "Is David Bowie Dying?" des Flaming Lips, ce "Tombeau Pour David Bowie" de Bertrand Burgalat ; des figures indies, "Cool As Kim Deal" (Dandy Warhols), "Away Withe The Pixies" (Ben Lee), "Liam Gallagher Our Leader" (The Times), "The Flaming Lips" (Spearmint), dont le mystère parfois reste encore à percer pour son (ses) auteur(s) : "I Know Where Syd Barrett Lives" (Television Personalities), "I Wish I Could Meet Elvis" (Alex Chilton), "I Met Roky Erickson" (Jad Fair et Daniel Johnston), "Goethe's Letter To Vic Chesnutt" (Hefner)... Un territoire qui n'est pas exempt d'hommages embarrassés/ embarrassants (tel ce "Sorry Paul" de Oranger...).
Dans le pire des cas, ils sont des sujets de raillerie aussi, le "How Honest Are Pearl Jam?" de The Times, le "Thank You Jack White (For The Fiber-Optic Jesus That You Gave Me)" des Flaming Lips, le "Sir Elton John's Cock" de Blur, le "Dancing With Madonna" d'Arthur H, le virulent "Sit On My Face, Stevie Nix" des Rotters... Quand ce n'est pas de la cruauté la plus rigoureuse dont il s'agit, Jon Spencer ("Eric Clapton Must Die"), Mojo Dixon "Don Henley Must Die" ou encore l'irascible et récidiviste récurrent Anton Newcombe ("Johnny Marr Is Dead") étant coutumiers de cette funeste pratique.
Néanmoins, nonobstant ces cas-là, d'insensibilité avérée, assez rares dans l'ensemble, ainsi s'exercent clins d'œil à des figures punk "Comme Disait L'Ami Johnny Rotten" (Patrick Eudeline), "Sid Vicious Was Innocent" (The Exploited), "I Wanna Be Your Joey Ramone" (Sleater-Kinney) ; à des totems rock "Ron Asheton" (Adam Green), "Patti Smith" (Half Japanese), "Lou Reed Lou Reed" (Luke Haines), "Velvet Underground" (Jonathan Richman), "Beach Boys" (Weezer), "Byrds Turn To Stone" (Shack), "I Love John, She Loves Paul" (Beulah), "Song For John Lennon" (Proper Ornaments), "The Beatles" (Edwyn Collins) ; songwriters, "Song For Dan Treacy" (MGMT), "Mr. Davies" (Tahiti 80), "Mr. Wilson" (John Cale),"Alex Chilton" (Replacements), "Kevin Ayers" (Gorky's Zygotic Mynci), "Young Neil" (Blonde Redhead), "Gene Clark" (Teenage Fanclub), "Jimmy Webb" (Paul Bevoir), "Harry Nilsson" (Les Innocents) ; femmes de, "Mrs Lennon" (Yoko Ono), "Mrs Daniel Johnston" (lui-même), "Sara" (Bob Dylan), "The Lovely Linda" (Paul McCartney) ; fils de, "Ari's Song" (Nico), fille de, "Don't Worry, Kyoko" (Yoko Ono), mères de, "Julia" (John Lennon), demi-frères de, "The Bewlay Brothers" (David Bowie), demi-sœur de, "Kate" (Charlotte Gainsbourg), sœurs de, "Dear Prudence" (Beatles), et même "animal domestique de, "Martha My Dear" (Beatles)... Conclusion.
La chanson ? Métaphore d'une société où il demeure primordial de se faire un *nom*. Ou, accessoirement, de s'en débarrasser... Pour tous ces *fils de*, *filles de*, héritiers autant qu'ambassadeurs symboliques d'un forfait artistique antérieur, transfuges par filiation de l'émotion populaire suscitée autour d'un nom, qu'ils portent à leur tour, pour le meilleur et pour le pire... Baxter Dury dans R&F : *"C'est toujours à double tranchant d'être le fils de quelqu'un d'aussi célèbre. C'est aussi un poids, un peu comme Gengis Khan sur mes épaules, et évidemment que je viens de là, que j'ai grandi dans un environnement particulier et qu'il m'a fallu acquérir mon indépendance, mais ça ne me pèse plus : on n'a pas à être défini par quelqu'un, même si on peut être respectueux"*. Moyennant quoi. Un nom conditionne (ou empêche) votre accès au réseau. Et celui d'un autre, s'il est bien choisi, peut vous propulser, faire office de levier, de piston, d'ami. Et ainsi, des chansons patronymiques contemporaines de recycler (abusivement ?) les noms de Jagger (Maroon 5), "Marvin Gaye" (Charlie Puth), "Keith Et Anita" (Carla Bruni), "Jane" (Mickey 3D), "Johnny Cash" (Lenny Kravitz) ou "Bob Marley" (Dadju)... Ou comment susciter une émotion autour d'un patronyme à peu de frais. Bien. Et puis allez..., c'est un témoignage de bonne foi malgré tout. Car à la fin, qu'avons-nous ? Des fils et des filles qui, en quête de rapprochement, invoquent, désignent, se réclament... De pères et de mères, fussent-ils subjectifs, symboliques, honorifiques, ou juste de substitution, d'adoption, concepteurs théoriques, auteurs présumés... Mais à la lumière du contexte de confinement encore récent, ces photos de famille ainsi (re) composées et ce langage dont découle un fort sentiment d'appartenance percutent il est vrai davantage.
On connaît la chanson Parker ! La chanson étant ici une terre d'élection affective soudainement à la hauteur de ses prétentions universelles. Ou sinon. Faire comme Bill Callahan de Smog qui, confronté à ce complexe de la figure inspirante, chantait en guise de résolution dans "A Hit" : *"I'll never be a Bowie/ I'll never be a Eno/ I'll Only ever be a Gary Numan"*. Ou comme l'inénarrable Jeffrey Lewis : *"If I was Leonard Cohen/ Or some others songwriting master/ I'd know to first get the oral sex/ And then write the song after"* !

RUDY RIODDES

Conseil

Merci de rappeler à Jim Jones de brancher le jack de sa guitare dans la pédale à ses pieds, le son devrait en être transformé !

DENI

Faire son Blur

Légèrement hors du ton sur "Advert", Graham se loupe en lançant une guitare qu'il ne rattrapera finalement pas. Dave paume une baguette sur "Sing". Tandis que Damon, qui se plante sur les lyrics de "Parklife" ("*I Forgot My Words !*") ou qui s'égare dans la set-list, prenant place derrière le piano quand il était attendu à la guitare, témoigne néanmoins d'une attitude volontaire : en torpillant *positivement* le show afin que quelque chose d'inédit, ou d'encore jamais vu, en sorte, ou qu'on puisse le croire, taquinant dans un même élan ses complices au sein du groupe, le public et même un roadie venu relever un pied de micro sur la scène. Attitude typique, Albarn, qui avait vraisemblablement entendu le terme *"extremely fun"* dans la journée le réutilise ce soir, en mode stand-up, au grand amusement des autres, qui se marrent comme des baleines.
Et c'est peut-être l'image que l'on retiendra d'eux en 2023. La qualité de leur présence n'étant pas altérée par la *répétition.* Ou les tubes barbe à papa que sont devenus avec le temps tous ces "Girls And Boys", "Tender", "Coffee And TV", le lennonien "Beetlebum", ou le scottwalkerien "The Universal" de leur fond de catalogue, alternés ce soir, au Kalorama Festival de Lisbonne, avec les nouvelles compos auxquelles on tend plus particulièrement l'oreille. Car si Blur se débat avec ses possibilités du jour, cet enjeu pour le coup semble le rendre d'autant plus excentrique, prompt à la dérision, à la déconnade. En un mot, le rendre encore plus anglais. Une âme anglaise remontant au music-hall d'Anthony Newley...
Et se reflétant peut-être ce soir dans la cigarette nonchalante du flegmatique Alex James...
De même que dans cette sourde mélancolie qui, en miroir, résulte de ça et, à l'occasion, torsade l'âme ("This Is A Low"), bouleverse (regardez "Sing" sur YouTube, c'est à la cinquantième minute environ, et essayez de ne pas l'être, bouleversé). Moment musical de l'année en ce qui me concerne.

FRANÇOIS JACQUES

Quatre Beatles d'un coup

Perdre quatre Beatles d'un coup, comme y faisait référence Léonard Haddad, le mois dernier... C'est bien, à l'annonce de sa disparition précoce, l'impression désagréable que nous eûmes en effet quand un pote, fan comme moi, m'annonçait lors d'une répète que *"Elliott Smith s'était suicidé"*. Disparu il y a vingt ans, Elliott Smith était un inventeur de premier ordre, doté d'antennes pop assez extraordinaires qui lui permettaient de suivre le fil d'une sensibilité vraiment féconde... Smith domestiquant des couplets-refrains jusqu'à ce niveau luxuriant de maîtrise, de raffinement, d'imprévisibilité parfois... Aussi, quand on réécoute "XO" (chef-d'œuvre smithien de 1998), dès les premières notes, c'est comme si les influences étaient là, mais c'est ça le plus fort, comme transfigurées. Et puis à partir d'"Independance Day", l'album est encore mieux qu'un best of. "XO" renfermant dans sa deuxième moitié sans doute le bouquet de chansons pop le plus impressionnant des années quatre-vingt-dix. "Amity" heurtant aussi authentiquement que du Lennon sur le couplet qu'il cajole, tendrement mccartnesque sur son refrain. Et c'est sans compter ensuite sur "Bottle Up And Explode!" et "Everybody Cares, Everybody Understands", impossible à écouter sans être cueillis... "I Didn't Understand" sonne presque aujourd'hui comme une prière, un cantique...
Plus que des chansons d'ailleurs, c'est un enchaînement perpétuel et bouleversant de formes authentiques et miraculeuses, d'harmonies inédites et primordiales, de comètes insaisissables, trop belles pour être vraies. Dans la fugacité de son geste, Smith y capture et répand une beauté suffocante, littéralement pas de ce monde. Et sur "Oh Well, Okay!", l'impétuosité d'un drame si pur qu'à force il en devient douloureux, presque paralysant. Et ce qu'il y a de fascinant sur cet album c'est qu'hormis le fait qu'Elliott y satisfasse là, de bout en bout, aux exigences et à la maniaquerie que réclame sa musique, eh bien, on a le sentiment quand même que ce costume musical est encore trop grand pour son auteur. Car comme il le chante : il se sent comme de la merde.

BÉTTINA

Stop

Kevin "Geordie" Walker, Shane MacGowan, Tai-Luc... je n'ai plus assez d'yeux pour pleurer.

E. T. DÉCONING PEOPLE

Shane alimentaire

Moi, je ne suis rien, je ne suis personne. Juste un lecteur des années soixante-dix. Pourtant, figurez-vous que j'ai connu Shane MacGowan. Oui. Incroyable, non ? C'était début 1980, à Londres, près d'Oxford Street, dans un fast-food à hamburgers, un dimanche après-midi. Shane était là et il mangeait un... hamburger. Moi aussi, j'étais là et je mangeais un hamburger. Je l'ai bien reconnu, car je l'avais vu la veille en concert au Marquee. Il était le chanteur des Nips et il crachait sur le public. Lui, il ne m'a pas reconnu. Il ne m'a pas parlé. Il m'a juste regardé sans rien dire. Mais il ne m'a pas craché dessus. Nous avons juste mastiqué en chœur. Puis il est sorti avant moi. Je ne l'ai revu que longtemps plus tard, sur les écrans. Je ne savais pas qu'il deviendrait punk star avec les Pogues. Et lui non plus. C'était juste un moment de deux solitudes anonymes. Lui moins anonyme que moi. Alors, qu'est-ce qui fait la différence entre les deux, là ? C'est la bouteille et le hamburger, docteur. Depuis, Shane en a bu beaucoup, des bouteilles. Et les hamburgers, mangé au moins autant. Moi, plus de bouteilles depuis ce dimanche mémorable où Shane et moi avons décidé de suivre chacun notre route. Dry life... Et plus de hamburgers non plus. Végétarien depuis 1983. Alors quoi ? Ben, c'est évident : à cause de ce régime spartiate, j'ai raté ma carrière de punk star, *pfff !...* Lui, il l'a réussie car il avait de la bouteille. C'est bien ce que démontre l'article de Patrick Eudeline, non ? Je reconnais que ce courrier n'a que peu d'intérêt. C'est juste pour dire à tous les lecteurs de Rock&Folk que je reçois sur rendez-vous ceux et celles qui voudraient toucher mes yeux. Mes yeux qui ont vu Shane MacGowan dans ce fast-food historique, en 1980. Veuillez écrire à la rédaction...

MICHEL C (VAR)

C'est déjà demain

So long 2023, playlist du futur : "It's Time To Wake Up (2023)" (La Femme), "Mojo – Dépanneur TV (1948-2023)" (Hubert-Félix Thiéfaine), "Riding To Work In The Year 2025" (The Flaming Lips), "The Year 2032" (Gong), "2043" (Alain Bashung), "2069 A Spaced Oddity" (US 69), "2082" (They Might Be Giants), "Acid Priest 2088" (The Fall), "Yours Truly, 2095" (Electric Light Orchestra), "Disco 2100" (Sun Ra), "In The Year 2525" (Zager And Evans).

DÉSIRÉ DUROY

Jacky et la chocolaterie

La légende (ma légende, du moins) Jack White vient de partager un teaser de 29 secondes sur Instagram. Fond bleu/ violet acide (sa couleur pour les projets solos), un riff blues/ garage simple, terriblement accrocheur et incroyablement entêtant qui rappelle pourquoi nous sommes tombés amoureux de Jack et Meg fin 1990 début 2000. Encore plus que jamais, Jack nous prouve qu'en 2024, le rock'n'roll consiste à se foutre des opinions des uns et des autres et que la musique est d'abord une affaire de tripes et d'instinct. JW après les White Stripes est passé par tout un tas de projets solos et en supergroupes (The Raconteurs et The Dead Weather) plus ou moins réussis mais avec toujours la même approche : faire quelque chose d'unique entendu nulle part. En opposition avec sa période White Stripes et ses guitares des années soixante, il se procure depuis des années maintenant d'incroyables outils avec des grattes hyper-innovantes et custom, comme sa Gretsch avec un microphone intégré ou encore ses Fender Telecaster dotées de B-Bender et de Kill Switch, sans parler de ses pédales de distorsion toujours plus folles les unes que les autres. On aime ou on n'aime pas, mais il faut avouer qu'il ne se repose pas sur ce qui lui a valu ses premiers succès. Jack White a claqué la porte des grands labels il y a près de seize ans en s'autoproduisant avec son label Third Man Records et en se payant même le luxe de presser ses propres vinyles dans sa petite usine de Detroit, ce qui lui a donné au passage un certain air de Willy Wonka avec son usine de chocolat...
On en voit aujourd'hui le résultat, une indépendance et une créativité exacerbée pour le plus grand plaisir de nos oreilles. Aucun de ces albums ne se ressemble, il se réinvente à chaque fois et cherche une nouvelle teinte musicale. En matière de musique, la liberté a un prix, de combien de chefs-d'œuvre musicaux avons-nous été privés à cause de grands labels castrateurs dictant la loi de ce qui va se vendre ? Je préfère ne pas savoir. Longue vie à ceux qui font de la musique selon leurs propres termes.

STAN

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@
editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BARDO POND
Les rockers adeptes de psychédélisme poursuivent leur vaste série d'enregistrements d'archives avec le "Volume 9", renfermant l'essentiel du début des années 2000. Ce *"Voyage incisif dans leur son hypnotique"* sera à (ré)entendre pour la première fois en version LP le 23 février prochain.

BERNARD ALLISON
Le fils de Luther publiera un double album en son hommage. "Luther's Blues" sortira le 19 janvier, ce qui coïncidera avec le 30ème anniversaire du label allemand Ruf. Il l'interprétera aux côtés du Ally Venable Band le 7 février à Paris, au New Morning.

BERURIER NOIR
La Bibliothèque François Mitterrand mettra à l'honneur le mouvement punk alterno français à travers les archives (carnets de notes, photos, vidéos, accessoires…) des membres fondateurs de Bérurier Noir, Fanfan et MastO. L'exposition "Même Pas Mort !" (1983-1989) se tiendra du 27 février au 28 avril 2024, à la Galerie Des Donateurs.

BEVIS FROND
Précédé de simples tels que "Leb Off" et "Heat", "Focus On Nature" est attendu le 1er mars en double vinyle violet et en CD. Le combo punk rock psychédélique britannique, mené par Nick Saloman, fera l'objet d'un film documentaire, "Little Eden" dont la sortie interviendra courant 2024.

BRITTI
La nouvelle coqueluche soul venue de Louisiane annonce son premier album. "Hello, I'm Britti" est produit et coécrit par Dan Auerbach et sera en vente le 2 février.

BURNING HEADS
Le neuvième opus (paru en 2001) du groupe punk rock reggae originaire d'Orléans bénéficiera d'une réédition remasterisée sur double LP couleur splatter le 9 février prochain.

Courting

Photo Charlie Barclay Harris-DR

COURTING
Le quatuor originaire de Liverpool prévoit de publier son deuxième album "New Last Name" en digital le 29 janvier. La sortie physique est prévue pour le 29 mars.

SCOTT FAGAN
Le 9 février, "South Atlantic Blues" (enregistré en 1968, album perdu et redécouvert en 2013) sera réédité sur vinyle noir avec sa pochette originale. En parallèle, le documentaire "Soon: The Story Of Scott Fagan" réalisé par Marah Strauch est actuellement en préparation. Quant à l'Américain, il est en plein dans la confection d'un futur disque depuis les Iles Vierges.

MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD
Talitre publiera "Please Wait", le nouvel opus du duo composé de l'Australien d'origine Maxwell Farrington et l'Avignonnais Christophe Vaillant, le 2 février.

ACE FREHLEY
Le premier guitariste de Kiss, toujours en bisbille avec les grimés, revient avec un nouveau solo. "10 000 Volts", onze titres rock généreux en riffs sera à écouter le 23 février prochain.

LIAM GALLAGHER
Annonciateur d'un side-project, "Just Another Rainbow", chanson aux sonorités psychédéliques, a été réalisé à quatre mains, avec John Squire (Stone Roses) et est disponible en 45 tours édition limitée.

Ghost Woman

Photo Valerie De Valck-DR

NOEL GALLAGHER
Pour débuter la nouvelle année, l'aîné de la fratrie a partagé un inédit, la mélodieuse "In A Little While".

GEESE
Le guitariste Foster Hudson jette l'éponge pour se focaliser sur ses études universitaires. La formation poursuivra l'aventure désormais à quatre.

DAVID GILMOUR
Polly Samson, l'épouse et collaboratrice du chanteur et guitariste de Pink Floyd, a publié plusieurs clichés pris aux British Grove Studios, en pleine séance de travail avec leur fille Romany et d'autres musiciens tels que Roger Eno, Tom Herbert, Guy Pratt, Adam Betts ou encore Steve Gadd et le producteur Charlie Andrew.

GHOST WOMAN
Evan Uschenko et ses acolytes soutiendront leur dernière livraison "Hindsight Is 50/50" à la Maroquinerie (Paris) le 30 janvier.

GRANDADDY
Six ans après le décès de son bassiste Kevin Garcia, suite à un AVC, les Californiens Jason Lytle et sa bande reprennent du service avec "Blu Wav" (*contraction de bluegrass et de new wave*). Treize chansons teintées d'une extrême douceur lo-fi seront dans les bacs le 16 février.

GWENDOLINE
Le duo breton a rejoint l'écurie Born Bad. Il sera de retour le 1er mars avec un nouvel opus, "C'est A Moi Ça".

BRITTANY HOWARD
La chanteuse et guitariste des Alabama Shakes dévoilera un second effort solo "What Now" le 9 février.

Photo Maxime Tanchaud-DR

JOHNNY MAFIA
Le 9 février, la veille du nouvel an chinois, le quatuor originaire de Sens sortira le bien nommé "2024 : Année Du Dragon".

THE JESUS AND MARY CHAIN
Pour leur quarantième année d'exercice, les Ecossais font leur retour avec "Glasgow Eyes", douze chansons, à écouter à partir du 8 mars prochain.

KENT
L'ex-Starshooter revient avec "Kent En Scène". Capté en 1994 à la Cigale et paru en 1995, il bénéficiera d'une édition vinyle pour la première fois. Elle sera dans les bacs le 2 février en double LP et 2 CD, augmentée de titres bonus. Le lendemain, le Lyonnais se produira au Café de la Danse, à Paris.

BRUCE KULICK
Après vingt-trois ans de bons et loyaux services, l'ex-guitariste de Kiss (1984-1996), qui vient de célébrer son 70ème anniversaire, se range des tournées au sein du Grand Funk Railroad. Il envisage de se poser pour de nouveaux projets.

LIBERTINES
Après leur passage le 29 février au Centquatre-Paris (75019), les lads dévoileront le 8 mars leur quatrième album, "All Quiet On The Eastern Esplanade", enregistré aux studios The Albion Rooms de Margate.

J MASCIS
Le nouveau manifeste solo du leader de Dinosaur Jr, "What Do We Do Now", sera à découvrir le 2 février.

NIRVANA
La cour d'appel fédérale américaine du neuvième circuit a accordé à Spencer Elden, bébé figurant sur la pochette de "Nevermind", de poursuivre en justice Nirvana et toutes les parties prenantes (Universal, Geffen…) pour pédopornographie. En plus d'une compensation pécuniaire, le demandeur réclame la modification de la pochette pour les rééditions futures.

OZZY OSBOURNE
A la suite d'un canular sur YouTube, le chanteur a tenu à rassurer ses fans en déclarant : "*Je ne suis pas mort*".

ROLLING STONES
"The Rolling Stones - 7" Singles 1966-1971", coffret 18 vinyles 45 tours renfermera les morceaux originaux, les pochettes et les mix uniques mono et stéréo d'origine, des faces B rares, un livre 32 pages, des photos rares et un poster couleur. Remastérisés par Bob Ludwig, il est attendu le 2 février prochain.

SONIC YOUTH
Le Rennais Guillaume Belhomme relate l'épopée du groupe new-yorkais de ses débuts en 1981 jusqu'à sa séparation en 2011, qui concorde avec celle du couple Kim Gordon/ Thurston Moore. Aux éditions du Layeur, 148 pages en librairie le 8 février.

TINA TURNER
Angéline Annonier, chanteuse et choriste (Johnny Hallyday…), s'attaquera, le 10 février au New Morning, au répertoire de la *Reine du Rock'n'Roll* récemment disparue.

VAMPIRE WEEK-END
Le successeur de "Father Of The Bride" est dans la boîte.

JACK WHITE
Le boss de Third Man a posté un *énigmatique* clip (un fond bleu sans aucune indication de titre ou autre) sur Instagram.

WILD OR NOTHING FEST
Pour leurs dix ans de live, le combo lyonnais The Foxy Ladies s'associera aux fleurons de la scène punk metal Tagada Jones, Opium Du Peuple et Myciaa. La réunion aura lieu le 27 janvier à La Rayonne, à Villeurbanne (69100).

Condoléances

Guy Bonnet (auteur, compositeur et interprète français, Massilia Sound System), **Colin Burgess** (musicien et batteur australien, The Masters Apprentices, AC/DC), **Ronnie Caryl** (guitariste britannique, Hickory, Flaming Youth), **Catherine Ceresole** (photographe suisse), **Tony Clarkin** (guitariste et auteur-compositeur anglais de rock, Magnum), **John Cutler** (producteur, ingénieur du son et archiviste américain, Grateful Dead), **Amp Fiddler** (claviériste, auteur, compositeur, interprète et producteur américain, de funk, soul, dance et electronica, Enchantment, Parliament et Funkadelic), **Scott Kempner** (musicien et guitariste américain de rock, The Dictators, Del-Lords, Brandos), **James Kottak** (batteur américain de hard rock, Scorpions), **Guy Marchand** (acteur, chanteur français), **Manny Martinez** (batteur américain, Misfits), **Les McCann** (pianiste et chanteur américain, de jazz), **Tony Oxley** (batteur britannique, de jazz, Ronnie Scott, Sonny Rollins…), **Del Palmer** (bassiste, ingénieur du son britannique, Kate Bush), **Pascal Periz** (chanteur français, Pow Wow), **Paul Rambali** (critique de rock et écrivain britannique, "NME", "The Face"), **David Soul** (acteur, chanteur américano-britannique, "Starsky Et Hutch").

“Mon voisin réparait sa voiture en écoutant Van Halen”

DEAN FERTITA

Son dernier album solo, “Tropical Gothclub”, est sorti fin 2022, mais quand Dean Fertita vient livrer la liste de ses disques à lui, il est en tournée avec les **Queens Of The Stone Age**. Une de ses multiples poursuites musicales.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

COUTEAU SUISSE MULTI-INSTRUMENTISTE DONT LE CV SE LIT COMME UN WHO’S WHO DU ROCK DE CES VINGT DERNIÈRES ANNÉES, Dean Fertita pourrait être affligé d’un ego boursouflé. Et, à moins de bien cacher son jeu — auquel cas, c’est un tueur au poker —, ce gars-là est timide, ascendant discret. Il invoque la chance de s’être trouvé au bon endroit au bon moment et s’efface derrière ses illustres partenaires de jeu (en vrac, les Raconteurs, les Queens Of The Stone Age et Dead Weather) et ses collaborations sur disque (Brendan Benson, les Kills, Karen O, Jack White, Iggy Pop, etc.) Quant à son dernier album en solo, il serait né d’un hasard : “*J’avais déménagé ma famille en Californie, et ma fille de neuf ans déprimait loin de ses amies. Je l’emmenais se promener sur la plage et on appelait ça ‘le tropical gothclub’. C’est devenu un projet artistique : il fallait photographier les choses les plus colorées et les rendre le plus sombre possible.*” Une tension entre deux pôles qu’on entend sur l’album…

Gammes

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Dean Fertita : Probablement “Destroyer” de Kiss, vers sept ans. Mon meilleur ami et voisin était un pianiste brillant, il jouait avec l’orchestre symphonique de Détroit dès l’âge de huit ou neuf ans. Son père était mon professeur de piano et je n’avais rien d’un prodige. J’avais une faible capacité à me concentrer sur mes gammes, et puis ma mère m’a offert un recueil de chansons d’Elton John. Ça a tout changé. Je me disais : ‘*Je peux jouer le morceau que j’ai entendu à la radio*’. Je suis devenu bien plus discipliné.

R&F : Quel était l’environnement musical à la maison ?

Dean Fertita : Il y avait tout le temps de la musique, mais je ne dirais pas que mes parents étaient mélomanes. Alors que ma grand-mère paternelle jouait au piano les hits du moment dans un grand magasin, pour que les clients trouvent les disques qu’ils cherchaient.

R&F : Les premiers disques importants ?

Dean Fertita : “Back In Black” a beaucoup compté pour moi. Il m’a poussé à m’acheter une guitare et, à treize ans, j’ai compris qu’avec les quatre accords que je connaissais, je pouvais jouer du AC/DC. Avec le recul, je me dis que j’ai découvert les choses dont j’avais besoin au bon moment dans ma vie. Je n’étais pas très sportif en grandissant. J’aimais le hockey sur glace, un sport un peu marginal. Dans mon équipe, j’avais des amis à fond dans la musique. C’est grâce à eux que j’ai découvert ce disque et pas mal d’autres. Et vivre à Détroit était cool, le rock dominait tout. Mon voisin réparait sa voiture en écoutant Van Halen. Rien que dans mon quartier, je faisais des découvertes.

R&F : Après ce disque d’AC/DC, vous plongez dans la discographie du groupe ?

Dean Fertita : Oh, oui. Pendant mon adolescence, jusqu’à dix-sept ou dix-huit ans, j’étais à fond dans ce qu’on pourrait qualifier de rock classique : Led Zeppelin, Black Sabbath, AC/DC. Puis, à dix-huit ans, je suis allé chez un disquaire avec un ami. J’ai acheté le même jour “Blonde On Blonde” de Bob Dylan, “Marquee Moon” de Television et “Funhouse” des Stooges. Ça a totalement transformé mon cerveau. Le plus drôle, ça a été de dérouler la pelote pour savoir ce qu’ils écoutaient tous.

R&F : Des concerts à Détroit ?

Dean Fertita : Pas tant que ça. On allait aux gros concerts avec mes amis.

Photo DR

Photo DR

Mon premier, ça a été Kiss et Cheap Trick vers 1978-79, puis il y a eu AC/DC, etc. On devait voir quatre ou cinq concerts par an.

R&F : Quand commencez-vous à monter des groupes ?
Dean Fertita : Je n'ai jamais fait partie des mecs cool. Avec mes amis, on aimait s'enfermer dans nos chambres pour écouter de la musique. J'étais du genre à lire toutes les notes de pochette. Aller aux concerts punk, c'était intimidant. Mais fun, aussi. Je devais avoir une vingtaine d'années quand j'ai tenté de monter un groupe, d'écrire des chansons, et ça a fini par coïncider avec cette période intéressante à Détroit où les White Stripes et une foule d'autres groupes géniaux ont débuté.

Disquaire

R&F : C'est une des dernières fois où il y a eu une scène rock majeure avec autant de bons groupes…
Dean Fertita : J'en ai l'impression. C'est très important d'appartenir à une sous-culture au moment où elle éclôt. J'adorerais voir un phénomène similaire se reproduire. Quand il y a l'infrastructure, les clubs, des gens qui sortent les disques, une communauté, des artistes qui s'encouragent mutuellement…

R&F : A cette période, vous vous retrouvez dans l'œil du cyclone.
Dean Fertita : Je suis du genre à encore me demander si j'en ai vraiment fait partie… Il y avait un son bien défini à cette période qui m'a donné envie de vouloir écrire des choses un peu décalées. Je voulais faire un pas de côté par rapport à ces groupes géniaux, tout en étant inclus. Si j'ai une carrière, c'est parce que j'étais à Détroit vers la fin des années 1990. Et je suis allé au lycée avec Brendan Benson. Au début des années 2000, on sortait tous les deux des disques, mon groupe se désintégrait, lui avait des projets et on a tourné l'un avec l'autre. Vers 2000, les Von Bondies et mon groupe ont tourné en première partie des White Stripes. On a assisté à leur montée en puissance.

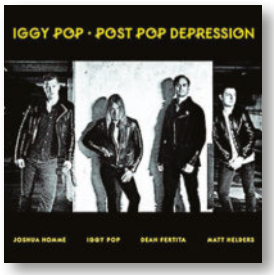
R&F : Votre titre favori de cette époque ?
Dean Fertita : "Let's Shake Hands" des White Stripes. On sentait qu'il se passait quelque chose d'intéressant, qu'une flamme était rallumée. Je sais que dans tout ce qu'ils ont fait, ce n'est pas un morceau charnière pour eux, mais pour moi… Je travaillais chez un disquaire avec un ami qui a lancé le label sur lequel est sorti ce single.

R&F : C'était quel genre de disquaire ?
Dean Fertita : On n'était pas très éloigné de "High Fidelity", c'était une sorte de clubhouse où nos potes et les groupes venaient traîner. Il y avait sans cesse du passage. Le service au client n'était pas le meilleur qui soit. Disons qu'il n'y avait pas que du café dans nos mugs ! Un jour, un mec de Chicago est passé, il montait un label. J'avais un groupe, je lui ai donné le disque des White Stripes plutôt que le nôtre. Mais il a fini par sortir nos disques. Et quand le label s'est arrêté et que mon groupe a splitté, ça a été une bonne chose au fond puisque j'ai tourné avec Brendan. J'étais scié par ses enregistrements sur quatre-pistes qui ont fini sur l'album "One Mississippi". Il a un talent indéniable de chanteur et de songwriter.

R&F : Vos premières inspirations pour composer ?
Dean Fertita : Mes influences ne transparaissent pas toujours dans ma musique. J'ai essayé de creuser ma petite niche, je suis allé dans la direction de trucs comme The Band ou Gram Parsons. Je cherchais à me différencier et à utiliser le talent des musiciens avec lesquels je jouais.

Imposteur

R&F : Comment devient-on le sideman idéal que les Raconteurs, les Queens Of The Stone Age et d'autres s'arrachent ?
Dean Fertita : Ça fait plus de vingt ans que j'essaie de comprendre. J'ai eu un bol énorme en termes de timing. Et celui de jouer avec des amis. Prenons les Queens. Ça fait près de dix-sept ans que j'en suis. A l'origine, un copain m'a dit qu'ils sortaient un disque et qu'ils auraient besoin d'un mec en tournée. Je suis allé les voir et j'ai été à l'aise dès le début. J'essaie de voir tout ça de façon globale, je contribue à une vision d'ensemble, je n'ai pas un rôle défini. J'ai rarement joué avec des gens que je ne connais pas. Ça a été le cas pour l'album d'Iggy, "Post Pop Depression". J'ai souffert du syndrome de l'imposteur au début. Josh a proposé à Iggy de faire un disque à la fin de la tournée "…Like Clockwork" et m'a demandé d'y participer. Je ne sais pas si c'était pour avoir une sorte de connexion à Détroit ou quoi, mais c'est une offre excitante et terrifiante, et impossible à décliner. On s'est senti investi d'une énorme responsabilité. On se disait que ce serait peut-être le dernier album d'Iggy et on voulait que sa carrière se termine en beauté. On a enregistré assez rapidement, en deux segments de deux semaines et demie. Il fallait qu'il reste inspiré et enthousiaste, qu'on ne lui fasse pas perdre son temps.



R&F : Et ça a bien fonctionné.
Dean Fertita : Oui, on a saisi quelque chose. Puis on a joué deux mois et demi avec lui. Josh a voulu qu'on fasse quelque chose dans l'état d'esprit de "The Idiot" et "Lust For Life". Le plus satisfaisant pour moi, c'est qu'Iggy a continué à faire des disques. Peut-être qu'on lui a redonné de l'énergie. J'étais un grand fan des Stooges et, après cette tournée, ces deux albums ont pris un nouveau sens pour moi. "New Values" est aussi un disque incroyable. Il a eu une influence très profonde sur tous les gens avec lesquels j'ai joué.

R&F : Comment s'est passé le premier concert avec Iggy ?
Dean Fertita : C'était la meilleure chose au monde. La plus flippante aussi. Ce soir-là, Josh a dit à Iggy : '*Je vais te présenter sur scène et tu feras ton entrée*'. Et avant qu'il ait pu sortir deux mots, Iggy a déboulé des coulisses en courant et s'est jeté dans la foule. Et qu'est-ce qu'on peut faire à part le suivre ?

R&F : Quel disque a eu un impact majeur sur vous récemment ?
Dean Fertita : Pendant le confinement, j'ai eu une phase où je me suis immergé dans le rock psyché du Nigéria. J'écoutais aussi Desmond Dekker, des trucs sortis chez Trojan Records. C'était un moyen d'évasion.

R&F : C'est le moment où vous avez travaillé sur l'album "Tropical Gothclub".
Dean Fertita : Ça ne devait pas être un disque solo. Je sortais de tournée avec les Raconteurs en 2019 et Alison (*Mosshart, ndr*) m'a parlé d'enregistrer un nouveau Dead Weather. Elle m'a envoyé des tonnes d'idées. J'avais installé une cabane dans mon jardin, pas vraiment un studio, mais c'est là où je travaille. Pendant le confinement, j'allais y faire mes démos. Je voulais me débarrasser des idées qui m'encombraient, sans savoir ce que j'en ferais. J'ai accumulé les chansons. C'est Jack qui m'a poussé à sortir l'album. J'avais des doutes, mais je lui ai fait confiance : on se connaît depuis longtemps. ★

Album *"Tropical Gothclub" (Third Man Records)*

"C'est très important d'appartenir à une sous-culture"

"Mon spot secret"

BILL RYDER-JONES

Avec "Iechyd Da", le musicien anglais vient de produire
un des premiers beaux disques de 2024.

QUAND ON L'A RENCONTRÉ DANS LES BUREAUX PARISIENS DE SON LABEL EN FIN D'ANNÉE 2023, LE BLONDINET À LA MOUE BOUDEUSE QUI ILLUMINAIT LES ALBUMS DE THE CORAL DE SA CLASSE AVAIT LAISSÉ PLACE À UN HOMME D'ÂGE MÛR, d'une gentillesse confondante, celle dont les grands angoissés et les introvertis font égard quand on vient parler de leur art. Agoraphobe, perclus d'angoisses, le guitariste est avant tout un homme de studio qui doit se faire violence pour monter sur scène. Sa musique lui sert de béquille et, grâce à elle, il trouve le moyen de combattre ses démons, de formuler ses peines et de panser les plaies de ses blessures psychiques et sentimentales.

Des CD et de l'herbe

Pour son nouvel album, Ryder-Jones a choisi l'expression *Iechyd Da*, qui signifie "Bonne santé" en gallois (et qui est proche du *yec'hed mat* breton) et s'emploie à la fois pour parler de santé et au moment de lever un verre. Originaire de West Kirby, dans la péninsule du Wirral, près de Liverpool, le chanteur est fasciné depuis toujours par le pays de Gruff Rhys et Tom Jones. "*Je vis en face du Pays de Galles. Je peux voir le pays depuis ma fenêtre quand il fait beau. Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, mes parents n'avaient pas d'argent et on allait en vacances à Rhyl, Abergele ou Llanduno en voiture. On dormait dans des auberges de jeunesse. C'est si proche, ça ressemble à la maison, mais il y a ce langage, ces mots longs avec toutes ces lettres. C'est un autre monde, ça frappe l'imagination. Quand j'étais jeune, je prenais un baladeur, un sac empli de CD, de l'herbe et j'allais à vélo jusqu'aux falaises de West Kirby, dans mon spot secret. J'écoutais de la musique galloise en regardant le Pays de Galles. C'était puissant. Gorky's Zygotic Mynci, c'est mon groupe préféré, c'est le premier groupe que j'ai aimé plus qu'aucun de mes amis. Plus tard, en allant à Liverpool avec The Coral, je me suis rendu compte que tous les groupes de la ville étaient de vrais Scousers alors que nous non. J'ai réalisé que nous étions sans doute plus proches des Super Furry Animals et de Gorky's Zygotic Mynci que des La's et Shack*". Comme souvent avec Ryder-Jones, "Iechyd Da" est un album très personnel. "*Je suis très autocentré, je n'arrive pas à parler d'autre chose. Je trouve qu'écrire des chansons est une bonne façon de comprendre ce que tu traverses parce que comme beaucoup de personnes avec un TDAH (*trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité, qui se manifeste par des difficultés d'attention, d'hyperactivité et d'impulsivité, nda*), ça m'est très difficile. Retranscrire une expérience, le souvenir d'une émotion que j'ai ressentie et la mettre en chanson, avec les limitations des mots et de la musique, c'est un truc en lequel je me sens en confiance et ça me fait me sentir bien.*"

Welsh, mon frère

La musique galloise a longtemps été indiscernable du reste de la musique britannique au rayon pop, des groupes locaux comme Badfinger, Amen Corner ou Young Marble Giants n'ayant jamais porté en étendard leur identité. Dans les années quatre-vingt-dix, le mouvement culturel surnommé Cool Cymru (en opposition à la Cool Britannia de Tony Blair) a poussé des groupes tels que Stereophonics, Manic Street Preachers, Gorky's Zygotic Mynci ou Super Furry Animals à clamer haut et fort leurs racines, ces derniers publiant même un album entier en langue galloise ("Mwng"). Une identité rock singulière est ainsi née, qu'on retrouve chez de brillants héritiers tels qu'El Goodo, Race Horses, la chanteuse Cate Le Bon ou, plus récemment, les excellents CVC.

Un endroit sûr

Avec ses albums délicats dans lesquels il s'exprime à cœur ouvert, Ryder-Jones est devenu un porte-parole pour de nombreuses personnes en proie aux troubles mentaux. "*Réaliser que j'avais un TDAH a été révolutionnaire pour moi parce qu'on ne peut pas prendre de médicaments pour s'en soigner, mais on peut comprendre pourquoi on est comme on est. Le fait d'en parler me permet d'aider d'autres personnes qui ont ce problème. Mon album est une* safe place*, c'est pour ça que je voulais que la pochette représente une maison, la maison où vit cette musique. Un endroit sûr. Je suis agoraphobe. Je souffre terriblement d'attaques de panique quand je suis seul dehors et j'ai besoin d'endroits sûrs, de repères. J'ai, entre ma maison et mon studio, deux ou trois endroits sur le chemin où je sais pouvoir aller si besoin, pour me calmer. Mais en dehors de ça, c'est compliqué*". Magnifiquement produit et conçu durant trois ans de gestation, "Iechyd Da" est un beau disque qui oscille entre contemplation et désespoir, à l'image de son auteur. "*L'histoire de cet album a débuté avec cette fille que j'ai rencontrée et dont je suis tombé amoureux. C'était en mars 2020, on s'est échangé des playlists, elle m'a fait découvrir Gal Costa, c'est pour ça qu'on l'entend dans la chanson "Baby". J'ai commencé à travailler sur l'album à cette époque. La relation a mal tourné, j'ai rencontré une autre fille et ça s'est mal passé aussi. Ma dépendance au valium et à l'alcool n'a pas aidé. A chacune de ces ruptures, j'ai écrit des chansons et j'ai vécu avec elles très longtemps. Elles ont beaucoup évolué, les batteries ont été refaites plusieurs fois, les chansons ont connu plusieurs versions. J'ai adoré faire ça. Ça m'a occupé longtemps. Faire des changements subtils, ajuster les choses peu à peu, ça m'a permis de me rendre compte par ailleurs que je suis plutôt doué pour mon job de producteur*". Tout n'est pas noir dans l'univers de Bill Ryder-Jones. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART
Album *"Iechyd Da" (Domino)*

Photo Marieke Macklon-DR

"Des histoires bizarres..."

GRUFF RHYS

Pour le vingt-cinquième album de sa carrière, **l'ancien chanteur des Super Furry Animals** a enfanté, dans un studio francilien, une pop alerte, soyeuse, qui oppose des mélodies aux tourments du monde.

NOUS SOMMES DANS UN SALON LUMINEUX DU 11ÈME ARRONDISSEMENT PARISIEN, À L'INTÉRIEUR DES LOCAUX DU LABEL ROUGH TRADE, et à peine a-t-on posé notre manteau au dos du fauteuil qu'un chien beige, le poil ras et l'air curieux, se juche dessus, paré pour l'interview. "*Peut-être a-t-il de meilleures questions que les nôtres*", suggère-t-on à Gruff Rhys, qui s'installe dans le canapé face au canidé en riant. L'homme est adepte des facéties depuis ses débuts avec les Super Furry Animals, du nom imprononçable de leur premier EP au tank customisé que le groupe exhibait à ses concerts, mais il n'est pour rien dans celle-ci. Et d'ailleurs, non, le chien décide qu'il a mieux à faire qu'un entretien et nous laisse avec notre feuille de questions posée sur la table basse.

Souriant et tranquille, le chanteur gallois est à Paris pour parler de son nouvel album, le vingt-cinquième d'une carrière entamée en 1993, et celui-ci est un excellent cru. Orchestrations grandioses sans être grandiloquentes, rythmiques onctueuses, mélodies ciselées et textes intrigants, à l'image du morceau-titre, "Sadness Sets Me Free". "*Je me suis autorisé à écrire des chansons qui parlent de frustration ou de tristesse, comme une sorte de libération…*", explique l'auteur avec un accent qui roule allègrement les r. On n'en jurerait pas à l'écoute de ce joyau de pop intelligente, mais cet album trouve son origine à Tamanrasset, ville du sud de l'Algérie, aux portes du désert. Grand voyageur, Gruff Rhys s'y trouve en mars 2020, à l'invitation du groupe touareg Imarhan, et tombe en admiration devant l'expertise de leur ingénieur du son français, Maxime Kosinetz, pour capter les instruments en live.

Une pandémie mondiale plus tard, Rhys consulte Kosinetz (également claviériste de Bon Voyage Organisation), bien décidé à utiliser ses techniques pour sa musique, "*qui n'a rien à voir*". Celui-ci suggère un studio en banlieue parisienne, à La-Frette-sur-Seine (Val-d'Oise), sis dans une maison du XIXème siècle. "*La salle d'enregistrement est aménagée dans l'ancien salon, c'est comme de faire l'album chez soi, on dormait d'ailleurs sur place.*"

Les prises effectuées en trois jours, Rhys retourne à Cardiff, et demande à un arrangeur de ses amis d'écrire les parties de cordes qu'il lui sifflote, puis présente à un quartette à cordes de la BBC ouvert aux expérimentations : "*Si on leur demande de jouer un drone en Mi bémol, ils sont partants.*" Le résultat est épatant, qui porte trace d'influences récentes du gaillard, comme Harry Nilsson ou Willie Nelson, ou de celles

qui ne l'ont jamais quitté, tels les frères Brian et Carl Wilson ou Carole King.

Triste état de la vie politique anglaise

Ne pas se fier aux mélodies aériennes, les textes sont piquants. Gruff parle de la spéculation immobilière qui sévit à Cardiff sur la bossa enlevée "They Sold My Home To Build A Skyscraper" : "*Nombre d'espaces culturels qui rendent la vie en ville agréable sont démolis par les promoteurs immobiliers, studios d'enregistrement, salles de concert, c'est déchirant.*" Sur le délicat "Cover Up The Cover Up", il est question du triste état de la vie politique anglaise : "*Le système politique britannique est tellement archaïque. C'est une chanson en faveur de la démocratie, ce qui ne devrait pas être une position si radicale. Mais la corruption dans l'époque récente au Royaume-Uni atteint des proportions jamais vues…*" Pas question d'assommer l'auditeur ou de rajouter des couches de noirceur à un tableau déjà sombre, tout au contraire. Gruff croit aux vertus de la musique, et des mélodies, pour apaiser les âmes et les rassembler. Lui-même est tombé dedans dans sa tendre enfance passée dans le nord montagneux du Pays de Galles, à travers les chansons du barde folk Meic Stevens ou des cantiques entendus le dimanche à l'église.

De par sa trajectoire, son soin à se réinventer, sa curiosité, son engagement, Gruff Rhys évoque une autre figure de sa génération, de deux ans son aîné, Damon Albarn, dont il a croisé la route à plusieurs reprises — chantant sur le troisième album de Gorillaz ou lors des concerts Africa Express : "*Blur a invité les Furry en 1997 à ouvrir sa tournée, et on s'est connu à ce moment-là. On ne se parle pas si souvent mais il a toujours été très généreux avec moi. On a des références communes par rapport à l'environnement dans lequel on a grandi, on est attiré par les mêmes choses, mais lui évolue dans une autre stratosphère.*"

Si Albarn a réactivé Blur l'an passé, les derniers concerts des Super Furry Animals remontent à 2016 et Rhys sourit en confiant que le combo se résume désormais à un groupe… WhatsApp. "*C'est une grosse partie de ma vie, et on reste fier des disques, qu'on essaie de rééditer avec soin. Je considère les membres du groupe comme ma famille car ils me connaissent mieux que quiconque. Et comme dans n'importe quelle famille, il y a des histoires bizarres… mais ça reste la famille.*"

Au vu de l'inventivité radieuse de "Sadness Sets Me Free", on ajoutera que s'émanciper de celle-ci lui réussit plutôt bien. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Album *"Sadness Sets Me Free" (Rough Trade)*

Photo Mark James-DR

"Nos potes ne voulaient pas jouer avec nous !"

OMD

Survivants de la synthpop du XX^{ème} siècle, Andy McCluskey et Paul Humphreys étaient de retour avec un nouvel album en octobre d'Orchestral Manoeuvres In The Dark, 45 ans après leur premier concert en première partie de Joy Division et avant celui de Paris en février.

ANDY ET PAUL, ALIAS OMD, NE SE SONT JAMAIS RÉSOLUS A VIVRE DE LEUR HÉRITAGE. Leurs gros tubes eighties sont toujours au menu des concerts, mais leur discographie s'élargit depuis plus de quatre décennies avec treize albums au compteur, le dernier datant de 2017. Le quatorzième est arrivé, et le duo en assure la promo. Plus d'infos sur *l'escalier Bauhaus* avec cet entretien à deux voix.

Elément déclencheur

ROCK&FOLK : Ce nouvel album est donc né de l'ennui ?
Andy McCluskey : Oui, ça m'a rappelé mon enfance dans les années 1970, quand on avait trois chaînes de télé : ma mère mettait "Kojak" et moi je filais dans ma chambre faire de la musique ou dessiner. L'ennui aiguise la créativité. Si on n'avait pas été confinés voilà trois ans, on n'aurait probablement pas fait cet album car c'est dur de faire un disque. L'isolement a été l'élément déclencheur.

R&F : Quand vous avez débuté, un groupe de deux musiciens, c'était nouveau…
Andy McCluskey : Nos potes ne voulaient pas jouer avec nous !
Paul Humphreys : Et puis là où on a grandi, on était les deux seuls gars intéressés par la musique électronique expérimentale.

R&F : Vous étiez alors très influencé par Kraftwerk, et sur ce nouvel album vous avez travaillé avec le Chilien Üwe Schmidt, connu pour ses reprises cha-cha-cha/mambo de Kraftwerk sous l'alias Señor Coconut…
Andy McCluskey : On a joué à Santiago il y a quelques années et Uwe est venu nous voir, il nous a montré des photos de sa chambre à quatorze ans avec un grand poster d'OMD au mur ! On l'a fait travailler sur deux titres de l'album, "Healing" et "Evolution Of The Species".

R&F : Dans "Anthropocene", vous évoquez carrément la fin de l'humanité.
Paul Humphreys : On a bien chanté la bombe atomique d'Hiroshima dans "Enola Gay" sur une mélodie pop joyeuse. En plus, l'époque est assez sombre.

Des vieux croûtons

R&F : Ce qui a changé dans le monde de la musique, c'est que maintenant, quasiment tout le monde peut en faire.
Andy McCluskey : Vous savez, quand on a débuté, les critiques disaient : "*Vous avez des synthés, les synthés écrivent les chansons*". Fuck no !
Paul Humphreys : On aimerait bien, mais ça ne marche pas comme ça.
Andy McCluskey : Il n'y a pas de bouton "Hit Single" sur les synthétiseurs. L'IA peut produire des algorithmes intéressants, analyser les Beatles, Oasis ou Mozart et générer des pastiches mais sans l'étincelle humaine, ça n'a aucun intérêt. Les maisons de disques adoreraient que l'IA écrive des chansons, d'ailleurs je trouve que la musique d'aujourd'hui est calibrée mais bon, c'est peut-être qu'on est devenu des vieux croûtons.

R&F : Vous produisez vos albums sans aide extérieure depuis quelque temps…
Andy McCluskey : On est ravi de ne plus travailler avec un producteur. Quand on a fait "Architecture & Morality", il n'y avait pas de producteur pour nous dire : "*Ça, on ne peut pas le faire*", alors on l'a fait. Trente secondes de distorsion et une mélodie à la cornemuse pour "Joan Of Arc"… Un producteur veut suivre les règles ; nous, on préfère ne pas en avoir.

R&F : Vos premiers titres sur Factory Records étaient produits par Martin Hannett, qui a réinventé le son de Joy Division.
Andy McCluskey : Il avait une vision, il a compris que l'essence de Joy Division, c'était la batterie de Steve, la basse de Hooky et Ian. Les guitares de Barney, c'était pour la couleur. Ils ont dû se sentir émasculés mais ont fini par comprendre. Martin a fait ça pour nous avec "Almost", la face B de notre premier single. Il l'a rendue plus gothique, a ajouté de la réverb, ça lui a pris six mois, six mois pendant lesquels je l'ai haï ! Il a aussi produit "Electricity" mais il l'a foiré, donc on est revenu à notre démo de départ. Et quarante-cinq ans plus tard, "Bauhaus Staircase", c'est toujours la vision de Paul Humphreys et Andy McCluskey. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album "Bauhaus Staircase" (The Orchard)
En concert le 16 février 2024 à La Cigale (Paris)

A deux, c'est mieux

Les années 1980 ont généré une multitude de groupes minimaux : exit les power trios, vive les synthétiques duos ! On eut ainsi Eurythmics (Annie & Dave), Soft Cell (Marc & Dave), Erasure (Vince & Andy), Yazoo (Alison & Vince), Modern Talking (Dieter & Thomas), Tears For Fears (Roland & Kurt), DAF (Gabi & Robert) et bien sûr Pet Shop Boys (Neil & Chris). Depuis, le rap s'y est mis (NTM, Eric B & Rakim), l'électro aussi (Daft Punk, Justice). Dans le rock, on n'oublie pas les White Stripes (Meg & Jack), les Black Keys (Dan & Patrick), les Kills (Alison & Jamie), les Last Shadow Puppets (Alex & Miles) entre autres…

Photo Ed Miles-DR

"Tous un peu fébriles"

THE VACCINES

Après quelques pas de côté et un énième remaniement, les Anglais reviennent à ce qu'ils savent faire de mieux : **des chansons nerveuses et bien roulées.**

C'EST PASSIONNANT DE VOIR UN GROUPE VIEILLIR. SURVIVRE. BIFURQUER. 2011, les Vaccines sont les rois de l'époque. Avec "What Did You Expect From The Vaccines?", ils sortent un premier album parfaitement branleur, sous influences Ramones/Strokes. La presse et le public ont le béguin pour ces Londoniens doués pour les chansons bien torchées et jouées vite. Mais le plus dur restait à faire : tenir. Et les Vaccines ont tenu. Enjambant les modes, les disques moins inspirés et les désertions successives… Après un disque incongru cédant un peu trop de terrain à l'électronique ("Back In Love City" paru en 2021), le combo une nouvelle fois remanié revient aux fondamentaux. Chansons courtes, refrains entêtants et guitares frénétiques, "Pick-Up Full Of Pink Carnations" est un pur disque de cette belle franchise britannique qui n'a rien perdu de son savoir-faire.

Abandon et renaissance

ROCK&FOLK : Freddie Cowan, guitariste et cofondateur des Vaccines, a quitté le groupe. Ça a dû être une épreuve ?

Justin Young : Comme dans la plupart des relations, tout ne s'écroule pas du jour au lendemain. Le malaise s'est installé progressivement. Freddie était malheureux depuis pas mal d'années. Ça n'a pas ruiné notre amitié mais ça a eu un effet délétère sur la quantité de travail qu'il voulait bien fournir. Alors, quand il a parlé de "*prendre du recul*", ça a été un soulagement. D'une certaine façon, ça nous a remotivés. Tim (*Timothy Lanham clavier et guitariste qui a officiellement rejoint la formation dès son quatrième album, ndr*) a repris le manche. C'est un guitariste doué et un musicien accompli. Très différent de Freddie. Evidemment, le premier jour en studio, on était tous un peu fébriles, mais à la seconde où il a commencé à jouer, on a tous poussé un soupir de soulagement.

Horrors, pictures, shows

Freddie Cowan, le guitariste originel des Vaccines qui a quitté le groupe en 2023, est le frère de Tom Cowan, plus connu sous le nom de Tom Furse au sein de The Horrors. A l'origine bassiste, Furse avait échangé de poste avec le claviériste Rhys Webb avant le deuxième album du groupe, "Primary Colours" (2009), qui reste le chef-d'œuvre des Horrors. En 2021, il a annoncé ne plus vouloir jouer sur scène avec eux, même s'il reste un collaborateur du groupe, et s'est fait remarquer en tant que producteur (notamment avec The Parrots) et artiste (il a peint la pochette du récent album de Temples, "Exotico").

R&F : Vous n'avez jamais envisagé de saborder le groupe ?

Justin Young : Non. D'abord parce que je n'ai aucune idée de ce que je pourrais faire d'autre (*rires*). Et puis on a déjà traversé ça. En 2015, on a perdu notre batteur (*Pete Robertson, ndr*). Ce sentiment mêlant abandon et renaissance, on connaît. Avec un nouveau line-up, la musique est inévitablement différente. Si vous êtes fan des Red Hot Chili Peppers ou des Rolling Stones, vous aimez distinguer la phase John Frusciante ou Dave Navarro, celle de Brian Jones de celle de Mick Taylor. J'aime bien cette idée. On a voulu que le disque ressemble un peu plus à l'identité de chacun. Cette fois, il fallait faire monter le personnel en première ligne. C'est tout l'intérêt d'être un groupe, non ?

R&F : A chaque fois que vous sortez un album un peu déviant, comme "English Graffiti" ou "Back In Love City", juste après, vous revenez inexorablement aux guitares…

Justin Young : C'est l'instinct qui nous guide. Quand vous faites un disque, vous essayez d'être intuitif. Pas prescriptif. Vous serrez les fesses en espérant que l'inspiration vous porte là où vous devez aller. J'ai écrit les premières chansons de ce nouvel album deux ans après avoir enregistré "Back In Love City". Emotionnellement, on était déjà un groupe totalement différent. Mes goûts musicaux changent d'une semaine à l'autre. Parfois, je tombe dans un gouffre dance où je n'écoute que de la house française pendant six mois. Après, je suis obsédé par la new wave. Et puis on tourne avec un disque. Et là, c'est sans appel. Sur scène, on comprend très vite ce qui marche et ce qui ne marche pas.

Comme une chanteuse d'opéra

R&F : Andrew Rells est un jeune producteur. Il a travaillé avec Jake Bugg, Phoebe Bridgers et Céline Dion. Lequel de ses noms vous a décidé à lui confier la production de l'album ?

Justin Young : Je vois ce que vous essayez de faire et c'est moche (*rires*) ! C'est un ami qui m'a conseillé de le rencontrer. Parfois, ce que les gens ont sur leur CV n'est pas pertinent. Les meilleurs producteurs sont des facilitateurs. Ils doivent être empathiques, savoir installer un climat bienveillant en studio. C'est ce qui émane d'Andrew. Et c'est un fan des Vaccines. Adolescent, il venait à nos concerts. Il avait des idées très tranchées sur comment un album des Vaccines doit sonner. Ça m'a plu.

R&F : Votre voix vous a posé pas mal de tracas. Vous avez même été opéré à plusieurs reprises. Ça va mieux ou vivez-vous toujours dans la trouille de la perdre ?

Justin Young : Ma voix n'est vraiment pas une amie fiable. Je me promène en permanence avec un humidificateur d'air comme une chanteuse d'opéra. Hier, j'ai enchaîné huit heures d'interviews, et aujourd'hui je sens qu'elle fatigue déjà. Je dois la traiter avec beaucoup de respect si je ne veux pas la perdre. Mais en tournée, je mange, picole et parle beaucoup trop. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album *"Pick-Up Full Of Pink Carnations" (Thirty Tigers)*

Photo Wrenne Evans-DR

"Grâce à Henry Rollins"

DION LUNADON

En 2017, alors qu'il officiait encore en tant que bassiste chez **A Place To Bury Strangers**, le Néo-Zélandais a sorti son premier album aux allures de défouloir punk bref et énervé. Depuis, il a quitté le groupe pour de bon et élève le do it yourself en solo au rang d'art. Ou de sacerdoce.

"SYSTEMS EDGE", LE TROISIÈME ALBUM DE DION LUNADON TOMBÉ DANS LE PUNK QUAND IL ÉTAIT PETIT, balance la même décharge électrique et brute de garage que les précédents. Même s'il a arrondi certains angles — juste ce qu'il faut — et parfois ralenti le temps afin qu'on reprenne son souffle entre deux explosions de trois minutes.

Un nom un peu cool

On vient d'expliquer à Dion Lunadon que "Systems Edge" est, selon la charte du rock critic, l'album de la maturité. Celui qui se décrit comme une sorte de Peter Pan rigole alors qu'on lui fournit la preuve de ce qu'on avance : le disque est parfois moins 100 % pur punk que les deux autres. *"Il n'a pas été trop difficile à faire,* dit-il. *Pour le premier, j'étais dans A Place To Bury Strangers, où ça allait de plus en plus mal sur le plan humain. On a fait un break, c'était acrimonieux et, aussitôt, je me suis mis à écrire. Pendant six mois, j'ai écrit. Je n'étais pas sûr de vouloir sortir de disque, je me purgeais de tout ce que j'avais en moi. Mais c'est typique, quand on fait de la musique.*" Comme pour les précédents, Dion a travaillé seul d'un bout à l'autre, ce qui ne va pas forcément de soi pour quelqu'un qui a toujours fait partie de groupes. *"Oui, c'est un peu plus compliqué et ça prend deux fois plus de temps. Mais le fait de n'avoir personne avec qui échanger ou tester des idées, c'est cool. C'est un défi de prendre des décisions et de trouver seul l'inspiration. Et parfois, si je suis bloqué, je passe à la vidéo ou à l'artwork de la pochette. Je vais creuser plus loin. C'est un voyage personnel.*" Pour "Beyond Everything", son deuxième album, il a commencé à écrire en partant des titres des chansons. Et cette fois ? *"Pareil. Je travaille sur un ordinateur, je n'ai pas les outils pour enregistrer sur bande. J'ai un espace et des moyens limités. Et la première chose que tu fais en créant un fichier, c'est de lui trouver un nom un peu cool. Souvent, ça me donne des idées de paroles.*" Les limites lui donneraient donc de l'inspiration. *"Oui, ça a commencé comme ça : tu as des outils limités, débrouille-toi avec ça.*" Limités, certes, mais Lunadon est signé chez In The Red, l'un des meilleurs labels rock et garage qui soient. *"J'en ai toujours rêvé, ce label a façonné mon son. C'est grâce à Henry Rollins que j'ai été signé chez eux. Il a aimé mon premier album. C'est vraiment un mec gentil qui aide beaucoup les autres. Je lui dois beaucoup. Et quand j'étais ado, Black Flag a été pour moi un groupe génial.*"

Jamais de plan B

Si Lunadon n'est pas le nom qui figure sur son passeport, Dion est bien son prénom de naissance. Comme le chanteur des Belmonts, Dion DiMucci ? *"Oui. Ma mère est italienne, elle a aussi appelé ma sœur Loren, comme Sofia. C'est drôle parce que mes parents avaient beaucoup de disques d'ABBA ou de Barry Manilow, mais s'ils faisaient une soirée et qu'ils étaient bien chauds, ils sortaient les 45 tours de rock'n'roll des fifties. Ces disques-là m'intriguaient beaucoup.*" Mais le vrai déclic musical arrive plutôt sous forme visuelle. *"J'avais 8-9 ans et j'ai vu Billy Idol chanter 'Rebel Yell' à la télé. Ça a été un grand moment pour moi qui a changé ma vie, j'avais l'impression que c'était la musique que je cherchais. Elle me procurait une énergie que je n'avais jamais ressentie. Quand j'ai découvert le punk et que je me suis mis à en jouer, j'ai constaté que c'était le même feeling.*" Vers l'âge de seize ans, alors que Nirvana déferle, Dion tourne déjà avec un premier groupe. *"J'ai vite fait partie d'une scène bien spécifique, très DIY, centrée autour d'un studio, de quelques groupes et de deux mecs, l'un qui organisait des concerts et l'autre, Bob Frisbee, qui avait un studio d'enregistrement. Les groupes étaient vraiment des électrons libres que tout le mainstream détestait. Ils jouaient comme si leur vie en dépendait, ils se foutaient de l'argent ou de la célébrité.*" Son premier concert est d'ailleurs organisé sur cette scène-là, avec quatre ou cinq groupes à l'affiche. *"Avant d'y aller, on est allés manger un kebab avec mon groupe. Les gens nous ont demandé si on jouait dans un groupe… Et comment ! Le show a été incroyable. J'avais l'impression d'avoir un orgasme.*" Le premier concert d'une longue série puisqu'après ce coup d'essai, Dion n'a jamais arrêté. Avec des hauts et des bas. *"Je me suis transpercé le pied en sautant sur un truc sur scène. J'ai fini le concert dans une mare de sang. Mon Dieu, je me suis souvent coupé…*" Mais rien qui puisse l'arrêter, au fond. *"Dès que j'ai décidé d'être musicien, mes parents m'ont soutenu. Ils ne m'ont jamais obligé à obtenir un diplôme par sécurité. Ça tombe bien. Je n'ai jamais eu de plan B.*" ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Systems Edge" (In The Red)*

Rock'N'Roll Motherfucker

Outre A Place To Bury Strangers, Dion Lunadon a joué dans de nombreux groupes, notamment dans sa Nouvelle-Zélande natale. Le plus fameux est sans aucun doute The D4, groupe high energy sous influence MC5 qui a fait vibrer les amateurs de rock'n'roll avec des titres comme "Rock'N'Roll Motherfucker" et "Get Loose" lors du sursaut garage rock du début des années 2000. Lunadon était un des deux chanteurs et guitaristes de ce quatuor qui a produit avec l'album "6twenty", sorti en 2001, un des albums les plus ébouriffants de cette époque où les guitares étaient soudain redevenues tendance.

Photo Alexander Barton-DR

Tête d'affiche

"Tout mettre dans le rouge"

SLIFT

Quiconque a assisté à un de leurs concerts le sait : les Toulousains sont un des groupes les plus impressionnants à voir sur scène actuellement. Avec "Ilion", le trio envoie un **nouveau manifeste psychédélique** qui devrait remuer les salles.

A LEURS DÉBUTS, ON LES A COMPARÉS À TY SEGALL OU THEE OH SEES, fers de lance de la scène garage de San Francisco des années 2010 qui venait de donner un coup de fouet formidable à la planète rock. Au début, Slift fut dans un premier temps classé dans la catégorie des suiveurs de talent, à l'instar de Meatbodies, Kaviar Special ou Volage. Leur premier EP, "Space Is The Key", montrait un groupe prometteur, mais aux influences marquées — un peu trop, trouvaient certains esprits chafouins.

Réputation

Jean Fossat, chanteur et guitariste qui compose le trio avec son frère Rémi à la basse et le batteur Canek Flores, le reconnaît d'ailleurs : "*On faisait un peu de punk rock au lycée, et on incorporait déjà des phases de jam. On a vraiment eu le déclic quand on a vu Moon Duo en concert, ils avaient ce truc de transe et de jam sur des rythmiques assez répétitives. C'est ça qui nous a ouvert à la scène psyché contemporaine. Et Thee Oh Sees, c'est un groupe qu'on a découvert en même temps, on a un peu tout pris dans la tronche. Effectivement, il y a plein de choses au début où on agit par mimétisme.*" Est-ce pour ça qu'il porte la guitare au niveau de la carotide comme John Dwyer ? "*Pas du tout ! Avant de monter Slift, je jouais du punkrock avec la guitare vraiment dans les chaussettes et je me suis fait une sacrée tendinite. J'essayais de faire des solos à la Hendrix sauf que quand tu fais ça avec la guitare bas, le poignet est complètement cassé. Donc j'ai commencé à jouer haut. Mon poignet va mieux et puis j'aime bien cette posture*". Très vite, le groupe s'est créé une réputation enviable et, peu à peu, le succès de Slift s'est construit sur la route, où le groupe a commencé à rameuter autour de lui de plus en plus de convertis, formant peu à peu une fan base fidèle. Un premier tournant a eu lieu en 2019 avec les Trans Musicales de Rennes. Le passage du groupe au festival fut mémorable, mais la session filmée par l'influente radio américaine KEXP le fut bien plus encore. Diffusée sur les réseaux en février 2020, la session durant laquelle le groupe présentait plusieurs morceaux de son album à venir "Ummon" allait changer la destinée de Slift. Repéré par l'internationale psychédélique, le groupe s'est vu grâce à cette prestation dantesque se faire adouber par les fans de King Gizzard & The Lizard Wizard, Thee Oh Sees et toute la clique du Levitation. Des obsessionnels s'il en est, mais qui savent reconnaître un groupe doué quand ils le croisent. A ce jour, la session a été vue plus de 1,5 million de fois, ce qui place le groupe à la hauteur des poids lourds du genre.

Sans concession

Ce même mois sortait "Ummon", double album surpuissant de rock psychédélique lourd oscillant entre space rock, rock progressif et doom. Avec sa pochette sortie tout droit de "Metal Hurlant" (signée par le dessinateur Caza), l'album conviait à un imaginaire de science-fiction venu tout droit des années soixante-dix, mais avec une perspective et une approche fermement ancrée dans son époque. Un heavy-psych 2.0 d'où émergeait un style, une signature unique que Slift perpétue dans ce nouvel album "Ilion", toujours avec le même esprit aventureux. " *'Ummon', ce sont des morceaux qu'on a pu roder longuement en les jouant dans des bars. On a pris notre temps, on est entré en studio avec Olivier Cussac et ça a été très formateur. C'est un album charnière pour nous. On avait d'autres envies que faire juste du garage psyché, on a essayé de repousser nos limites et, avec 'Ilion', on essaie de prendre le relais de ça. On a voulu tout mettre dans le rouge pour voir où ça nous menait. C'est un disque où on s'est tout autorisé et où on n'a rien coupé, dans le sens où les morceaux sont longs. On a essayé de chercher des nouvelles manières de jouer, de repousser nos propres frontières. C'est un travail qui va nous servir pour les prochains disques parce que je pense qu'on a débloqué un truc qui nous correspond bien.*" Disque sans concession qui démarre par les deux énormes baffes métalliques, "Ilion" et "Nimh" ("*On a voulu faire un début d'album rentre-dedans, ultra-offensif*") et part dans des envolées prog à la Gong ("Confluence", avec Etienne Jaumet de Zombie Zombie au saxophone), ce nouvel album est disque-concept de plus dans la discographie du groupe, qui revendique son amour pour la science-fiction et Tolkien ("*On est des fans inconditionnels du 'Seigneur Des Anneaux'* ") et s'inspire en cela de la musique des années soixante-dix qui a fait son éducation. "*Il y a un côté album concept ultra assumé. Peut-être qu'aujourd'hui, c'est un gros mot pour certains, mais on aime ça. Il y a des liens entre les morceaux, il y a même des liens dans les thèmes musicaux qui reviennent entre les morceaux*". Complexe, foisonnant, fascinant, l'univers de Slift n'a pas fini de surprendre. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Ilion" (Sub Pop)*

Tintouin en Amérique

Une des grandes affaires autour de cet album, c'est la signature de Slift chez Sub Pop, label mythique de Seattle, parrain de la scène grunge (Nirvana, Mudhoney, Screaming Trees, L7) et qui a repéré le groupe grâce à sa session KEXP. Une reconnaissance rare, car peu de groupes français ont connu tel honneur. C'est simple, il n'y en a que deux : les Angevins Les Thugs, figures marquantes du label dès 1989 et les Bordelais Dèche Dans Face qui avaient publié en 1996 un single de Noël ("Merry Dickmas").

Photo Titouan Massé- DR

YOU SAID
STRANGE
III&IV

L'album le plus vendu en Angleterre en 1974

WINGS

Déjà remis au goût du jour en 1993 et 2010, **"Band On The Run",** le troisième album de Paul McCartney et de son groupe bénéficie cette fois d'une gravure *half speed* et d'un CD des chansons du disque sans les overdubs. Est-ce bien raisonnable ?

C'ÉTAIT IL Y A DÉJÀ VINGT ANS, QUASIMENT JOUR POUR JOUR : APPLE CORPS PUBLIAIT "LET IT BE… NAKED", une version du dernier album (paru) des Beatles sans les enjolivures dont, à la demande de John Lennon à l'époque, Phil Spector avait allègrement badigeonné certaines chansons. En 1970, Paul McCartney n'avait pas pu lutter et EMI avait distribué ce "Let It Be" qu'il avait toujours trouvé ampoulé, à des années-lumière de ce qu'il avait en tête au moment des premières séances d'enregistrement à Twickenham. Au début du nouveau siècle, sans Lennon pour s'opposer à sa décision, Macca avait donc obtenu gain de cause. En 2024 et dans une certaine mesure, il réitère, mais avec un disque de Wings : ce fameux "Band On The Run" qui a bien failli ne jamais voir les bacs, considéré, aujourd'hui, comme un des meilleurs de ceux enregistrés avec son autre groupe dont, de 1971 à 1981, il a été (Denny Laine n'aurait pas démenti) le leader incontesté. Mais cette fois, ça n'est pas parce que les arrangements et/ ou le mixage lui déplaisaient. En vérité McCartney — on ne le refera plus maintenant — a choisi de proposer des underdubbed mixes parce qu'il a toujours kiffé le son brut. La plupart de ses albums post-Beatles sont très léchés (notamment ceux produits par George Martin), mais lorsqu'au début des années soixante-dix, on lui demandait quel était son disque des Fabs préférés, il répondait invariablement : "Le premier, enregistré et mixé en une journée."

Démos volées

A l'inverse, "Band On The Run" ne s'est pas fait en un jour. On rappelle qu'en plein cœur de l'été 1973, Paul, sa femme Linda et l'homme de main Denny Laine se sont rendus au Nigeria pour enregistrer le successeur de "Red Rose Speedway". Paul voulait changer d'air, mais juste avant le départ, il s'est frité avec les deux autres membres de Wings. Sur place, le groupe réduit à un trio a constaté que le studio qui figurait sur la liste de ceux appartenant à EMI dans le monde était dans un piètre état. Des prises basiques des chansons ont pu être effectuées, mais d'autres incidents ont perturbé ce séjour à Lagos. Paul s'est fait voler un sac contenant des cassettes de démos, il a manqué y rester durant une séance de prise de voix au cours de laquelle il ne retrouvait plus son souffle et, à Fela Kuti, l'incontournable gloire locale, il a dû faire écouter quelques enregistrements pour lui prouver que Wings ne pillait pas la musique du pays. Cerise sur le gâteau, Ginger Baker, qui n'était déjà plus le batteur de Cream et possédait un studio dans la ville, a insisté lourdement pour que Macca enregistre tout l'album chez lui. Diplomate, il a accepté d'y mettre en boîte au moins un titre.

Pur Laine

Membre originel du groupe et lieutenant discret de Paul McCartney, Denny Laine est mort le 5 décembre dernier. Originaire de Birmingham, Laine (né Brian Frederick Hines le 29 octobre 1944) avait fondé en 1964 les Moody Blues, un des groupes R&B les plus doués du pays. Laine quittera pourtant le groupe dès 1966, après un premier album remarqué ("The Magnificent Moodies") et avant la mue psychédélique du groupe qui lui apportera gloire et succès avec "Nights In White Satin" en 1967. Après quelques aventures éphémères (Electric String Band, Balls, Ginger Baker's Airforce), il rejoint en 1970 Paul McCartney qui cherche un musicien chevronné pour l'accompagner dans ses aventures post-Beatles, sur scène et en dehors. Après avoir quitté Wings en 1981, Laine s'est lancé dans une carrière solo sans grand succès, avant de jouer dans diverses formations nostalgiques où il reprenait des morceaux de ses précédents groupes. Il reste un héros (trop ?) discret du versant McCartneyien de la grande saga des Beatles. Un partenaire de jeu et d'écriture qui n'aura jamais eu la reconnaissance qu'il méritait, sans doute parce qu'il préférait fuir la lumière.

Singles comacs

Au bout de trois semaines mouvementées, Wings est rentré à Londres pour continuer "Band On The Run" aux AIR Studios de George Martin (alors basés sur Oxford Street) et, tandis que pour les arrangements de cordes, Paul allait faire appel à Tony Visconti dont il appréciait le travail avec T. Rex, le saxophoniste Howie Casey a enrichi quelques titres. L'album a ensuite été mixé en trois jours et, début novembre, il était dans les magasins.

A la réécoute en 2024, "Band On The Run" a tout d'un chef-d'œuvre. La plupart des morceaux — "Jet", "Bluebird", "Mrs Vanderbilt", la cubiste "Picasso's Last Words (Drink To Me)" — sont devenus des classiques et voir Paul, en live, jouer la chanson-titre ou la très Lennon "Let Me Roll It", est toujours un bonheur. Même "No Words", seul morceau du disque signé McCartney-Laine, est excellent. Comme si ça ne suffisait pas, en 1973, Paul McCartney a aussi publié des singles comacs : "My Love" et "Live And Let Die", qui ont fait du yoyo dans le Top 10 au Royaume-Uni et aux USA. Quant à "Band On The Run", il sera l'album le plus vendu en Angleterre en 1974. En conclusion, personne n'est obligé d'acheter cette réédition, mais sa valeur historique est indéniable et, dans le cas de McCartney, ça rime avec indispensable. ★

PAR JEROME SOLIGNY

LP, double-CD *"Band On The Run"* *(MPL/ Universal)*

Photo DR

Moitié Johnny Cash, moitié banlieusard

JOHNNY MONTREUIL

L'élégant moustachu revient avec sa bande de narvalos conjuguer avec talent **rock'n'roll et langue française.**

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

LA LUMIÈRE N'EST PAS LA MÊME PAR LÀ-BAS. A l'est, plus verte, plus ocre aussi ; quant à l'ouest, elle est crème et bleutée. C'est un autre monde, Montreuil. On pense à Tardi, un peu à Manchette, aux films des studios Pathé. Il n'y a que deux banlieues qui comptent à Paris : la banlieue nord, rattachée à la ville par les Puces de Clignancourt et le 18e arrondissement, et l'est, une excroissance de l'esprit Ménilmontant, avec ses puces également, qui s'étalent, elles, sur le bord du périphérique. Plus corporatiste que communard, plus syndicaliste qu'anar, Montreuil, c'est la cité ouvrière contre les deux Saints : Saint-Denis et Saint-Ouen.

Contrebasse dans le coffre

Johnny Montreuil a choisi son camp. Par goût. Parce qu'il n'est pas Montreuillois de naissance mais il vit là-haut, sur les hauteurs de cette ville, au milieu d'un jardin, la campagne en banlieue, toujours plus à l'est et loin de Paris. Il est aux murs à pêches, une zone que l'on ne peut atteindre qu'en grimpant sec depuis la mairie. Dans son break, la contrebasse allongée dans le coffre, il roule au pas, laissant le plus de place possible aux familles qui se déversent sur cette route et laissent leurs jambes courir jusqu'au métro. La nuque compressée contre le repose-tête, il raconte l'enregistrement de "Zanzibar", un impeccable troisième album de rock, chanté en français, écrit en français, enregistré merveilleusement par Jean Lamoot ; un disque qui se tient le plus éloigné possible de l'anecdotique. Il a le son, il a le groupe, il a les textes, si difficiles à faire sonner dans cette langue. Puis Johnny Montreuil chante. Pas comme un crooner ou un ténor, mais comme un homme, viril et vulnérable, qui laisse deviner des choses dans des chansons nommées "Ses Amours" ou "La Délicatesse". La voiture se gare dans l'herbe, Johnny Montreuil sort : très grand, un rire maniaque et toujours gentil, il nous fait traverser les jardins où il vit avec son fils, dans une ancienne pépinière que l'on devine magnifique au printemps. C'est au milieu du troisième champ, après avoir passé deux murs aux ouvertures basses, que l'on atteint sa caravane : bleue et blanche, haute de plafond, elle a une forme de baleineau. A l'intérieur, du parquet, un poêle, du mobilier en bois. On est à table, Johnny Montreuil ouvre son frigo. Il y a des jouets d'enfant à nos pieds mais pas de chien. Lui a la tête dans le froid et pose la première question de cette interview : "*Plutôt jus d'ananas ou de pamplemousse ?*" Ce n'est pas facile de raconter sa vie. Durant deux heures, Johnny Montreuil le fera, dans le désordre. Et on reconstituera après : enfance en HLM, "*cité dortoir, banlieue sud, un peu triste*", Johnny Montreuil veut apprendre la guitare : "*électrique ! Mais je n'ai pas le droit d'avoir d'ampli. Alors je jouais fort parce que ça ne sonnait pas. Résultat : quand on m'a prêté une guitare sèche, je jouais* très *fort*". Sa vie bascule avec le chant. "*J'ai découvert le chant vers vingt ans, aux vendanges. Puis je travaillais avec des enfants, des tout-petits, je leur chantais des berceuses le soir. C'est bien, tu apprends à poser ta voix. Alors, j'ai commencé à jouer avec des gens dans des cafés autour de chez moi. Dans ces endroits en banlieue, il n'y avait pas de musique. Je découvrais Fante, Bukowski, j'étais un peu dans ces ambiances, la nuit, la guitare : les gens, ça leur faisait plaisir, ces chansons. Puis j'ai commencé à écrire les miennes…*"

Poèmes sans rimes

ROCK&FOLK : Qui parlaient de quoi ?

Johnny Montreuil : De se barrer. Je trouvais le monde autour de moi un peu triste. J'ai déménagé. Rennes, Toulouse, puis un peu en Irlande, au Canada. Je suis arrivée à Montreuil il y a vingt ans. J'avais une vision fantasmée de la banlieue à cause de Brassens, la manière qu'il avait d'écrire sur Paris, ou Renaud, sur la banlieue. Ici, il y a vingt ans, c'était plein de cafés avec des rockers, des Maliens, des Berbères. C'était très riche et j'avais envie de me faire une place dans tout ça.

R&F : D'où Johnny Montreuil : moitié Johnny Cash, moitié banlieusard, c'est ça ?

Johnny Montreuil : Voilà. J'ai commencé ce groupe comme ça : tout seul à la contrebasse, à faire mes adaptations en français de Johnny Cash. Ça a été long de se faire accepter. Il y avait encore Schultz ici, Parabellum… L'ambiance c'était "*Johnny Montreuil, c'est qui ce bouffon ?*" C'était marrant, je débarquais avec un violoniste tzigane, parce que j'avais ça aussi, l'amour de la musique de Serbie, des Balkans, comme des chansons napolitaines ou du rebétiko grec. Mais à partir du deuxième album, Johnny Montreuil est devenu plus rock'n'roll, rythm'n'blues.

Photo Yann Orhan - DR

Photo Yann Orhan -DR

“Une poésie populaire”

R&F : Faire cette musique très américaine en français, c’est délicat. Pour les textes, peu ont réussi : Lanzmann pour Dutronc, Tony Truant, Jean Felzine chez Mustang…
Johnny Montreuil : Ce qui m’a décomplexée, vers vingt ans, c’est Jacques Prévert : il peut écrire un livre de poèmes sans rimes, on est dans une poésie populaire et j’ai toujours été sensible à cela, que ce soit dans les premiers raps que j’écoutais ou les groupes de rock alternatif… Puis il y a eu une rencontre avec ce type très borderline, qui a été journaliste aussi, Thierry Pelletier, *Cochran*, qui a fait cet album avec les Moonshiners. C’est l’un de mes disques de chevet. Pour moi, ce qui importe, c’est que ces textes pouvaient fonctionner avec une autre musique. Tu écris sur des choses intimes, ça te fait du bien, et après, tu prends un instrument et tu commences à t’amuser.

Quelque chose d’intime

R&F : Vos textes parlent de vos proches, vous citez des noms, des lieux.
Johnny Montreuil : Plus tu écris quelque chose d’intime, plus ça parle aux gens. Etrangement, ça devient universel. Il y a cela sur le premier album de Miossec, “Boire”, ou chez les Clash : ils parlent de rues, de copains, tu te sens chez eux. Quand je fais une chanson qui s’appelle “Alune” sur mon voisin, ça va très vite à écrire : je parle de lui, puis je lui fais écouter pour voir s’il est content du résultat.

R&F : Ce qui rend “Zanzibar” très touchant finalement. Ça et votre voix, souvent vulnérable.
Johnny Montreuil : Ça, c’est à force de m’écouter. Quand tu t’enregistres, puis que tu t’entends, tu te dis que c’est encore un peu pataud, que tu peux affiner. Surtout quand tu découvres un nouveau chanteur, des chanteuses où tu sens le travail de la voix. La voix, pour moi, c’est beaucoup de travail en amont, et de la spontanéité au moment de l’enregistrement. Jean Lamoot a très bien accompagné cela. Il l’a senti. Il nous a mis dans les conditions pour que ça puisse se faire. Tout de suite, il m’a proposé : “*Ça te dit, on ne met pas de casque, je t’installe une sono dans le studio*”. Quel bonheur ! Mais avant ça, j’ai passé beaucoup de temps à chercher les bonnes tonalités pour chanter, en me disant “*Tiens, là, c’est plus fragile*.” Je ne voulais pas forcément être à l’aise, je voulais aller chercher les notes, sans forcer. Je pense que ça exprime plus de sensibilité.

R&F : Toutes vos chansons ont été écrites après l’arrêt brutal de la tournée de votre précédent album, qui se passait très bien.
Johnny Montreuil : C’était étrange tout de même, cette période. Les chansons ont été écrites pendant le confinement, oui, mais après aussi, où il y avait le couvre-feu, le pass sanitaire, ce genre de choses qu’on a oubliées. Moi, je me disais : “*Ils jouent avec nous, non ?*” D’où mon envie de reprendre “Rebel Waltz” des Clash : ça parle de la guerre d’Espagne, de comment les gens sont traités à ces moments-là. Puis il y avait ce *mood* assez triste à cette période, que l’on retrouve dans l’album. Les gens pétaient les plombs, ils se sentaient piégés. C’est comme si on leur avait enlevé tout ce qu’il y avait de léger dans leur vie.

R&F : Finalement, vous portez quel regard sur cet album maintenant qu’il est terminé ?
Johnny Montreuil : C’est amusant, parce qu’il a un peu été fait comme un premier. Avec ce disque, on se présente. Tout est dedans : une adaptation de Hank Williams, une des Clash, une reprise de Gainsbourg. J’assume plus le côté chanteur et c’est très rock’n’roll avec la guitare acoustique qui accompagne le chant, comme sur les disques de hillbilly. On montre d’où on vient et avec du plaisir. Parce que c’est comme ça qu’il faudrait faire les albums : comme dans une cour de récréation. ★

Album *“Zanzibar” (Les Facéties De LuluSam)*

160 PAGES
FORMAT : 23,5X31 CM
PRIX : 34,95€

184 PAGES
FORMAT : 23,5X31 CM
PRIX : 34,95€

144 PAGES
FORMAT : 205X269CM
PRIX : 17,95€

184 PAGES
FORMAT : 23X28 CM
PRIX : 34,95€

SIMPLIFIEZ-VOUS
LA VIE
COMMANDEZ
EN UN FLASH

BOUTIQUELARIVIERE.FR

rock&folk éditions

BON DE COMMANDE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : CASA ÉDITIONS
Service VPC - 45 avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex

OUI, JE COMMANDE :

☐ Pour les paniers inférieurs à 35 euros, participation au frais de port - Prix : 3 €

☐ Polnareff - Beau-livre - **PRIX : 34.95€** - **REF : 69456**
☐ Elvis Presley - **PRIX : 34.95€** - **REF : 66734**
☐ Tina Turner - Queen of rock'n'roll - **PRIX : 17,95€** - **REF : 69190**
☐ Bruce Sprigsteen - **PRIX : 34.95€** - **REF : 66632**

Je choisis de régler par :
☐ Chèque bancaire à l'ordre des **EDITIONS LARIVIERE**

Pour régler par carte bancaire,
reportez vous au flash code ci-dessus

MES COORDONNÉES :

CASAPAGE23

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Email (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles des partenaires.

*Tarifs France métropolitaine 2023. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 3 44 62 43 79 ou par email : abo.lariviere@edlis.fr

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement.
Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com.

GREEN DAY

“Derrière ces luttes politiques, rien ne change”

Du haut de ses 75 millions de disques vendus, le trio californien contemple un monde en vrac qui aurait bien besoin d’un miracle pour s’en sortir. **Et si le 14ème album “Saviors” était la solution pour sauver la planète ?**

RECUEILLI PAR GEANT VERT

Photo DR

DEPUIS SA CRÉATION AUX CONFINS DES ANNÉES QUATRE-VINGT AVEC THE OFFSPRING ET RANCID, GREEN DAY A DÉVELOPPÉ AVEC SUCCÈS UN STYLE ÉNERGIQUE ENTRE POP ET PUNK qui n'en finit plus de diviser les puristes de l'An de grâce 1977 qui les considèrent comme des traîtres et les tenants d'une musique qui n'est plus en rapport avec l'évolution de la société. Alors que l'année qui débute va célébrer le 30ème anniversaire de l'album "Dookie" et le 20 ème de "American Idiot", Billie Joe Armstrong, Tré Cool et Mike Dirnt expliquent pourquoi ils considèrent "Saviors" comme un album aussi important que les deux susnommés.

Un abruti complet

ROCK&FOLK : Pourquoi avoir enregistré cet album à Londres ?
Billie Joe Armstrong : Nous venions de nous retrouver avec Rob Cavallo après dix ans sans trop se croiser, alors qu'il a toujours été l'homme de la situation en studio. L'idée était de se tirer des Etats-Unis et de trouver un endroit nouveau propice à exciter notre imagination musicale.
Mike Dirnt : Nous voulions un lieu où il était possible de travailler une idée, pouvoir la répéter autant de fois qu'il le fallait avant de la mettre en boîte.
Tré Cool : C'est moi qui ai proposé d'aller à Londres. J'ai de la famille sur place et cela a grandement facilité nos déplacements. Le studio RAK est l'endroit où Liam Gallagher a enregistré. Le son me plaisait et, comme vous devez l'imaginer, il a fait partie d'Oasis, un des plus grands groupes au monde. Une fois sur place, c'était exactement l'endroit dont nous avions rêvé pour se mettre instantanément au travail et enregistrer.

R&F : Entre mélodie et énergie, cet album envoie beaucoup de signes positifs pour un éventuel carton. Comment s'est déroulé le processus d'élaboration londonien ?
Billie Joe Armstrong : C'est la mélodie qui me vient en premier. Une fois l'idée musicale en place, je me mets à l'écriture du texte. Là, j'y ai passé beaucoup plus de temps qu'à l'habitude. Je voulais

être tout à fait sûr que je n'allais pas passer pour un abruti complet auprès de Tré et Mike en leur présentant la chose (*rires*). C'est comme cela que nous avons l'habitude de faire quand nous écrivons une chanson dans un coin. Quand elle est terminée, je la joue aux autres qui commentent le résultat. Une fois tombé d'accord, chacun y apporte sa patte pour en faire un titre de Green Day. Si la conception est plus personnelle, la finalisation est décidée à trois mais chacun de nous est libre de polir le diamant brut à sa façon. C'est une méthode de fonctionnement qui nous va bien car elle amène, bien souvent, un résultat auquel l'auteur de l'idée ne s'attend pas forcément.

R&F : C'est quoi une mélodie qui vous inspire ?
Mike Dirnt : Une mélodie qui, une fois en boîte, va donner envie à tout un stade de secouer la tête en rythme. Une mélodie bien choisie doit déclencher une réponse émotionnelle du public. Quand un stade vous renvoie ce genre de vibration, vous savez que le boulot a été fait correctement. Pour moi, un titre comme "Good Night Adeline" correspond tout à fait à ce que je viens de décrire.
Tré Cool : Nous restons fidèles aux mélodies qui nous correspondent le plus comme les premiers Beach Boys, les Beatles et les Ramones auxquels nous rajoutons tout un tas de groupes que nous aimons écouter. Chaque chanson renferme des réminiscences de titres qui nous ont fait vibrer. Je pense à "Susie Chapstick" qui renferme quand je l'écoute des éléments de mon passé, de mon histoire à un moment donné. Pareil pour "One Eyed Bastard" quand j'ai envie de me déchaîner et de repousser les murs autour de moi.
Billie Joe Armstrong : De mon côté, c'est "Look Ma, No Brains!", ma chanson préférée. Surtout pour le pont, enfin ce passage un peu différent qu'on place au milieu d'une chanson. Je trouve que c'est le meilleur punk rock que Green Day ait pondu jusqu'à maintenant. J'y ajoute aussi "Corvette Summer", un titre que nous n'aurions jamais fait sans le "Rock And Roll Heart" de Lou Reed. A l'intérieur, il est juste question de passer un bon moment, le genre de chose que les personnes normales aiment faire au cours de leur vie. Comme aller dans un magasin de disques en oubliant son stress pour écouter de la musique qu'on aime. Même si les mélodies sont importantes, les chansons de l'album restent plutôt punk dans leur réalisation. Prenez "Coma City", c'est basiquement un commentaire social quand on l'écoute. Cependant, chez moi, ce qui me plaît dans la chanson, c'est la façon dont nous la jouons et le moment où tout le monde se lâche à la fin avec son instrument. Je pense plus particulièrement aux parties jouées par Tré et Mike et tous ces instants magiques qui arrivent à coups de caisse claire, charleston, notes de basse et de guitare. Toute cette partie en *breakdown* ne pouvait être réalisée que de cette façon et par nous trois. Musicalement, c'est le passage que je préfère : une totale communion entre les membres de Green Day.

John Lydon vs Green Day

Créateur d'un style qui lui est propre, Green Day ne fait pas pour autant l'unanimité auprès des gardiens du temple qui voient d'un mauvais œil tous ceux qui pogotent trop près des caméras de MTV. Parmi ces aînés peu charitables, John Lydon, ex-gloire des Sex Pistols et nouveau chantre du cabaret sonore, n'en rate pas une pour allumer Green Day, à qui il reproche un manque de maturité dans les textes, une collusion avec le système, un manque d'attributs sexuellement développés qui font les vrais groupes de rock et l'absence totale d'imagination quant à renouveler le punk à part l'imiter. Tout cela n'est-il pas exactement ce que Rick Wakeman, Roger Daltrey ou Freddy Mercury et tous les dinosaures du rock des seventies reprochaient initialement aux Sex Pistols ? Et si cette querelle entre les anciens et les modernes n'était, en fait, que le doux ronronnement d'une société du spectacle qui tourne en rond ?

Changer l'histoire du rock

R&F : Quelles sont les différences entre cet album et le précédent, "Father Of All Motherfuckers" ?
Billie Joe Armstrong : Déjà, le contexte.
Tré Cool : Pour une fois que le monde entier avait quelque chose en commun...
Mike Dirnt : On se retrouve chez soi à flipper à cause d'une maladie inconnue qui va tuer des gens par millions. Nous avions beau être déçus de l'annulation de la tournée qui devait débuter avec le lancement de l'album, ce n'était rien par rapport à ce que la population mondiale allait subir.
Billie Joe Armstrong : Au début, nous n'avions pas la moindre idée de la façon dont cette pandémie allait évoluer. Nous étions plus resserrés sur nos intérêts personnels : tout ce boulot qui n'avait, au final, servi à rien. Puis, au fil des annonces sanitaires, nous avons mis de côté ces deux années de boulot face au marasme dans lequel le monde se trouvait. On était tous dans nos bulles respectives à attendre que la vie redémarre. A côté de ça, sur le plan éducatif, il y avait tous ces gosses qui ne pouvaient plus aller à l'école.
Tré Cool : Quand les choses sont revenues à la normale, il était clair que beaucoup de choses avaient changé. A commencer par la façon dont nous allions envisager la suite de "Father Of All Motherfuckers". La fin du confinement a été un moment de libération qui nous a tous marqués. Il fallait d'une façon ou d'une autre marquer l'événement.
Mike Dirnt : Si nous étions contents de reprendre une vie normale faite de concerts, ces moments de confinement qui nous avaient coupés du monde ont été aussi l'occasion de se poser et de réfléchir. Nous ne pouvions pas reprendre là où nous nous étions arrêtés comme si rien ne s'était passé.

R&F : Comment s'est passée la remise en marche ?
Billie Joe Armstrong : Après ce reset, nous voulions un album qui donne vraiment envie de s'éclater dès la première chanson. J'ai envoyé un message à Rob Cavallo pour savoir s'il voulait prendre un café ou autre chose en ma compagnie. Il m'a immédiatement répondu par une question : "*Es-tu prêt à changer l'histoire du rock une nouvelle fois ?*". Evidemment que je l'étais (*rires*) ! Travailler avec lui, c'est accepter de voir une personne aller au-delà du simple travail de production. Il ne se contente pas de démonter tout ce qu'on peut lui amener pour en comprendre le fonctionnement. Il veut en connaître plus sur chacun des musiciens présents. Il veut savoir pourquoi nous avons écrit cette chanson et pas une autre. Souvent, tout se termine par des nuits de discussion qui peuvent aller jusqu'à justifier nos choix de meilleurs albums au monde. Pourquoi est-ce "Tommy" des Who, ou "The Wall" ou "Dark Side Of The Moon" de Pink Floyd. C'est en découvrant qui sont les musiciens qu'il fait la différence pendant l'enregistrement de l'album.

R&F : De quoi avez-vous envie de parler en plus de vos goûts musicaux ?
Billie Joe Armstrong : La situation politique aux Etats-Unis, et la façon dont la majorité des gens aiment que les choses se fassent sans faire d'histoire. A force d'être trop modérés, à trop vouloir éviter l'affrontement, à trop perdre de temps en réflexions inutiles, les choses bougent de plus en plus lentement. Tout cela pousse une partie de la population vers l'extrême droite. Ils sont prêts à voter pour le premier homme fort qui va se présenter pour diriger le pays comme il l'entend. De l'autre côté, l'extrême gauche est bien décidée à ce que cela n'arrive jamais. Derrière ces luttes politiques, rien ne change et les gens qui aspirent à vivre modestement leur vie n'y arrivent tout simplement plus. En Californie, c'est incroyable le nombre de personnes qui ne

Photo DR

“A force d’être trop modérés, à trop vouloir éviter l’affrontement, les choses bougent de plus en plus lentement”

savent plus ce que partir en vacances veut dire ; pareil pour payer ses factures, avoir une assurance et vivre sa vie sans avoir de problèmes.

Situation chaotique

R&F : Comment interprétez-vous la photo de Chris Steele Perkins utilisée pour la pochette de l’album ? La violence est-elle la solution ?

Mike Dirnt : Non, pas du tout. Etant pour ma part un opposant à toute forme de guerre, je ne considère pas que la violence soit la solution.

Billie Joe Armstrong : Nous voulions une pochette avec une photo représentative du contenu de “The American Dream Is Killing Me”. Et parmi toutes celles que nous avons examinées, cette photo prise sur Falls Road (*la route principale de Belfast, ndr*) en 1978 était la plus forte à nos yeux — cette opposition entre le sourire espiègle du gamin et la pierre qu’il tient dans sa main. L’image montre une situation chaotique qui ne semble pas sur le point de s’apaiser. On ne sait pas ce qui va arriver. Peut-être que ce gamin est le sauveur attendu ? Peut-être va-t-il changer la situation en lançant cette pierre ? On n’en sait rien, mais cette photo est très représentative du monde dans lequel nous vivons maintenant.

Tré Cool : Pour en revenir au choix de cette photo, j’y vois plus un gamin qui s’engage dans une voie qui lui est suggérée par la situation qui l’entoure.

Billie Joe Armstrong : C’est ce qui se passe quand un problème n’est pas résolu par le pouvoir en place. Les gens descendent dans la rue et les idéologies s’affrontent. “The American Dream Is Killing Me” est un peu un panorama de la déliquescence du mode de vie américain. Prenons l’exemple du *school shooting*, un truc particulièrement américain. C’est une forme de terrorisme sans idéologie qui peut s’expliquer dans une société où le coût de la vie fait que les gens ne peuvent plus vivre normalement et finissent à la rue. On se retrouve avec des personnes qui n’ont plus envie de vivre. Cette chanson résume la vie de la Californie jusqu’à la Côte est.

R&F : Quelques mots sur la scène punk américaine ?

Billie Joe Armstrong : Il y a Dead City Punx, un groupe qui organise ses propres shows de la manière la plus improvisée qui soit. Ses membres lancent des invitations sur les réseaux sociaux en indiquant un lieu complètement improbable où débarque un millier de personnes dans le chaos le plus total. Dans notre scène locale, de Berkeley à Oakland en passant par les environs de San José, il y a beaucoup d’excellents groupes hardcore, pop-punk, et même power pop. Je pense à Scowl plus particulièrement. De toute façon, nous arrivons bientôt pour vous donner un avant-goût de ce qui se fait de mieux en musique punk traditionnelle californienne. ★

Album *“Saviors” (Reprise/ Warner)*

“Il faut que j’avance”

DECLAN MCKENNA

Avec son **troisième album** enregistré sous les palmiers californiens, le britannique négocie un joli virage pyschédélique. Loin des chansons sociales qui ont fait sa réputation.

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

EN 2015, DECLAN MCKENNA A DIX-SEPT ANS TOUT MOUILLÉ LORSQU’IL REMPORTE LE TREMPLIN DE TALENT DU FESTIVAL GLASTONBURY. La légende (sans doute écrite par son management) veut qu’une quarantaine de labels anglais, par l’odeur du sang frais alléchés, se soient battus pour signer l’adolescent. Depuis, le Britannique a assis sa réputation de songwriter habile en phase avec son temps. Pur produit d’une génération DIY et hyper connectée, il cartonne sur TikTok, cumule des millions d’écoutes en streaming et, entre deux tweets, a trouvé l’énergie de publier deux albums et trois EP.

Le rock à reculons

2024. Declan McKenna a vingt-cinq ans. Ce n’est plus le haricot anglais tendance Biactol que l’on avait croisé à l’époque de la sortie de son premier album. Mais il ne s’est pas non plus transformé en Josh Homme. Il ressemblerait plutôt à l’un de ces jeunes acteurs de séries adolescentes britanniques. Quelque part entre Asa Butterfield de “Sex Education” et à Alex Lawther, star de la série “The End Of The Fucking World” (qui a d’ailleurs joué son double dans un ses clips). Si on voulait paraphraser Sergio Leone, on dirait que le monde se divise en deux catégories. Il y a des artistes qui, toute leur carrière durant, ne cessent d’enregistrer le même disque. Et puis il y a ceux qui ne tiennent pas en place. McKenna appartient à la seconde espèce. Trois ans après “What Do You Think About The Car?”, premier album plaisant mais un peu vert, paru en 2017, il publiait “Zeros”, une odyssée glam aussi candide qu’anachronique. Nouvelle volte-face avec “What Happened To The Beach?”, sa dernière livraison. Un disque patchwork et hallucinogène, s’étirant du funk au folk, des sixties à l’art rock. “*J’avoue volontiers que ‘Zeros’ était un disque très influencé par David Bowie, Kate Bush et T. Rex. Mais cette musique, aussi géniale soit-elle, peut être très abrasive. J’avais envie de quelque chose de plus délicat qui puisse être écouté à n’importe quel moment de la journée.*” Le résultat est un joyeux foutoir gavé de beatbox déréglées et de synthés tordus, de guitares criardes et de cuivres enjôleurs.

Photo DR

“J’avale un peu de champignons de temps à autre, mais rien de bien méchant”

Le jeune homme est une éponge. Il absorbe tout ce qu’il touche. Ces derniers temps, il cite volontiers St Vincent et les Néo-Zélandais d’Unknown Mortal Orchestra parmi les influences de son disque. Pourtant, dès “Wobble”, titre d’ouverture tout en falsetto et fingerpicking sautillant, un autre nom claque, comme une évidence, celui de Paul McCartney : “*Je crois qu’en écrivant ce morceau, j’avais envie d’émuler LA Priest et Connan Mockasin,* confie le jeune homme. *Mais une fois le titre en boîte, la filiation avec Macca m’a, sauté à la figure. On est tous obsédés par les Beatles mais les premiers albums solos de McCartney, ‘McCartney I’ et ‘Ram’, ont eu une influence déterminante sur moi. J’adore leur simplicité de ‘Ram’. Cette époque où il fuyait la grandiloquence. Et puis, on y entend très bien ce côté loufoque que j’adore chez lui.*” C’est émouvant d’entendre un jeune homme né en 1998 chanter les louanges d’un des albums les plus injustement mésestimés de l’ex-Beatles. Même si on sait depuis longtemps que les mômes apprennent le rock à reculons : une génération entière à découvert David Bowie grâce à Nirvana et Richard Hell grâce aux Strokes.

Nuits américaines

Pour réussir sa nouvelle mue, McKenna a filé en Californie avec l’idée de se frotter à quelques musiciens locaux. Il fait une première halte chez Gianluca Buccellati, producteur en vogue qui a notamment travaillé avec Arlo Parks et Lana Del Rey. “*C’était la première personne avec qui je voulais bosser là-bas, mais certainement pas la seule. Luca a un tout petit studio avec quelques instruments cool mais rien de prétentieux. Lorsqu’on tenait un truc, on n’avait qu’à tendre le bras et appuyer sur ‘Enregistrer’. Un morceau comme ‘Sympathy’ a été emballé en une journée.*” Comment le producteur a-t-il fait main basse sur toutes les compositions du jeune Anglais ? “*En me poussant dans mes retranchements. Un soir, j’étais chez lui avec l’idée de lui passer quelques démos. Une dizaine à tout casser. Mais à chaque fois, il me relançait :* ‘T’as quoi d’autres ?’ *Au final, je lui ai joué quarante titres. Luca est un producteur très élastique. Il sait comment vous exciter. Il cerne très vite les chansons et sait comment amplifier leurs qualités. Trois semaines plus tard, j’avais déjà mis en boîte la quasi-totalité de l’album.*”
Si la tendance lourde chez les musiciens angelinos est de fuir la ville, sa circulation impossible et ses loyers délirants, la capitale californienne a plutôt réussi au baladin briton : “*Quitter l’hiver anglais pour me retrouver sous le soleil de Californie, ça a changé la donne. Los Angeles peut être un endroit assez casse-gueule. Je vois très bien comment on peut se dissoudre dans cette immense ville et ne pas obtenir d’elle ce qu’on est venu y chercher. Ça peut être la ville la plus déprimante du monde. Surtout quand, comme moi, tu ne conduis pas.*” Des soirées trop arrosées et des discussions vaines qui émaillent ses nuits américaines, le chanteur tire une chanson, “Mullholland’s Dinner And Wine”. La mélodie groove et ensoleillée tranche avec des paroles décrivant des gens qui ont tout mais se sentent morts à l’intérieur (“*I got a boring apartment, all of the drugs/ I’m fucking dangerous, I get what I want*” fredonne-t-il lascivement). Sans être absolument un disque-drogue, “What Happened To The Beach?” est la première incursion

Photo Riley Donahue-DR

du musicien en territoire psychédélique. Une odeur chanvrée émane de compositions comme "Breath Of Light" ou de "I Write The News". "*Je fume un peu de weed et j'avale un peu de champignons de temps à autre, mais rien de bien méchant,* tempère l'Anglais. *Je me méfie toujours des gens qui me disent :* 'J'ai besoin d'être défoncé pour jouer'. *Je pense qu'il faut un minimum de lucidité quand on écrit. Histoire d'être capable de séparer les chansons qui valent la peine des autres. C'est facile d'être auto-complaisant quand tu es* high." Il y a quelque chose d'à la fois charmant et de tout à fait saugrenu à entendre ce musicien s'éloigner des côtes de la pop anglaise pour se convertir au groove californien. En cela, "What Happenned To The Beach?" rappelle l'élasticité des premiers albums de Beck ou les Blur post-Britpop. Quand tous les collages, toutes les superpositions étaient possibles et encouragées. Même quand il durcit le son, McKenna garde ce goût pour l'hybridation, comme en témoigne "The Phantom Buzz", titre taillé pour la scène : "*Très vite, j'ai compris que ça serait le moment* 'mosh pit' *de l'album. Je suis un grand fan de King Gizzard & The Lizard Wizard. C'est eux que j'avais dans le viseur en l'écrivant. Mais il y a aussi une vibration très celtique dans le riff, on est presque sur un air de musique irlandaise.*"

Pas du rock'n'roll, de l'anti-musique

Declan McKenna a grandi à Cheshunt, au nord de Londres. Enfance heureuse dans "*un patelin typiquement britannique*" où selon lui "*il ne se passe absolument rien*" : "*Ah si, on a le siège de Tesco* (le Auchan anglais, ndr). *Enfin on l'avait. Même eux ont fini par se barrer* (rires). *Et c'est à peu près tout. Je crois que si tu vas sur la page Wikipedia de mon collège, tu verras deux noms illustres ayant fréquenté l'établissement : le mien et celui de Victoria Beckham* (rires)." Coincé entre cinq frères et sœurs, il absorbe fatalement leurs goûts musicaux : les Strokes, les Who, les Libertines…"*A neuf ans, j'ai eu ma première guitare électrique achetée d'occase chez Cash Converter.*" Il se fait les doigts en reprenant Green Day et Jimi Hendrix : "*Et les White Stripes ! Ils ont eu un impact incroyable sur moi. Des chansons comme 'Hotel Yorba' ou 'You Don't Know What Love Is (You Just Do As You're Told)' sont hyper simples à jouer à la guitare. C'est du pur rock'n'roll. Trois accords et on fonce.*" Et lorsqu'il découvre Bowie, c'est l'illumination. Du rockeur caméléon, il retient la versatilité et un goût prononcé pour les mélodies haut perchées et les tenues impossibles. Il ne bande ni pour les Arctic Monkeys ni pour l'électro Ibiza dont raffolent ses jeunes camarades. "*Quand j'étais au lycée, j'étais absolument défiant envers toute forme de musique contemporaine.* 'C'est pas du rock'n'roll. C'est de l'anti-musique !' *Depuis, j'ai appris à être plus ouvert. Parfois, les fans de musique peuvent être comme les fans de foot. Ils ne veulent soutenir qu'une seule équipe.*" Pas faux.

Plus de place pour Freewheelin' McKenna

Après neuf ans de carrière, ce nouvel album montre une rupture à la fois nette et consciente dans l'écriture de McKenna. Au départ, sa marque de fabrique, c'était les chansons politiques. Concernées. Son premier hit, "Brazil", évoquait la corruption au sein de la FIFA (le foot est une de ses grandes passions), "Isombard" traitait des violences policières et sur "British Bombs", il fustigeait les ventes d'armes par l'Angleterre à des pays en guerre sur une rythmique ska. Son deuxième album, plus conceptuel mais moins péremptoire, s'articulait néanmoins autour de thématiques comme l'écologie ou l'impact des réseaux sociaux sur les jeunes. Mais le musicien refuse d'être assigné à résidence. "*Ce nouvel album, c'est ma façon de me déconnecter de mon hémisphère gauche. D'arrêter de tout surintellectualiser*" explique-t-il. D'ailleurs, parmi les douze chansons de "What Happened To The Beach?", aucune protest song. Declan le sait, les temps ont changé. L'époque est idiote. Il n'y a plus de place pour un Freewheelin' McKenna. "*J'ai donné dans ce registre. Il faut que j'avance. Même s'il y a toujours un ami qui te veut du bien ou un mec de ton label pour te dire que ton disque n'est pas assez politique. Que c'est ce que le public attend de toi. C'est pour ça que j'ai écrit 'Nothing Works'. Pour bien faire comprendre que j'ai évolué. Je sais ce qui est bon pour moi. Et j'ai décidé de m'écouter.*" Sur ce single *clubby* mais désenchanté, le musicien se moque des avis qu'on lui prodigue. "*De toute façon, il n'y a plus de vérité sociale aujourd'hui. On nage en pleine post-vérité.*"

A la masse

De ce côté-ci de l'interview, on est assez vieux pour se rappeler les années quatre-vingt-dix, Noel Gallagher claquant des coupettes au 10 Downing Street tout en serrant la louche de Tony Blair. En 2018, McKenna a lui aussi poussé le bouchon jusqu'à jouer pour un festival organisé par le Labour et poser tout sourire le temps d'un selfie avec le leader travailliste Jeremy Corbyn. Mais aujourd'hui, pas question de remettre le couvert. "*Vous avez vu l'état de la politique au Royaume-Uni ? Les deux principaux partis sont absolument à la masse sur les questions d'environnement, de nouvelles technologies ou sur ce qui se passe à Gaza. Il n'y a aucun choix raisonnable. Pour être clair, il est hors de question de supporter Keir Starmer* (actuel leader du parti travailliste anglais, ndr)", tranche-t-il. Sans cynisme. Mais avec désarmante lucidité. ★

Album "*What Happened To The Beach?*" *(Tomplicated/ Because Music)*
En tournée à Lyon, Bordeaux, Rennes et La Cigale à Paris à partir du 29 avril 2024

“Sans tricher”

IDLES

Avec son nouvel album “Tangk”, le quintette poursuit sa mue et se montre plus passionnant que jamais. Au point de se demander : **Idles est-il aujourd’hui le grand groupe anglais des années 20 ?**

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

IL FAUDRAIT ÊTRE DE MAUVAISE FOI POUR NE PAS RECONNAÎTRE QU’EN MOINS D’UNE DÉCENNIE, LE GROUPE DE BRISTOL EST DEVENU UNE DES FORCES LES PLUS VIVACES DE LA PLANÈTE ROCK. Son prochain passage au Zénith de Paris, tout comme ses nominations aux Grammy Awards américains en attestent. Une preuve de l’universalité de son propos car, depuis ses débuts, le groupe mené par Joe Talbot exalte les foules avec des chansons emplies de colère contre le système politique en place en Angleterre. Dès 2017, le post-punk lourd développé par le groupe sur “Brutalism” a trouvé un écho auprès de la jeunesse britannique désœuvrée qui a fait d’Idles le porte-parole de sa contestation. Il faut les comprendre : Joe Talbot, magnifique hâbleur sur scène, est un personnage complexe et fascinant. Un hypersensible qui au premier abord peut rebuter avec ses grognements, sa voix rauque et l’apparente rudesse de sa posture mais sait travailler une foule et envoyer des messages. Sans surprise, l’approche frontale d’Idles a autant laissé sceptiques les esthètes de la chose pop qu’elle a créé un engouement immense. En cette époque de repli sur soi du Royaume-Uni avec le Brexit, après dix ans de politique conservatrice et de mise à mal de classes populaires, les freaks et rejetés en tous genres se sont trouvé des héros avec ce gang de grognards qui n’ont pas des gueules de jeunes premiers mais expriment leur désespoir et leur exaspération mieux que quiconque outre-Manche, dans un pays qui regorge pourtant de groupes post-punk contestataires. On a un moment cherché à les opposer aux Sleaford Mods — autres misfits qui crachent leur fiel sur une musique rêche — mais le débat a tourné court. Joe Talbot a avoué ne pas comprendre pourquoi ses aînés s’amusaient à troller Idles sur les réseaux sociaux, avouant avec sincérité que Jason Williamson était un de ses héros et qu’il ne comprenait pas sa posture. Depuis on n’a plus jamais entendu les Sleaford Mods aborder le sujet Idles, comme s’ils s’étaient rendu compte de la bêtise de leur posture, et Talbot a démontré son intelligence en jouant la note de l’apaisement pour régler un conflit qui n’existait pas. C’est ici son principal attrait, celui qui fait que le groupe a trouvé un tel écho. Derrière ses dessous rustres se cache un personnage à la personnalité intéressante, un mec dont la remise en question personnelle est permanente et qui utilise les textes de ses chansons pour mettre des mots sur les sujets qui l’interrogent. Avec le guitariste Mark Bowen, il forme le duo créatif au cœur d’Idles. Un personnage étonnant lui aussi, aux bacchantes et au sourire édenté légendaire, qui passe la moitié de ses concerts torse nu dans la foule. Dans le civil, il est dentiste (comme quoi la maxime sur les cordonniers mal chaussés a du vrai) et a cessé cette activité il y a peu pour se consacrer au groupe, confirmant un peu plus l’idée qu’Idles sont des types brillants qui aiment se faire passer pour des imbéciles.

Photo Tom Ham-DR

Les disques d'Idles sont ainsi autant nourris par les moments de révolte de Talbot, de prise de conscience politique, voire d'appels lancés à la mobilisation, que par des moments de recul où il raconte les épreuves qu'il traverse dans sa vie quotidienne. C'est ainsi qu'il chantait sur l'album "Joy As An Act Of Resistance" (2018), la terrible "June" où il évoquait le décès de sa première fille Agatha avec une grande sensibilité. On est loin de l'image de mec bas du front. C'est la grande contradiction derrière Idles. Celle d'un mec musculeux, le visage tendu de colère, qui hurle au public des messages de compassion, qui exhorte les gens à être tolérants et inclusifs de façon agressive et semble leur dire : *"Vous allez finir par vous aimer les uns les autres, bordel de merde ?"*. Cette façon d'être punk et de diffuser un message positif, de refuser les postures cyniques est aussi la clef de leur succès. Le message que porte Idles est aujourd'hui relayé par des fans qui font partie des plus fidèles et actifs de la sphère rock. Une secte bienveillante qui scrute avec fébrilité les changements de cap de son groupe fétiche. Parce qu'après une trilogie de disques nerveux, les Idles avaient pris certains de leurs fans à rebrousse-poil avec le très calme "Crawler" en 2022, un disque construit en opposition à son prédécesseur "Ultra Mono" où le groupe semblait être arrivé au bout d'une certaine formule, sombrant parfois même dans l'auto-parodie. "Crawler" apportait une rupture, le début d'une nouvelle façon d'écrire et même de chanter par Joe Talbot. "Tangk" qui sort aujourd'hui est une émancipation totale. Le chanteur se montre étonnamment versatile derrière le micro, croonant tandis que le groupe tisse en arrière-plan des toiles sonores complexes. A se demander si Idles est toujours aujourd'hui le même groupe qu'il y a dix ans.

Honnêteté

On en a parlé avec Talbot et Bowen lors d'un rendez-vous Zoom achevé cinq minutes avant l'horaire prévu parce que Talbot devait aller

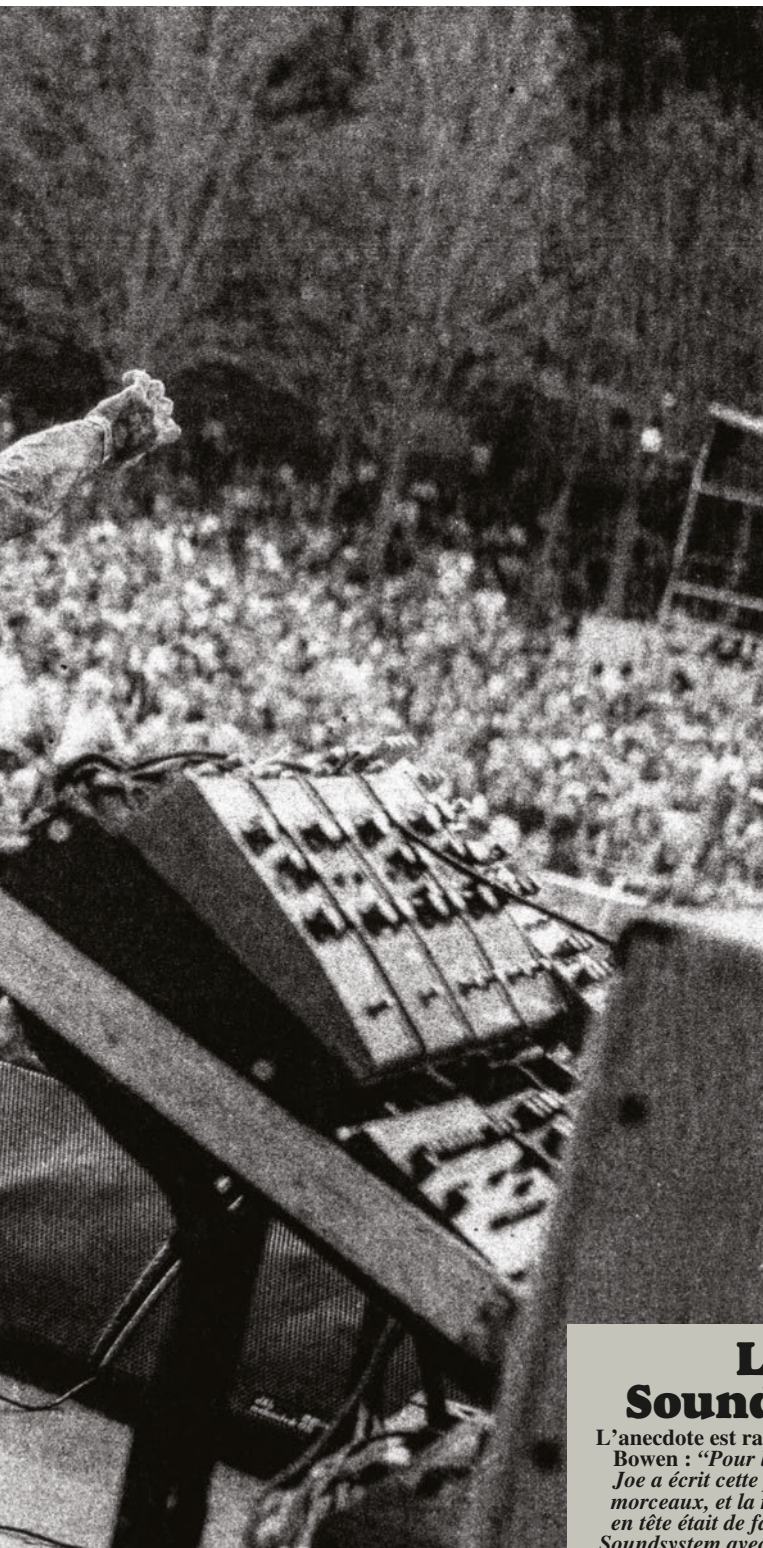


Photo Tom Ham-DR

chercher sa fille à l'école. Le chanteur nous a ainsi décrit Idles comme un groupe en flux permanent, toujours en train de penser à l'avenir : *"Nous sommes constamment en train de discuter d'idées et de direction, où nous voulons aller musicalement. Bowen a déjà des idées pour le prochain album. Moi, pour la première fois depuis longtemps, je n'en ai pas vraiment alors que d'habitude je commence à écrire et réfléchir du nouvel album pendant l'enregistrement du précédent. C'est notre façon d'être. Nous sommes très chanceux d'avoir ce que nous avons. C'est un cadeau. C'est la plus belle chose à faire, que de pouvoir s'exprimer, et d'être remerciés pour ça. Dans tout ce que nous faisons, il y a une immédiateté. Il n'y a pas de début, milieu et fin. Nous sommes toujours le même groupe qui a fait 'Brutalism' et nous jouons toujours ces chansons sur scène. La meilleure analogie que je puisse donner, c'est celle des coupes de cheveux. Quand tu écris et chantes des chansons pour les gens, c'est comme ces coupes de cheveux que tu as à treize ans. Tu te fais faire la même coupe que tout le monde parce qu'elle est à la mode. Et puis des années plus tard, tu te revois en photo et tu es embarrassé. Mais ce n'est pas parce que tu as l'air stupide, c'est parce que tu prétendais être quelqu'un que tu n'étais pas. Tu voulais être à la mode au lieu d'être toi-même. Ce n'est pas pour autant qu'une coupe de cheveux honnête sera bien, mais au moins tu étais dans une énergie positive parce que tu étais toi-même. Nous regardons notre passé de façon positive pour tout ce que nous avons fait, parce que nous avons toujours travaillé dur pour devenir qui nous sommes aujourd'hui, sans tricher. Je regarde en arrière sans honte, sauf peut-être une chanson ou deux que je n'aime pas vraiment jouer. Mais à part ça, je suis très fier des garçons et moi-même pour ce que nous avons accompli. 'Crawler' est une part de moi aussi importante que 'Tangk'. Nous sommes dans un processus permanent, et l'art donne chair à ce processus."* L'honnêteté est sans doute le terme qui définit le mieux Idles depuis ses débuts. Le besoin de porter un regard lucide sur le monde, quitte à y trouver des choses déplaisantes. *"L'honnêteté c'est pour moi un moyen de ne pas me décevoir*, poursuit Talbot, toujours à deux doigts de faire de la psychanalyse. *C'est un outil pour me maintenir sur le bon chemin, tenir parole et ne pas décevoir les autres et moi-même. C'est aussi comme une thérapie, ça m'aide à comprendre le problème. Tout ce que je peux faire, c'est me contrôler, moi et mon attitude. Etre honnête pour évaluer ce que j'ai traversé et ce que je veux faire, ce que je veux accomplir et ce que j'ai appris. On parle souvent du fait qu'on écrit pour nous-mêmes. C'est quelque chose que David Bowie a dit aussi :* 'Ecris pour toi et pas pour ton public'. *Si tu envisages ta relation au public comme une situation où tu t'intéresses à ses besoins, ça devient de la bonne aventure. Un jeu de prédiction de ce qu'ils veulent, de ce qu'ils pensent. C'est malsain. La meilleure chose que tu puisses faire, c'est comprendre que le seul pouvoir que tu as est en toi si tu veux du changement. Ce n'est pas valable que sur le plan artistique, c'est aussi un très bon outil à pratiquer pour être un ami, un amant, un parent, tout."*

"L'honnêteté c'est pour moi un moyen de ne pas me décevoir"

Trouver sa voix

Le groupe a reconnu récemment s'être un peu égaré au moment d' "Ultra Mono" (2020), disque qui succédait à l'immensément populaire "Joy As An Act Of Resistance" et

LCD Soundsystem

L'anecdote est racontée ainsi par Mark Bowen : ***"Pour la chanson 'Dancer', Joe a écrit cette partie vocale en trois morceaux, et la référence qu'on avait en tête était de faire un truc à la LCD Soundsystem avec un falsetto exubérant une mélodie simple, presque naïve. On l'a enregistrée avec Lee*** **(Kiernan, guitariste, nda)** ***au chant et on l'a mise de côté. Et puis, tandis que nous étions aux USA en train de tourner avec LCD Soundsystem, on leur a fait écouter. Ils nous ont dit qu'il fallait que ce soit un single mais que ça n'allait pas fonctionner à la radio parce que le refrain sonnait merdique. Joe nous a suggéré :*** **'Pourquoi ne demanderions-nous pas à James Murphy et Nancy Whang de chanter ce morceau qu'ils sont nés pour chanter ?'.** ***Alors on a kidnappé Pat Mahoney et on leur a dit qu'on ne le rendrait pas tant qu'ils n'auraient pas chanté ce passage. Ils nous ont répondu :*** **'On se fiche de Pat, en fait on le traîne depuis trop longtemps. Merci d'avoir voulu nous rendre service, mais nous chanterons le passage de toute façon.'** ***Ils adorent la chanson !"***

“Utiliser la guitare d’une nouvelle façon”

où il s’interrogeait sur ses chansons quant à sa soudaine renommée, avec notamment un *“How do you like them clichés”* adressé à ses détracteurs sur “Mr Motivator”. Cette prise de conscience a poussé le groupe à chercher autre chose, à se réinventer, ce qu’il a manifesté avec “Crawler” en 2022, disque où, ô surprise, on voyait les musiciens tenter de nouvelles choses et sortir de leur image de punks bourrins. Un disque perçu alors comme une transition vers autre chose, ce que démontre “Tangk” — nommé d’après le bruit que fait une corde de guitare quand on la gratte — où Idles n’est pas loin de se réinventer totalement. Mark Bowen confirme : *“Nous n’étions pas allés au bout des choses avec ‘Crawler’. Je pense que nous avons commencé avec cet album un nouveau chapitre en tant que groupe et de ce qu’on peut attendre de nous. Une des belles choses était que Joe a commencé à chanter avec ce disque. N’est-il pas un chanteur magnifique ? Donc nous avons voulu poursuivre dans cette direction. Ça requiert plus de considération pour la mélodie, mais aussi pour l’harmonie. Un des problèmes avec le genre de musique qu’on faisait précédemment, c’est que si tu chantes de façon mélodique sur du rock noisy caustique, c’est ridicule. Il nous fallait trouver le bon contexte pour la mélodie, trouver notre voix pour pouvoir rester ce groupe violent et bruyant et poursuivre notre quête sonique.”* C’est ainsi que l’album est empli de véritables chansons dans lesquelles Talbot pose sa voix comme jamais. L’entendre chanter sur “Roy” est une révélation. Comme son prédécesseur, l’album a été produit par Mark Bowen en compagnie du rappeur Kenny Beats, ce qui donne quelques titres aux grooves presque hip-hop comme “Pop-Pop-Pop” ou “Grace”, pour un album qui, du jungle beat façon Bo Diddley de “Jungle” au post-punk monolithique de “Dancer”, en passant par la complexité de “Grace”, frappe par la richesse de ses rythmes. Talbot justifie ainsi son approche : *“Bowen était intéressé par le fait de faire des rythmes différents, d’être toujours infectieux mais sans rester sur quatre temps, four-on-the-floor. On a beaucoup travaillé sur le groove avec notre section rythmique, Jon et Dev* (Jon Beavis, batteur, et Adam Devonshire, bassiste, nda). *Je voulais vraiment faire danser les gens et Bowen m’a vraiment aidé à articuler ça. Nos intentions au début étaient d’écrire une musique infectieuse et rythmique, mais en chemin, on a trouvé un bel endroit pour la mélodie et l’harmonie. Le rythme, pour nous, est très important. C’est ma principale entrée quand j’écris une chanson.”* Bowen surenchérit : *“C’est ce qui nous intéresse. Explorer ces différents rythmes et les utiliser dans le langage de l’album ‘Tangk’. On a beaucoup utilisé de boucles sur cet album. Et ce qui en résulte, ce sont des rythmes légèrement obliques. On a utilisé des batteries mais on les a tordues au point de les faire sonner comme des batteries électroniques. On a passé beaucoup de temps à couper des bandes et les déplacer. Le rythme est au premier plan de toutes nos considérations sur cet album.”*

Débrancher les guitares

Parmi les autres personnes impliquées dans la conception de l’album, figure Nigel Godrich, qui avait déjà accompagné Radiohead dans sa mue electro/ ambient sur “Kid A”. Crédité ici comme coproducteur, sa présence est un choix audacieux qui explique sans doute la familiarité qu’on a pu éprouver à l’écoute de l’ouverture “IDEA” ou du terminal “Monolith”. Elle témoigne surtout de l’approche nouvelle du groupe qui, à l’instar de Thom Yorke et ses sbires en 2000, n’hésite pas à débrancher les guitares. Une position assumée par Bowen : *“Je ne joue pas autant de guitare sur cet album. Je fais beaucoup de piano, de synthétiseur et de production. Surtout, je me suis pris de passion pour la guitare baryton. C’est la seule guitare que je joue sur cet album. Parce que mon instrument préféré est la basse, mais il y a déjà un bassiste dans le groupe, putain ! Donc il m’a fallu trouver l’instrument qui s’approche le plus possible de ça. Pour moi, la quête sur cet album était plus harmonique et mélodique, et ça signifiait utiliser des synthétiseurs, utiliser des formes d’accords différents et d’utiliser la guitare d’une nouvelle façon. On a toujours été très fort pour créer des squelettes*

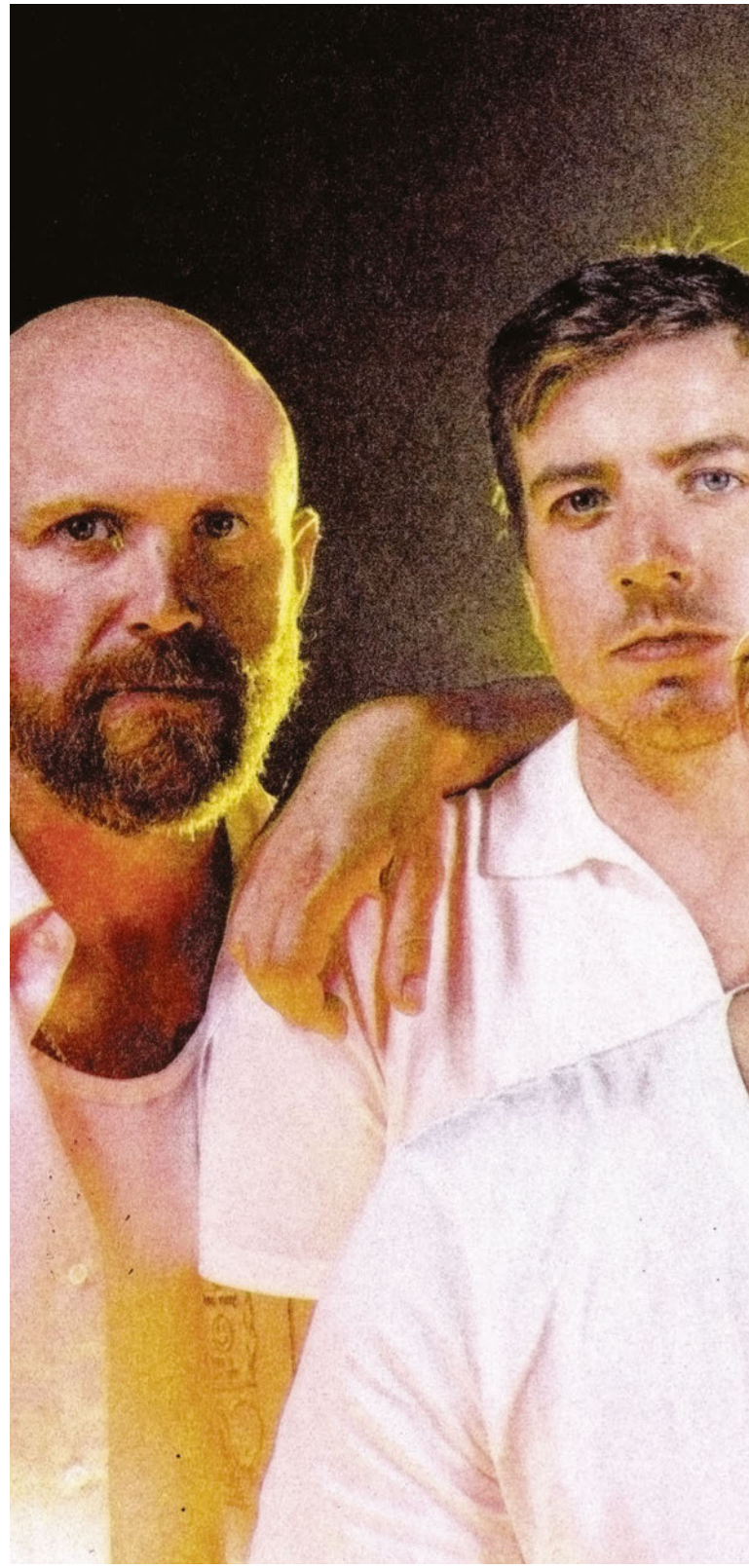


Photo Tom Ham-DR

de chansons avec le groupe. J'ai voulu cette fois-ci inclure des choses en plus. Une chanson comme 'Pop Pop Pop' contient des accords créés au piano qui ont de vrais accords de jazz. C'est le genre de chose qui maintient mon intérêt en éveil. Je n'aime pas le confort, c'est pour ça aussi que la guitare est différente. Jack White a dit il y a longtemps quelque chose qui m'a vraiment inspiré sur le fait qu'il se rendait délibérément les choses difficiles. Si tu regardes les White Stripes, il y a beaucoup de contraintes. Il n'y a que de la guitare quasiment. C'est un guitariste incroyable. Il demandait à ses techniciens de mettre son micro à un endroit différent chaque soir, de mettre ses pédales au mauvais endroit, ce genre de chose. Le fait qu'il y ait des challenges t'oblige à penser différemment, à moins de te prendre la tête pour aller droit à l'essentiel." Et Talbot d'ajouter : "*La beauté et la tension de notre musique proviennent du fait que Bowen et moi sommes différents mais voulons la même chose. Nous aimons des choses similaires, mais dans le diagramme des goûts du groupe, nous sommes à l'opposé du spectre. Bowen m'a beaucoup appris sur des aspects de la musique qui ne m'intéressaient pas. Une grande partie de mon apprentissage de la musique s'est faite à travers ses yeux et ses oreilles. Et avec l'expérience, on a compris que la nature intéressante de notre musique provient d'un équilibre dans nos chansons entre nos maniaqueries.*" Cette nouvelle direction risque-t-elle de faire dérailler la machine Idles sur scène ? Bowen se veut rassurant : "*Nous sommes en train de travailler ça, justement. Je pense sincèrement que cet album nous fait atteindre un niveau supérieur et que nos shows vont refléter ça*". Rendez-vous au Zénith de Paris le 7 mars pour en attester. ★

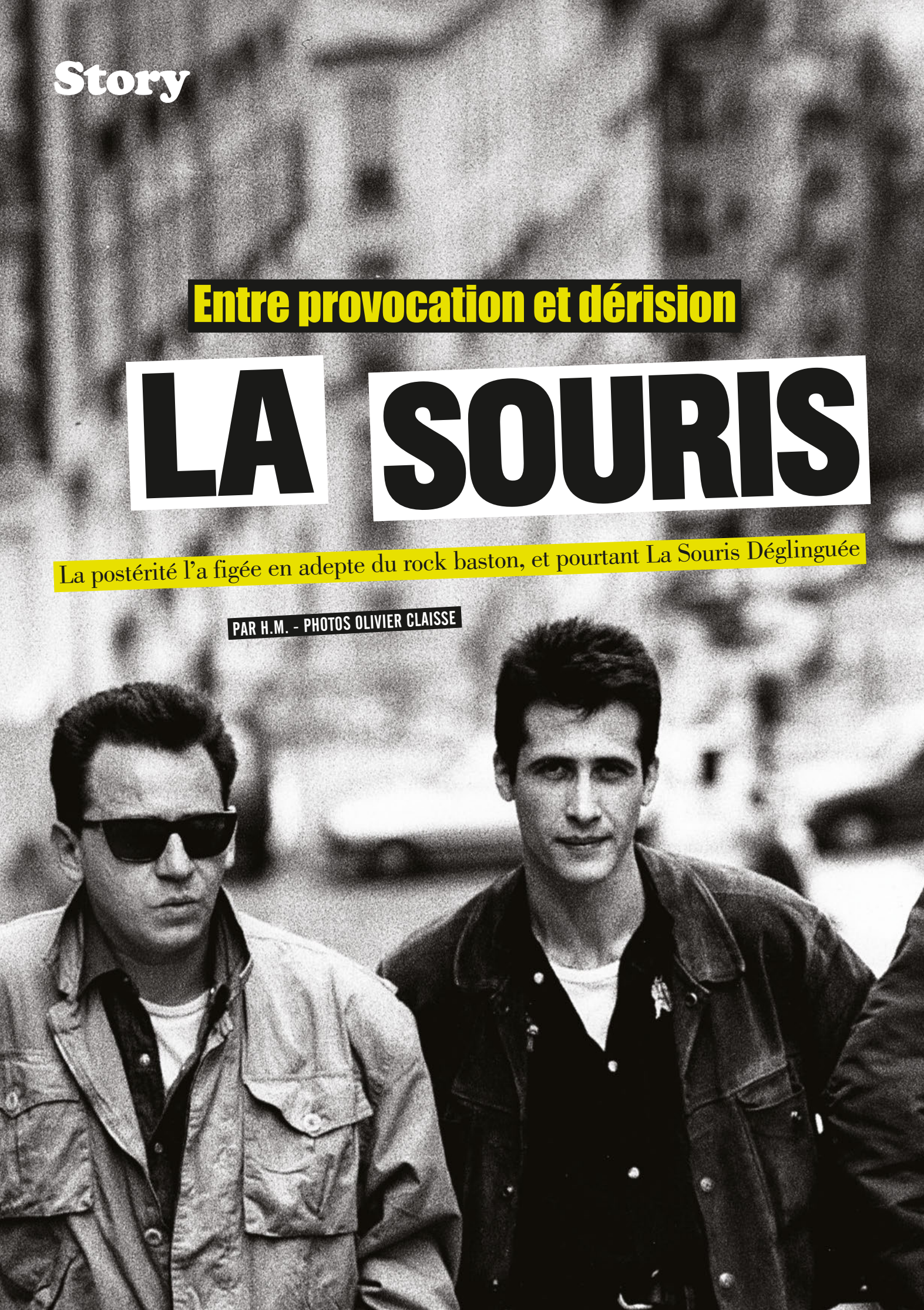
Album "*Tangk*" *(Partisan Records/ Pias)*

Entre provocation et dérision

LA SOURIS

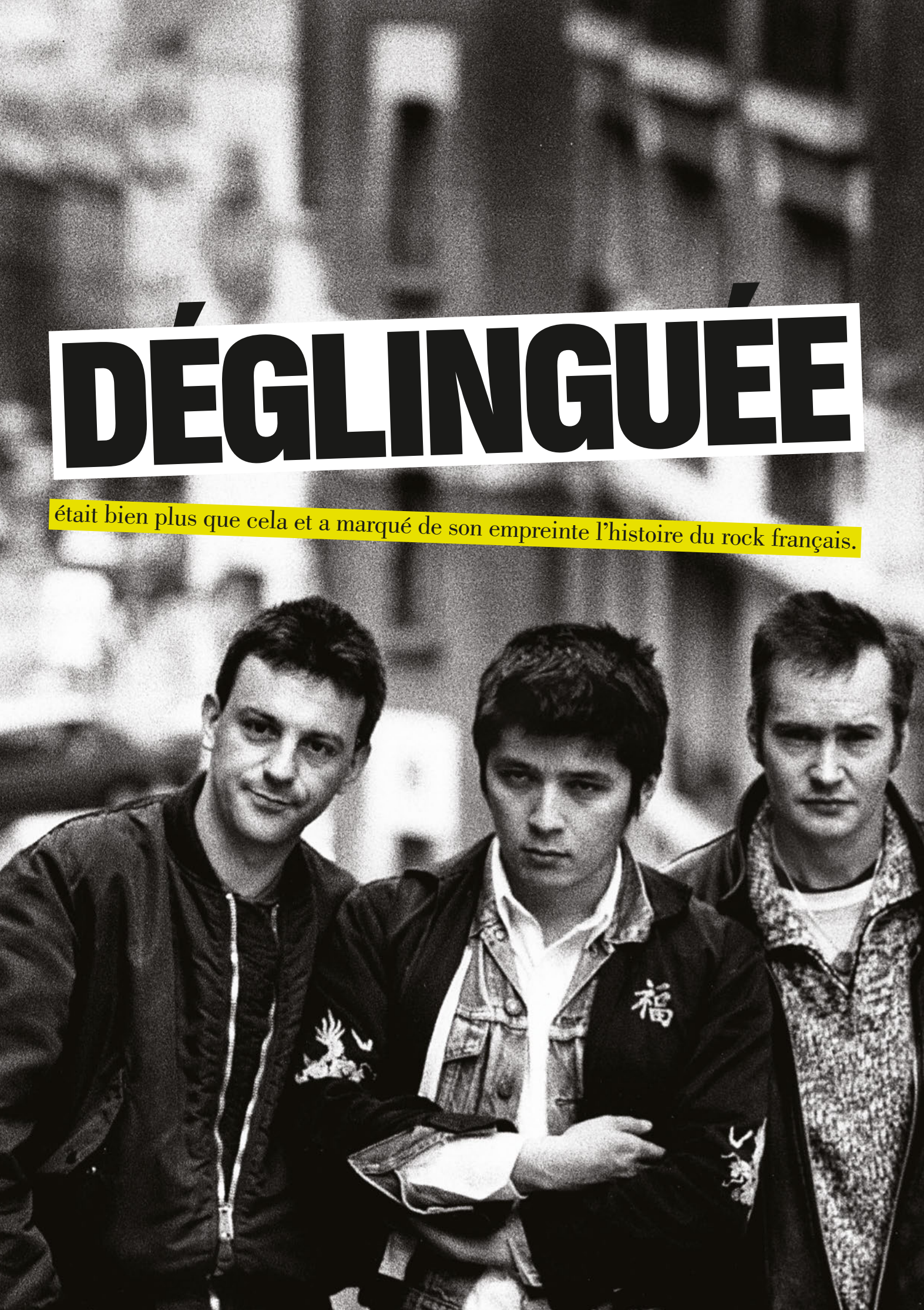
La postérité l'a figée en adepte du rock baston, et pourtant La Souris Déglinguée

PAR H.M. - PHOTOS OLIVIER CLAISSE



DÉGLINGUÉE

était bien plus que cela et a marqué de son empreinte l'histoire du rock français.



“On ne faisait pas du punk conscient mais du rock inconscient”

POUR BEAUCOUP, LE GROUPE EST ENCORE ASSOCIÉ AU PUNK ROCK TENDANCE OÏ DE SES DÉBUTS ET À LA RÉPUTATION SULFUREUSE DE SES PREMIERS CONCERTS. En 1979, en première partie de Starshooter dans un festival à Amboise, le quatuor se trouvait en porte-à-faux par rapport à une tête d'affiche qui venait de sortir “Mode” et n'hésitait pas à lorgner du côté de la new wave et du disco, créant la controverse avec une partie des fans de la première heure : ces derniers acclamèrent La Souris et ses hymnes coups de poing, mais les autres déplorèrent son urgence mal maîtrisée et l'aspect éructant du chanteur. Et pourtant, si ces jugements opposés correspondent bien au parti pris originel, La Souris a connu depuis bien des évolutions et des métamorphoses, à l'image de son chanteur-guitariste et leader : quand on le voyait sur scène, statique, offensif et se contentant de présentations lapidaires, il avait l'air pas commode. Et pourtant, quand on le rencontrait, il était très loquace et se révélait être un fin lettré qui aimait convaincre et n'était pas dépourvu d'humour — cet humour présent dès le début, ne serait-ce que dans le choix de ce nom qui oscillait entre provocation et dérision et se déclinait sous un acronyme *stupéfiant* (LSD), bien éloigné des préoccupations de la frange skin du public initial. De même, l'histoire du groupe est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît : loin de se cantonner à un pré carré punk farouche et intransigeant, il fut ouvert, cosmopolite et novateur, comme en attestent ses diverses mutations sur près de cinq décennies et cette rétrospective, agrémentée d'extraits d'interviews de Tai-Luc, glanées au fil des ans.

Des débuts énervés

A la fin des années soixante-dix, le rock français est dans une situation paradoxale : deux groupes cartonnent (Téléphone et Trust) mais les autres, sur lesquels les maisons de disques ont placé beaucoup d'espoirs commerciaux, patinent, tels Bijou et Starshooter, quand ils ne se plantent pas (Asphalt Jungle, Stinky Toys). Après l'euphorie, c'est le repli. Mais une nouvelle vague surgit un peu partout en France : à Rouen ou Bordeaux, les influences lorgnent le rock garage des sixties, mais le punk garde des adeptes, tel OTH à Montpellier.

Les prémices de LSD remontent à 1976. Fils d'un père débarqué de Cochinchine et d'une mère d'origine *chti* et bretonne, Tai-Luc est adolescent quand ses parents se séparent et il change de lycée au gré des déménagements, de Sarcelles à Versailles. C'est là qu'il fonde la Souris avec ses copains. Ils reprennent des titres du Velvet Underground (“*On est associés aux années quatre-vingt mais nos passions musicales sont tournées vers les années soixante-dix”)*, se nourrissent des disques qu'ils découvrent à l'Open Market et vont à Londres où une prestation de The Jam désacralise à leurs yeux le mythe du groupe de rock et les incite à composer leurs propres morceaux : “*On se dit que si eux sont sur scène, on peut essayer de faire quelque chose qui ne demande pas beaucoup de technique musicale*”. Tai-Luc est invité l'année suivante en Californie par des membres de sa famille vietnamienne et y découvre la scène punk américaine qui l'impressionne beaucoup.

En 1979, ils autoproduisent un EP au titre révélateur (“Haine, Haine, Haine”) et donnent leur premier concert à Sarcelles après avoir échoué à remporter le tremplin du Golf Drouot. Leur notoriété grandit et, début 1981, leur programmation parisienne à l'Opéra Night leur offre une publicité à double tranchant. Ils font le plein en attirant toute la mouvance destroy de Paris, les bagarres éclatent, tout s'envenime et les incidents se poursuivent dans la rue quand le tenancier coupe la sono. Le coup de projecteur médiatique qui s'ensuit les fait connaître partout, leur permettant même d'être invités à la télévision par Jacques Martin ! “*On est devenu ainsi un groupe national. On ne faisait pas du punk conscient mais du rock inconscient.*” Sorti quelques mois plus tard sur le nouveau label indé New Rose, un premier album éponyme enfonce le clou : il s'en vend quinze mille exemplaires.

Dans un premier temps, le groupe ne profite pas de ce succès naissant car Tai-Luc est appelé sous les drapeaux pour son service militaire et, à son retour, doit affronter une levée de boucliers : “*On voudrait nous faire passer pour de véritables dangers publics mais, sur l'ensemble de nos tournées, il n'y a eu que peu d'incidents. On nous reproche toujours cette soirée agitée, mais qui se souvient du concert de Téléphone aux Abattoirs où un mec a été poignardé ?*”. Cette mauvaise réputation leur ferme pas mal de portes, y compris dans ce mouvement alternatif naissant qui a vite fait de les associer aux skinheads présents dans leur public. L'heure est aux déclarations fracassantes contre le Front National, et La Souris, qui s'y refuse, est soupçonnée d'être réac', voire facho. C'est un comble quand on se réfère à certains textes explicites du premier album, comme celui de “Rock'N'Roll Vengeance” : “*Je cherche à détruire tous tes préjugés/ Je cherche à détruire toutes tes croix gammées*”. Ils célèbrent la zone, la violence (“*Tu as une chaîne de télévision/ Et moi une chaîne à vélo*”, “Génération Destruction”), la révolte de la jeunesse et des paumés, sans jamais intervenir explicitement dans le débat politique ni se réclamer de l'extrême gauche, et ce manque d'implication directe est pointée du doigt par les donneurs de leçons. D'autant plus que Tai-Luc a toujours refusé

“Nous préférons être catalogués comme traîtres que comme rétro-punks”

de condamner les dérapages de ce public très agité qui brassait toutes les tribus urbaines de l'époque : “*Le problème des groupes de rock, c'est que tu attires une certaine clientèle et après, tu fais avec car tu ne peux pas rejeter ceux qui viennent te voir en concert, et puis ils ont toute la vie pour évoluer.*”

La Souris redevient fréquentable

Pendant ces années qui voient triompher la scène alternative, il fait le gros dos et refuse de se justifier : “*Si j'avais été un artiste à part entière, si j'avais pensé à ma carrière, je l'aurais fait, mais j'avais d'autres préoccupations quand on nous cassait du sucre sur le dos. Après les concerts, je me précipitais à la fac dans les bouquins, j'étais un vrai rat de bibliothèque, j'étais loin de tout ça, je n'avais rien d'un businessman préoccupé de ses ventes de disques. Et ce n'est pas dans ma nature : à l'échelle cosmique, qu'est-ce que c'est que tout ça ?*” Depuis leurs débuts, les quatre musiciens ont toujours refusé de se professionnaliser : “*Nous n'avons jamais beaucoup joué, nous ne faisons pas de grandes tournées mais des raids, ce qui est lié à notre rythme de vie et à notre mode de fonctionnement*”. Comme le chanteur des Wampas qui n'a jamais démissionné de son poste à la RATP, ils préservent leurs autres activités, réservant au groupe une répétition hebdomadaire et cantonnant leurs concerts aux week-ends. Tai-Luc, entre petits boulots et Assedic, se spécialise dans les langues orientales jusqu'à devenir enseignant à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Cette attitude constitua leur force et leur faiblesse : elle leur permit de surmonter les passages à vide et de tenir sur la distance, mais le dilettantisme qu'elle engendra leur fit commettre des erreurs comme ces enregistrements hasardeux avec des partenaires qui prenaient le contrôle en profitant de leur savoir-faire : “*En studio, on a toujours été domestiqués par des gens qui étaient là pour ça*”. Les albums et mini-albums suivants creusent ainsi le sillon du premier sans parvenir à égaler son impact à cause de productions aventureuses et de distributions chaotiques. Mais ils présentent déjà les signes précurseurs d'une ouverture tous azimuts (rockabilly, jazz, reggae). Le détonnant “Quartier Libre” transforme l'essai en 1988 et entérine le grand retour de La Souris qui agrandit sa formation en intégrant un sax. La fièvre rock originelle est toujours présente, mais plus fun et dansante car nuancée d'une bonne dose de rhythm'n'blues et de dub. En phase avec l'évolution musicale de l'époque qui prône l'éclectisme (Négresses Vertes, Mano Negra), La Souris redevient fréquentable, tourne davantage et conquiert un nouveau public, plus jeune.

Le virage

Mais cet équilibre précaire ne résiste pas longtemps aux désirs de Tai-Luc qui se rapproche de ses racines asiatiques et décide d'explorer des chemins de traverse. Séduit par le rap, il écoute Public Enemy à haute dose, invite NTM en première partie à l'Olympia, modifie son phrasé et ses textes. “Banzaï” marque un tournant auquel la formation initiale ne résiste pas : Jean-Pierre (guitare) et Jean-Claude (batterie) prennent le large, peu séduits par cette ouverture au rap, aux claviers et à l'électronique qui calme le ton et s'éloigne du rock : “*On s'est amusé à enregistrer des morceaux qui ressemblent plus aux compilations ‘Rhythm'n'Blues Formidable'. En fait, il s'agit presque d'un disque de funk traversé de diverses influences colours. Il risque de choquer pas mal de gens, mais tant pis : depuis le début, on ne fait que ça, on est d'ailleurs là pour ça, alors on a l'habitude. Le but du jeu consiste à innover et évoluer*”. La Souris ne fait plus peur, les thèmes s'internationalisent, avec une obsession pour l'Asie, les paroles et les textes, parfaitement audibles, passent au premier plan, et l'approche vocale est totalement différente : Tai-Luc a appris à chanter en douceur, il se permet de moduler et de nuancer, sans forcer sa voix comme il le faisait auparavant.

Bien accueilli, l'essai amorce une série d'albums moins réussis qui explorent cette voie en se fourvoyant parfois dans des harmonies exotiques et une douceur qui détournent les amateurs de sensations fortes : “*Nous vivons dans notre époque et nous préférons être catalogués comme traîtres que comme rétro-punks.*” Les concerts, dont le rythme n'a jamais été très soutenu, se font plus épisodiques au début du siècle suivant, mais cette rareté hexagonale est compensée par des voyages en Asie et des prestations au Cambodge ou en Chine, devant des foules qui n'ont jamais été si compactes. Après “Mekong” en 2005, (“*disque karaoké*”), le groupe entre en hibernation, ne donnant de nouvelles qu'à travers des rééditions et quelques célébrations événementielles.

Il revient en 2014 pour son chant du cygne, un ultime album (“Les Toits Du Palace”) qui se veut un retour à la case rock des débuts : il célèbre les années de jeunesse, les racines musicales et l'ancêtre des mauvais garçons, François Villon. Il s'illustre surtout par la qualité des textes très personnels de Tai-Luc, comme cet hommage à sa maman (“Jacqueline”). Le concert anniversaire de l'Olympia en mai 2015 entérine pourtant un statut de groupe culte et invite comme cautions d'autres vétérans (Olivensteins, Warum Joe, Parabellum). Avec plusieurs dates en province, la Souris semble alors repartie pour un tour quand se produit le dérapage des arènes de Fréjus : la soirée est programmée par une association liée à la mairie d'extrême-droite et la première partie est assurée par une formation liée à cette mouvance. Dans la foulée, un festival rennais annule la participation du groupe, d'autres organisateurs le boycottent, les réseaux sociaux s'emballent et, comme à la pire époque de son histoire, il est accusé de pactiser avec les fachos. Il ne s'en remettra pas et ne remontera sur scène que très occasionnellement.

Tai-Luc préfère prendre le large et assouvir sa passion pour les livres en devenant bouquiniste sur les quais de Seine. Son asthme aura raison de lui à soixante-cinq ans. Mais le souvenir de cet esprit libre nous invite encore à danser le “Dernier Pogo A Paris”… à moins que ce ne soit “Le Bop De La Dernière Chance”. ★

Un dernier pogo ?

Discographie sélective

“La Souris Déglinguée” *(1981)*
Les fans de la première heure ne jurent que par cet album qui rythma leurs premiers pogos. Enregistré dans des conditions très artisanales, c’est un uppercut, une salve d’énergie débridée. Le chant est souvent monocorde, l’option est celle d’un punk rock garage frénétique qui ne brille ni par les mélodies ni par la variété du propos mais se distingue par l’état d’urgence qui l’anime. Dans la continuation du brûlot incandescent qui l’introduit (“Rock’n’Roll Vengeance”), il contient son lot de refrains fédérateurs (“Salut Les Copains”), s’illustre par la verve de textes qui célèbrent la zone et la révolte juvénile, constituant ainsi, avec le premier disque de Starshooter, le socle discographique fondateur du punk français.

Quartier Libre *(1988)*
LSD cherchait à évoluer sans rompre avec la rage initiale, et l’album témoigne de cette période où il parvenait à préserver ces deux options avec brio grâce à la production coup de poing d’Yves Chouard qui permet d’apprécier le groupe à sa juste valeur : s’il préserve sa faculté à concocter des hymnes fougueux et des refrains percutants (“Quartier Libre”, “Rappelle-Toi”), il parvient à groover, il enrichit son punk rock frénétique d’une bonne dose de rhythm’n’blues cuivré, il peaufine ses ouvertures reggae (“Jeunesse De France”) ou ska (“Khun Sa Blues”), et Taï-Luc a appris à nuancer son chant vindicatif sans rien renier du mordant de ses chroniques enflammées.

Banzaï ! *(1991)*
Bien produit, c’est l’album préféré de ceux qui n’appréciaient pas la Souris punk. Il étire la durée des morceaux (sur plus de huit minutes pour “Banzaï !”) et s’ouvre largement au ragga-dub, au rap et aux influences asiatiques (thématique omniprésente). Décontracté et séducteur, il se démarque des fondamentaux énervés. Posé, dansant, fluide, il poursuit dans la veine rhythm’n’blues de “Quartier Libre” avec des morceaux de bravoure (“Bangkok”, “Rebelle Afghan”) ou des tentations funky (“Ramdam”), mais le rock reste à l’ordre du jour, sous des atours plus policés et cuivrés qui le rendent d’autant plus efficace (“Contingent Anonyme”).
H.M.

FRANK ZAPPA

L'EXCENTRIQUE

The Present-Day Composers Refuse To Die.
Et pourtant, né le 21 décembre 1940 à Baltimore, Frank Zappa est bien mort le 4 décembre 1993 à Los Angeles, **il y a trente ans.**

PAR PHILIPPE THIEYRE

QUE RESTE-T-IL DE L'ŒUVRE DE CE PERSONNAGE ET MUSICIEN HORS DU COMMUN ? L'image d'une moustache noire accompagnée d'une mouche que le Zappa Family Trust a transformé en une marque déposée. Une œuvre monumentale par la quantité et la qualité d'albums, soixante-deux, souvent doubles, parus de juin 1966 à octobre 1993, auxquels se rajoutent autant d'œuvres posthumes. En effet, Zappa avait pris l'habitude de conserver chez lui tous ses enregistrements en studio et en concert. Seul petit bémol, quand il n'avait plus de bandes disponibles, il réenregistrait la dernière par-dessus une plus ancienne…

Influences

Frank Zappa est un autodidacte. Sa famille s'installe dans les années cinquante en Californie, à San Diego, où il intègre son premier groupe à la batterie, les Ramblers, puis, en 1956, à Lancaster, une ville du désert de Mojave, où il fonde les Blackouts, une formation multiraciale de rhythm'n'blues. Il y rencontre un autre amateur de blues, Don Glen/Van Vliet, futur Captain Beefheart. Tous deux achètent et échangent des singles de blues et de rhythm'n'blues dont Zappa conservera une grosse collection jusqu'à sa mort. Il découvre notamment Howlin' Wolf, Clarence Gatemouth Brown, Guitar Slim et Johnny Guitar Watson dont il travaille le "Three Hours Past Midnight" pour se perfectionner à la guitare. Les groupes de doo-wop et de rhythm'n'blues, Spaniels, El Dorados, Orioles, Clovers, Drifters, Velvets, Channels sont d'autres sources d'inspiration. Parallèlement, il découvre "Ionisation", une courte œuvre pour percussions polyphoniques, puis "Déserts", deux compositions du compositeur Edgar Varèse auxquelles s'ajoutent "Le Sacre Du Printemps" d'Igor Stravinsky et "Symphonie Opus 21", une symphonie dodécaphonique d'Anton Webern. Ce mélange surprenant de styles aussi divers constituera le socle de la musique de Zappa, soit

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

en alternant les genres soit en les mélangeant dans le même morceau, passant d'un doo-wop à l'apparente simplicité à des structures complexes dont les ruptures rythmiques portent sa marque. Dès ses débuts, il sait parfaitement ce qu'il veut : ne pas seulement être un chanteur guitariste, mais aussi un compositeur reconnu, un chef d'orchestre, un arrangeur, un producteur, un ingénieur du son, un metteur en scène, bref, avoir un contrôle total sur ses réalisations.

Studio Z

Vivant dorénavant à Echo Park, Los Angeles, Zappa compose des musiques de films à petit budget, tel "The World's Greatest Sinner" (1962). Dès 1961, il apprend à maîtriser et à développer des techniques de l'enregistrement auprès de Paul Buff, créateur du Pal Recording Studio de Cucamonga. Ayant écrit une bonne partie des chansons qui en sortent, telles que "Breaktime" (1962) des Masters, "Memories Of El Monte" (1963) avec le chanteur Ray Collins, "Gotta Find My Roogalator" (1963) pour Bobby Jameson, il y joue également de tous les instruments. Parallèlement, en mars 1963, il interprète à la télévision une de ses pièces de musique contemporaine pour baguette, archet et vélo, "Bicycle Concerto For Two".

En 1964, Zappa rachète Pal, le rebaptisant Studio Z, mais en mars 1965, il est piégé par une manipulation de la police des mœurs aboutissant à sa fermeture. Il rejoint Ray Collins, le batteur Jimmy Carl Black et le bassiste Roy Estrada dans les Soul Giants dont il devient rapidement le leader, plaçant ses propres compositions à la place des reprises habituelles. Le 10 mai 1965, jour de la fête des Mères, pour ses débuts dans sa nouvelle formule, le groupe prend le nom de Motherfuckers, vite abandonné au profit des Mothers, puis des Mothers Of Invention. Un deuxième guitariste est recruté, Alice Stuart,

Photo Watford/ Mirrorpix/ Getty Images

Une girafe en chiffon éjacule de la crème fouettée sur le public

puis Henry Vestine, futur Canned Heat. Les Mothers Of Invention et les groupes suivants furent de véritables pépinières. Au total, Zappa a été accompagné par plus de cent cinquante musiciens différents, sans compter les orchestres symphoniques.

En 1965/ 66, associés à la culture freak et à l'underground, les Mothers Of Invention sont déjà une attraction à Los Angeles. Ils sont repérés par Tom Wilson qui, pour Verve en 1966, sera le véritable producteur du premier Velvet Underground. En réalité, Wilson n'avait écouté qu'un seul morceau, le blues mi-parlé, mi-chanté "Trouble Every Day" sur les émeutes du quartier de Watts et la féroce répression policière qui s'ensuivit. Sur scène, avec leur allure de freaks clochardisés, leurs cheveux longs, leurs barbes et leurs moustaches, les Mothers plongent les spectateurs dans un univers étrange, bizarre, aussi visuel que musical. Donnant ses indications d'un signe de la main, d'un clignement des yeux, d'un ton de voix, Zappa dirige d'une main de maître et de fer cette commedia dell'arte, une bouffonnerie dans laquelle chaque musicien joue un rôle. Parmi les concerts les plus marquants, ceux du Garrick Theatre de New York où les Mothers sont en résidence pour

Suite page 59

Qui a peur de Frank Zappa ?

Extravagant, excentrique, virtuose, vénéré par des fans obsessionnels, Frank Zappa est un personnage complexe dont l'attitude peut impressionner au premier abord. Pourtant, son œuvre monumentale n'est pas si inaccessible qu'on voudrait le croire.

Pour quiconque ayant un intérêt pour le rock et la musique des années soixante et soixante-dix, Zappa fait un peu peur. Sa discographie — deux albums par an en moyenne durant trois décennies — a de quoi effrayer le néophyte, d'autant qu'elle va parfois explorer le jazz et la musique concrète. Des titres d'albums tels que "Does Humour Belong In Music?" ou "Shut Up'n Play Yer Guitar" interrogent aussi sur l'attitude de l'artiste, toujours à deux doigts de faire une blague potache ou un solo de guitare interminable. Qui est Frank Zappa ? Et pourquoi l'écouter en 2024 ? Par quel bout commencer ? Tentative de réponse.

Blagues

Frank Zappa était-il un génie ? Tout du moins un intellectuel amateur de concepts tirés par les cheveux. Il ne les portait pas encore longs quand il est passé à la télévision américaine (sans moustache non plus), utilisant une bicyclette comme instrument de musique sous l'œil amusé et volontiers moqueur de l'animateur Steve Allen. C'était en 1963, et Frank Zappa faisait sa première apparition en tant que grand excentrique. Dès cette première manifestation, tout est déjà là : le côté geek, le côté expérimental, le recul humoristique. Car ce qu'il faut bien comprendre avec Zappa, c'est que l'expérimentation et l'humour sont les deux mamelles de sa musique. Toute sa carrière, il désamorcera l'aspect savant de sa musique en y injectant des blagues, en traitant sa musique sérieusement sans jamais se prendre lui-même au sérieux. On parle d'un artiste qui a nommé ses albums "Sheik Yerbouti" (pour "Shake Your Booty", soit "Remue Tes Fesses"), arborant un turban pour se grimer en cheikh sur la pochette, ou "Zoot Allures" pour "Zut alors", donnant des titres crétins à des chansons telles que "Why Does It Hurt When I Pee" dédiée à la gonorrhée. C'est ce qu'illustre la célèbre photo de Robert Davidson où on le voit nu, assis sur les toilettes : Zappa y désacralise l'image de la rock star, qu'il s'attachera à déconstruire tout au long de sa carrière.

Point d'entrée idéal

On entend souvent aujourd'hui des gens se plaindre de ne pas réussir à suivre le rythme de King Gizzard ou des Osees. Les fans de Frank Zappa se gaussent. Arpenter pour la première fois les routes sinueuses de l'œuvre de Frank Zappa peut donner le vertige. Sa discographie, d'une densité et d'une complexité rares, comprend plusieurs dizaines d'albums avec diverses versions de son groupe The Mothers Of Invention ou sous son nom propre. En plus, pour ne pas simplifier les choses, Zappa a commis un crime au début des années quatre-vingt en réenregistrant les batteries et basses de certains de ses premiers albums pour les

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Son talent est de taille à faire sauter les réticences, dynamiter les chapelles et inciter à se laisser pousser la moustache

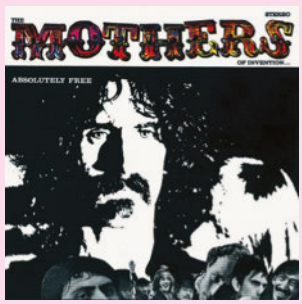
rééditions CD. Une atrocité qui n'aide pas à s'y retrouver. A l'heure de Spotify et des playlists permanentes, ses morceaux les plus populaires sur les plateformes de streaming sont les blagues potaches de ses albums du milieu des années soixante-dix ("Bobby Brown Goes Down", "Don't Eat The Yellow Snow"). Les autres sont "Peaches In Regalia" et "Willie The Pimp", tirés de "Hot Rats", son premier album solo sorti en 1970, chef-d'œuvre avéré de fusion blues, rock et jazz. Un moment pivot de sa carrière qui reste un de ses disques les plus abordables (et peut même, via "Willie The Pimp" être une porte d'entrée pour Captain Beefheart). Cet album reste, pour quiconque désirant faire le grand saut, un point d'entrée idéal, suivi des premiers disques des Mothers Of Invention car Zappa y compose une musique encore marquée par les codes du rock et de la pop des années soixante. Sorti en 1966, le double "Freak Out!" s'écoute sans heurts pour quiconque ayant un appétit pour la musique des sixties. On y entend des guitares fuzz saturées ("Mr America") sur des chansons courtes. Son successeur "Absolutely Free" est plus difficile d'accès, notamment parce qu'il reflète les performances musicales expérimentales que faisait Zappa sur scène à l'époque, mais l'extravagant "We're Only In It For The Money" mérite d'être connu de tous. C'est la grande blague de Frank Zappa qui, agacé des hippies défoncés qui peuplent les salles de concert sur et hors de scène, se moque ouvertement de la contre-culture et du mouvement flower power. Zappa n'avait rien contre la pop culture (il était ami avec les Monkees qu'il aidera plus tard à se saborder avec le film "Head"), mais certaines postures l'agaçaient. Sa riposte est jouissive. Les chansons, très courtes (à contre-courant de la tendance de l'époque), s'enchaînent les unes aux autres dans un flot ininterrompu de vannes et de mélodies qui restent en tête. Un disque influent, aussi bien auprès de ses contemporains que d'héritiers tels les Black Lips (qui y puiseront le concept de flower punk). La même année, Zappa publie "Cruisin' With Ruben & The Jets" où il reprend plusieurs de ses propres morceaux en doo-wop dans un grand geste absurde. Sur la pochette, il s'interroge sur le succès commercial potentiel de l'affaire et, sans surprise, peu après ce disque, Zappa va se lancer en solo avec "Hot Rats" parce que subvenir au cirque des Mothers lui coûte trop cher.

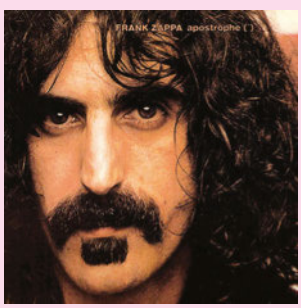
Liberté totale

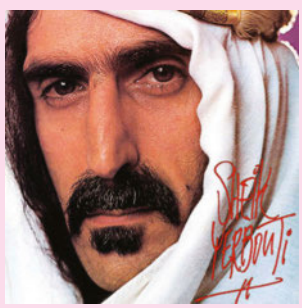
En général, le rocker moyen s'aventure encore sur quelques albums mais, ceux-ci étant de plus en plus marqués par le jazz, une certaine tolérance pour le genre doit être nécessaire. C'est d'ailleurs le grand rift chez les fans. Il y a l'avant et l'après accident de décembre 1971 *(voir "Par ailleurs")*. Les fans des années soixante et ceux des années soixante-dix. Ceux qui admirent sa créativité et son irrévérence, ceux qui préfèrent la virtuosité de ses compositions aux confins du rock, du jazz et du prog. C'est avec cette version qu'il finira par obtenir son succès commercial, "Apostrophe(')" entrant même au top 10 des charts US en 1974. A partir de là, ses disques fonctionnent souvent sur le même modèle de fusion prog-rock-funk-jazz, avec plus ou moins de succès (et plus ou moins de jazz). Les disques tardifs de Zappa ("Zoot Allures", la trilogie "Joe's Garage") témoignent de la liberté totale de l'artiste qui se permet toutes les folies à la guitare (et enrôle des génies de l'instrument tel le jeune Steve Vai pour lui faire jouer les parties les plus inconcevables) avant de définitivement lâcher les voiles et de partir vers le jazz et le classique. En 2024, à l'heure de tous les métissages, on ne peut que s'incliner devant une telle liberté. *"Absolutely Free"*, annonçait-il tôt dans sa carrière. Cette phrase restera jusqu'au bout sa devise et s'il faut reconnaître qu'une certaine ouverture d'esprit est nécessaire pour se plonger dans l'univers de Zappa, son talent est aussi de taille à faire sauter les réticences, dynamiter les chapelles et inciter à se laisser pousser la moustache. Mais attention toutefois : c'est un voyage dont on peut ne jamais revenir une fois la clef d'écoute trouvée.

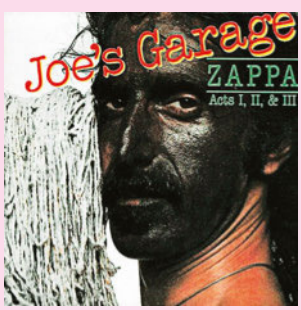
ERIC DELSART

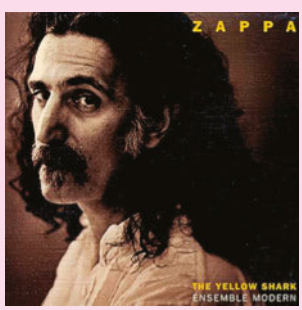
Zapparama
Discographie choisie











Des chœurs chantés par Tina Turner et les Ikettes

"Freak Out!" *(1966)*
"Freak Out!" entremêle doo-wop, rock'n'roll et rhythm'n'blues, "Any Way The Wind Blows", "How Could I Be Such A Fool", "Trouble Every Day", auxquels s'ajoutent les aspects les plus expérimentaux, "Help, I'm A Rock", suite en trois parties dont "In Memoriam" dédié à Edgar Varèse, et la folie percussive de "The Return Of The Son Of Monster Magnet".

"Absolutely Free" *(1967)*
Plus homogène avec douze chansons et un instrumental, "Invocation & Ritual Dance Of The Young Pumpkin" contenant le premier grand solo de guitare de Zappa, "Absolutely Free" défouraille encore plus fort contre les idéaux de l'Amérique, de son mode de vie, de son président, "Plastic People", de ses médias, de son argent-roi et de ses mortelles banlieues blanches, "Call Any Vegetable", "America Drin", "Brown Shoes Don't Make It".

"We're Only In It For The Money" *(1968)*
Zappa ne dénonce plus seulement les travers de l'American way of life mais aussi ceux de la contre-culture, de la culture hippie, du psychédélisme et d'une gauche bien-pensante. La chanson "Absolutely Free", "Who Needs The Peace Corps" *("J'irai à Frisco… Danser au Fillmore, Je suis complétement défoncé, Je suis un hippy)"*, "Flower Punk" *("Hey Punk, où vas-tu… ? Je vais à San Francisco pour jouer dans un groupe psychédélique… Je vais dans un Love-in pour m'asseoir et jouer des bongos dans la crasse")* en sont des illustrations. L'utilisation d'un grand orchestre et de multiples effets électroniques complètent l'offre musicale.

"Hot Rats" *(1969)*
Ne gardant auprès de lui que le multiinstrumentiste Ian Underwood à qui se joignent des invités comme les deux violonistes Jean-Luc Ponty et Sugarcane Harris, Max Bennett et Shuggie Otis à la basse, il compose six titres aux couleurs variées, du rock jazz fusion avec une petite dose de Stravinsky, "Little Umbrellas", dans une formule typiquement Zappa, "Peaches En Regalia", "Son Of Mr Green Genes", "The Gumbo Variations", et blues, l'extraordinaire "Willie The Pimp" chanté par Captain Beefheart et porté par de formidables solos de guitare à la wah-wah.

"Weasels Ripped My Flesh" *(1970)*
Complémentaire à son prédécesseur "Burnt Weeny Sandwich", avec Lowell George, fondateur de Little Feat avec Roy Estrada, "Weasels Ripped My Flesh" (1970) mixe des morceaux live et des enregistrements en studio. A "Prelude To The Afternoon Of A Sexually Aroused Gas Mask", inspiré par Debussy, free-jazz, "Eric Dolphy Memorial Barbecue", "Directly From My Heart To You" de Little Richard et une nouvelle version de "My Guitar Wants To Kill Your Mama".

"Over-Nite Sensation" *(1973)*
"Over-Nite Sensation" parle de sexe, "Dirty Love", "Dinah-Moe Humm" avec un humour surréaliste, "Montana", "I'm The Slime", "Zomby Woof" sur des rythmes funky rock, des solos de guitare féroces et des chœurs chantés par Tina Turner et les Ikettes, non mentionnées à la demande d'Ike Turner.

"Apostrophe (')" *(1974)*
Continuant dans la même veine que "Over-Nite Sensation", "Apostrophe (')" contient plusieurs morceaux emblématiques, "Don't Eat The Yellow Snow", "Nanook Rubs It", "Cosmik Debris", "Stink-Foot".

"Sheik Yerbouti" *(1979)*
La plupart des textes aux connotations sexuelles très prononcées, "Bobby Brown", "I Have Been In You", "Jewish Princess" ou ridiculisent les relations amoureuses, "Broken Hearts Are For Assholes". Le bannissement par certaines radios n'empêche pas l'album de se vendre à plus de deux millions d'exemplaires, un gros succès, en particulier, en Europe.

"Joe's Garage Acts I, II & III" *(1979)*
Sorte de concept album, "Joe's Garage" raconte en trois parties les aventures de Joe, du chanteur. Les thèmes et les styles récurrents dans l'univers de Zappa sont de nouveau entremêlés à la perfection : la trop grande puissance de l'Etat et la censure, "Central Scrutinizer", la sexualité, "Catholic Girls", "Keep It Greasey", "Why Does It Hurt When I Pee?", les groupies, "Crew Slut", les religions et les sectes comme la scientologie, "A Token Of My Extreme". Le solo de guitare de "Watermelon In Easter Hay" est le seul à avoir été joué pour le disque, les autres proviennent de la xénochronie.

"The Yellow Shark" *(1993)*
Réalisé avec l'Ensemble Modern, un orchestre formé pour promouvoir les œuvres de compositeurs contemporains, "The Yellow Shark" est une des réussites orchestrales de Zappa avec des passages au synclavier. Les morceaux présentés alternent entre nouveautés et reprises de titres plus anciens, "Uncle Meat", "Dog Breath Variations". Malade, il est présent à des répétitions et à deux concerts.

PHILIPPE THIEYRE

En 1968, Frank Zappa est devenu une icône de la contestation

six mois à partir de Pâques 1967, des spectacles intitulés “Absolutely Free” et “Pigs And Repugnant”. Certains jours, Zappa invite les spectateurs à le rejoindre ou bien les insulte, ou encore, silencieux, les regarde fixement. Une autre fois, repérant trois marines en uniforme, il les fait monter sur scène et hurler “*Kill Kill Kill*” avant de leur donner des poupées représentant des petits Vietnamiens qu’ils vont déchiqueter. Le sexe étant un autre thème favori des Mothers, une girafe en chiffon éjacule de la crème fouettée sur le public et des manches à balai sodomisent des bouteilles en plastique.

Mothers Of Invention

Premier album des Mothers Of Invention, “Freak Out!” (1966) contient déjà tous les ingrédients qui ont fait leur gloire, toutes les facettes de l’inspiration de Zappa. Elliot Ingber avait succédé à Henry Vestine, mais il est viré peu avant la sortie du disque car, lors d’un concert, défoncé sous LSD, il ne s’était pas aperçu que son ampli de guitare n’était pas allumé. Zappa a toujours interdit les drogues dans ses orchestres, même s’il était favorable à la légalisation de la marijuana et du cannabis. L’année suivante, la sortie de “Absolutely Free” est retardée le temps que Verve supprime la phrase “*La guerre est synonyme de travail pour tout le monde*” et en 1968, l’illustration de pochette prévue pour “We’re Only In It For The Money”, une parodie de “Sgt. Pepper’s Lonely Hearts Club Band” des Beatles, a été reléguée en pages intérieures. De façon ironique, “We’re Only In It For The Money”, premier gros succès des Mothers aux USA et au Royaume-Uni, avait été conçu dans le cadre du projet No Commercial Potential de Zappa, avec l’orchestral “Lumpy Gravy” (1968), le doo-wop et rock’n’roll de “Cruising With Ruben & The Jets” (1968) et “Uncle Meat” (1969), initialement la BO d’un film dont une version raccourcie sortira en 1987.

En 1968, Frank Zappa est devenu une icône de la contestation, mais il refuse d’être un gourou, un leader politique. Cette position va lui valoir un concert chahuté à Berlin, en octobre 1968, qui lui inspire deux compositions, “Ouverture To A Holiday In Berlin” et “Holiday In Berlin, Full Blown” sur “Burnt Weeny Sandwich” (1970), suivies par “Weasels Ripped My Flesh” (1970). Après la dissolution des Mothers, Zappa enregistre “Hot Rats” (1969), deuxième album sous son nom après “Lumpy Gravy” dans un registre totalement différent, aujourd’hui célébré comme un album majeur des années 1960/ 70. Il est suivi par “Chunga’s Revenge” (1970), doo-wop, “Sharleena”, et solos de guitare privilégiant encore une fois la wah-wah, l’instrumental “Chunga’s Revenge”.

Humour, guitare et succès commerciaux

L’humour radical et caustique est une constante dans la carrière de Zappa, de l’intitulé des disques à leur contenu. En 1971, “200 Motels” est la BO, avec des modifications, du film surréaliste et bordélique

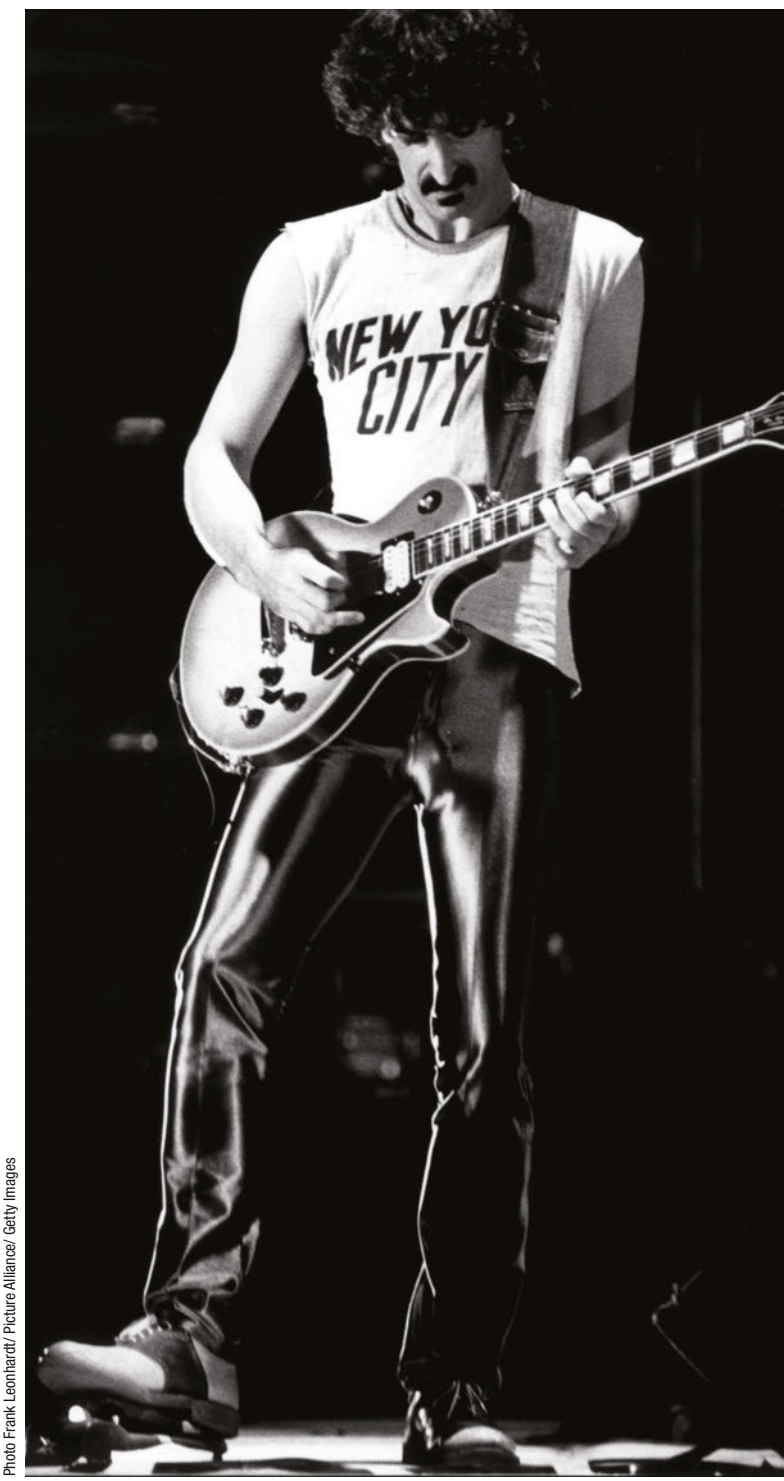


Photo Frank Leonhardt/ Picture Alliance/ Getty Images

Si Zappa a beaucoup tourné en France, il n'en garde pas que de bons souvenirs

truffé d'effets spéciaux et réalisé par Zappa et Tony Palmer. Le disque inclut des passages dialogués, un grand orchestre, du rock, du jazz. Une version avec grand orchestre fut refusée par le Royal Albert Hall à cause du titre "Penis Dimension".

De 1970 à 1982, Zappa est au sommet de sa gloire. Pourtant en décembre 1971, s'accumulent les catastrophes. Le 4, le feu se déclare lors d'un concert au casino de Montreux, en Suisse. Pas de victime, mais le casino et l'équipement des Mothers sont complètement détruits. Présent dans un studio voisin, Deep Purple écrira "Smoke On The Water". Le 10, pendant un concert au Rainbow de Londres, Zappa est précipité dans la fosse par un spectateur mécontent. Résultat : plusieurs fractures, un an de chaise roulante et des séquelles importantes. Il réussit néanmoins à enregistrer deux albums studio en 1972, "Waka/ Jawaka" et "The Grand Wazoo" (1972). Nouveau changement d'orientation et reconnaissance commerciale avec "Over-Nite Sensation" (1973) et "Apostrophe (')" (1974), enregistré avec les mêmes musiciens, atteint la 10ème place des charts US. "One Size Fits All" se classe 26ème. "Bongo Fury" (1975) est le dernier album mentionnant les Mothers Of Invention, mais reste célèbre car il est présenté comme une collaboration avec Captain Beefheart. On retrouve d'ailleurs ce dernier à l'harmonica sur "Zoot Allures" l'année suivante. Après une dispute avec son manager et plusieurs procès couteux, Zappa doit mettre de côté sa carrière studio (dont son quadruple album "Läther") et prend la route. L'année 1979 clôt au mieux la décennie avec la parution de "Joe's Garage I, II & III". Un nouveau succès avec trois guitaristes, Zappa, Warren Cuccurulo, rythmique et Denny Walley, slide. Cette même année, la construction d'un studio d'enregistrement, l'Utility Muffin Research Kitchen (UMRK) dans sa maison de Laurel Canyon est achevée, il y enregistre l'excellent "You Are What You Is" qui sort en 1981. Moon Unit Zappa, fille ainée de l'artiste, chante sur le single "Valley Girl" qui, en entrant dans le Top 40, permet à l'album "Ship Arriving Too Late To Save A Drowning Witch" d'atteindre la 23ème position dans les charts US.

En 1983, quatrième album pour orchestre, "London Symphony Orchestra Vol. 1" marque la volonté de Zappa de travailler plus régulièrement avec des chefs d'orchestre — Kent Nagano, Pierre Boulez. Pour "Francesco Zappa" (1984), Frank Zappa reprend des œuvres de cet homonyme italien du XVIIIème siècle uniquement au synclavier, un synthétiseur numérique devenu son instrument de prédilection. Sur "Them Or Us" (1984), Zappa joue moins de guitare, laissant souvent les solos à son fils Dweezil ou Steve Vai. Si Zappa a beaucoup tourné en France, il n'en garde pas que de bons souvenirs, se plaignant dans "In France" des Français qui pissent dans la rue, des toilettes à la turque et des risques d'attraper des maladies vénériennes. A partir de 1985, à l'exception de deux disques jazz, il recentrera son activité sur les concerts jusqu'en 1988 et la parution de rééditions et d'inédits. "The Yellow Shark" (1993) est le dernier album sorti avant son décès d'un cancer de la prostate, à seulement 52 ans.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Indépendance

Toujours en conflit avec la censure et les maisons de disques, Zappa a cherché à être indépendant. Ainsi, il créa plusieurs labels, les premiers avec son manager Herb Cohen — Bizarre, Straight, DiscReet — puis seul — Zappa Records et Barking Pumpkin. Surtout, sur Straight, il signait des artistes en marge, refusés par les maisons de disques. Qui d'autre aurait pu sortir "Trout Mask Replica" de Captain Beefheart, "Blue Afternoon", "Starsailor" de Tim Buckley, les trois premiers Alice Cooper, les GTOs (Girls Together Outrageously), Jeff Simmons ou Tim Dawe "Pendrod" ?

Zappanale

Avec son jeu et ses sonorités immédiatement reconnaissables, Frank Zappa est un des grands guitaristes de l'histoire du rock, l'égal des Jimi Hendrix, Eric Clapton, Jeff Beck et autres. Il est capable d'improviser, de multiplier les variations et les changements de rythme, un des premiers à utiliser la pédale wah-wah qu'il maîtrise à la perfection. Le coffret de trois albums, "Shut Up 'N Play Yer Guitar" (1981) et "Guitar" (1988) sont consacrés aux solos de guitare de différentes périodes. Outre la grande diversité musicale de compositions immédiatement reconnaissables, Frank Zappa a également été un observateur féroce des travers de la société américaine, dénonçant les absurdités, le racisme, la ségrégation, et s'opposant farouchement à toutes les formes de censure. Il représenta d'ailleurs les artistes face aux différentes commissions de censure du gouvernement américain.

Des bustes de Zappa ont été érigés à Prague, en Tchéquie, dont le président et écrivain Vaclav Havel était un fan et un ami de Zappa, à Vilnius, en Lituanie, et à Bad Doberan, en Allemagne, lieu d'accueil du festival Zappanale dont un des fondateurs avait été auparavant accusé par la police est-allemande d'avoir une influence négative sur la jeunesse en diffusant du Zappa. ★

Photo Luciano Viti/ Getty Images

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

A couper le souffle

Slift

"ILION"

SUB POP

Il semblerait bien que, pour les Toulousains de Slift, l'exosphère ait été franchie : direction, l'hyper-espace, puis une galaxie lointaine, très lointaine… Mais, avant d'en arriver là, retour sur la planète bleue. Première phase : entre 2016 et 2018. Jean et Rémi Fossat, ainsi que le cogneur Canek Flores, laissent leurs premières traces discographiques, placées sous le patronage prépotent de Thee Oh Sees. Au générique défilent déjà des noms qui attirent l'œil : la légende de Détroit Jim Diamond (au mastering d'un premier EP, "Spacetrip For Everyone") ainsi que Lo Spider, autre pensionnaire de la ville rose et producteur bien connu de la scène garage-rock tricolore. Que s'est-il passé durant les dix-sept mois qui ont séparé "La Planète Inexplorée" de "Ummon", publié en février 2020 ? Un monolithe noir s'est-il posé quelque part dans les plaines d'Occitanie ? Nos trois chevelus ont-ils été embarqués par quelques mystérieux humanoïdes venus d'ailleurs ? Toujours est-il que, sur un second album titanesque, Slift trace sa propre voie, se démarquant de l'idiome de John Dwyer pour ourdir un space-rock colossal, inouï, presque intimidant. Un style qui fusionne Hawkwind, Can et le Jimi Hendrix cosmique de "1983… (A Merman I Should Turn To Be)". Bien sûr, les prémices d'une telle ambition existaient ici ou là ("Spacetrip", "Trapezohedron", "Silent Giant"…), mais cette métamorphose, facilitée par l'arrangeur Olivier Cussac, est proprement stupéfiante. Alors que la crise sanitaire frappe, un miraculeux changement de dimension s'opère : session pour KEXP, puis signature chez Sub Pop… Dans ce contexte d'ascension fulgurante, "Ilion" reprend là où "Ummon" s'était arrêté : voici donc un autre périple cosmique, plus de soixante-dix-huit minutes au compteur, toujours enregistré avec Olivier Cussac et doté d'une pochette aussi belle qu'intrigante, à nouveau signée Caza. D'inédites influences s'invitent à bord : le sludge metal ultra-lourd et dissonant de Neurosis, le post-rock captivant de Godspeed You! Black Emperor, ou encore le King Crimson froid et désincarné de "Red". Le décollage est immédiat avec le morceau-titre : paroles mystiques scandées avec une ferveur particulière, guitares tantôt éthérées, tantôt rugissantes, basse magmatique, batterie complexe, tempétueuse… Une démonstration de force à couper le souffle. La plus massive "Nimh", apocalypse sonore au tempo plombé, nous entretient de l'urgence écologique. "The Words That Have Never Been Heard", avec ses chœurs angéliques, emmène l'auditeur à plus de trois millions d'années-lumière. "Confluence" est une rêverie instrumentale, d'abord jazz planant avec Etienne Jaumet (Zombie Zombie) au saxophone, avant un maelstrom totalement hendrixien. "Weaver's Weft" propose une entame presque tribale, puis la lente itération d'un riff monolithique : on entrevoit l'approche hésitante d'une navette vers une planète brumeuse, inhospitalière, pluies acides et paysages lunaires. "Uruk", remarquable par son final stoner hypnotique, est une évocation de la légendaire cité mésopotamienne, berceau de l'écriture. L'apaisante "The Story That Has Never Been Told" flotte dans l'air, traversée quasi liturgique sertie de voix célestes façon Mars Red Sky avant une effusion de guitares en apesanteur, jusqu'à la transe. La boucle électronique "Enter The Loop" laisse l'auditeur sur une note oppressante, comme un déferlement de cyborgs mus par l'intelligence artificielle. Elle clôt ce geste artistique radical, entreprise cyclopéenne en forme de déclaration d'intention. Elle clivera forcément mais on ne peut que chérir son audace folle, son ambition, sa démesure. Il est bien connu que, dans l'espace, personne ne vous entend crier. Ici et maintenant, sur Terre, il est toujours temps d'acclamer, très fort, les exploits de nos plus talentueux spationautes.

✪✪✪✪1/2

JONATHAN WITT

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Ty Segall

"Three Bells"

DRAG CITY/ MODULOR

Le poids des années semble avoir enfin eu raison de la légendaire hyperproductivité de Ty Segall qui n'a publié aucun album en 2023, sa dernière production discographique notable restant le très folk "Hello, Hi" sorti en juillet 2022. Une misère pour le multi-instrumentiste devenu papa l'an dernier et qui a sans doute mis à profit cette pause pour partager des moments privilégiés avec sa progéniture. A-t-il pour autant totalement déconnecté ? Après trois singles sortis de façon disséminée durant l'année écoulée, voici qu'arrive ce double album dispendieux au titre cryptique où Segall semble faire la synthèse de ses deux derniers opus. On retrouve les sons de guitare métalliques qui caractérisaient "Harmonizer" sur des titres

tels que "I Hear" ou "My Best Friend", cette espèce de grincement à mi-chemin entre la porte grippée et le cri d'un chat à qui on aurait marché sur la queue, sur lequel il monte des grooves étranges et un peu déconcertants. Les morceaux les plus marquants de l'album sont ceux où il va plutôt chercher du côté de "Sleeper" ou de "Hair", sa collaboration avec White Fence. C'est-à-dire quand il chante vraiment des chansons dans un genre de folk psychédélique qu'il maîtrise à la perfection. "The Bell", "My Room" et "Wait", avec leurs mélodies marquantes et leurs changements de tempo surprenants, sont l'illustration parfaite de ce dont Segall est capable quand il enfile son costume de singer-songwriter. Ses expérimentations, moins passionnantes, plombent un peu l'album qui aurait sans doute gagné à être plus court (il dure 65 minutes, comme à l'époque glorieuse du CD) mais il y a assez de pépites pour y trouver son compte.

✪✪✪

ERIC DELSART

Bill Ryder-Jones

"Iechyd Da"

DOMINO

Bill Ryder-Jones est un peu aux Coral ce que Gene Clark a été aux Byrds : l'âme en peine de service. Voyez-le dans l'un de ses clips, pauvre hère à la dérive sur une triste jetée, le temps est lourd — nous sommes en Angleterre —, contrarié d'être malheureux, trop *cool* et de toute façon trop accablé pour se donner la peine de réellement chanter. Pas besoin, le borborygme éteint qui lui tient lieu de délivrance suffisait à faire de "Don't Be Scared, I Love You" l'une des meilleures chansons d'amour de ces dernières années. Le Liverpuldien n'échappe pas toujours à l'emphase : "Iechyd Da" (*pronounced yak-ih dah*, "bonne santé" en gallois) est de tous ses albums celui à la production la plus chargée, avec des violons souvent envahissants ("How Beautiful I Am"), un chœur de gamins trop *mignon* pour être honnête et un chant parfois franchement souffreteux ("It's Today Again"). C'est donc lorsqu'il n'essaie pas de tirer des larmes à toute force que Ryder-Jones parvient à émouvoir, par exemple avec "Christinha", digne des derniers Pete Doherty, avec "… And The Sea…" sur lequel Michael Head, le responsable de ce classique qu'est "The Magical World Of The Strands" — essayez "Queen Matilda" —, déclame un extrait indéchiffrable de l' "Ulysse" de James Joyce, ou encore

avec "I Know That It's Like This (Baby)", beau titre de rupture ("*Je suis heureux que tu t'amuses sans moi/ Mais j'aimerais autant ne pas le savoir*") s'ouvrant sur un sample fantomatique et inattendu de "Baby", morceau de Gal Costa et Caetano Veloso ayant, paraît-il, rythmé ladite rupture, suivi par une basse à la Herbie Flowers — premier clin d'œil de l'album à Lou Reed, l'autre étant les cordes en ouverture de "If Tomorrow Starts Without Me", hommage à celles de "Street Hassle" — et des *pa-pa-pa* ensommeillés. A se procurer au rayon des cœurs perdus.

✪✪✪1/2

VIANNEY G.

Gruff Rhys

"Sadness Sets Me Free"

ROUGH TRADE/ BEGGARS

On n'en attendait pas grand-chose. On avait tort. Voici le énième album solo du chanteur des Super Furry Animals. Son vingt-cinquième toutes formations confondues, en trente-cinq ans de carrière. C'est peu dire qu'on arrive sur le tard. Beaucoup nous ont échappés. On a écouté sans *a priori* aucun. C'est formidable. La voix est superbe, on pense parfois à Jarvis Cocker — notamment sur l'excellent "Bad Friend" —, et c'est un sacré compliment. Il y a d'ailleurs chez Gruff un peu de la nonchalance pince-sans-rire du chanteur de Pulp. Dans ses textes aussi, et c'est encore une sacrée référence. La musique est somptueuse, bien jouée, bien produite, avec des cordes par-ci par-là, mais sans excès. Tout est de bon goût.

C'est agréable sans être tiède. Du coup, on est allé jeter une oreille plus attentive sur ces Animaux Super Poilus. C'est pas mal, mais moins bien. Tiens, ils sont gallois, comme John Cale. Ils sont potes avec le génie, ils ont même un peu joué ensemble. Hop, ils montent d'un cran dans notre estime, et Gruff aussi, au niveau de Mark Lanegan (il y a un rapport). Et puis ce disque contient de magnifiques chansons. "Peace Signs", c'est beau comme du Beach Boys. Oui, le gars est fan aussi. Il a également bossé avec Sean O'Hagan, le génie des High Llamas. Et il parle de "Pocket Symphonies". Tout est lié. On l'accepte dans la grande famille des génies pop ? Entre, Gruff, c'est ouvert.

✪✪✪✪

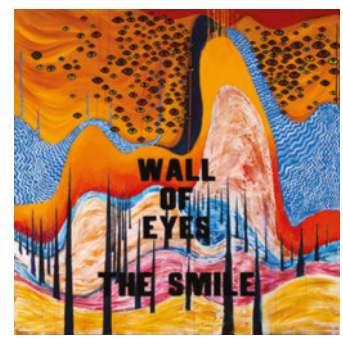
STAN CUESTA

The Smile

"Wall Of Eyes"

XL RECORDINGS/ BEGGARS

Aucun album de Radiohead n'a vu le jour depuis huit ans mais les projets annexes continuent de sortir. Si les tentatives du guitariste Ed O'Brien ou du batteur Phil Selway n'ont pas engendré une énorme déflagration, l'affaire The Smile est plus importante. On y retrouve les deux moteurs créatifs du quintette d'Oxford : Jonny Greenwood et Thom Yorke. Le premier, via ses musiques pour les films de Paul Thomas Anderson, a définitivement prouvé qu'il était plus qu'un guitariste. Le second, avec ses travaux solos à l'électronique âpre ou le prétentieux supergroupe Atoms For Peace, semblait vouloir casser le jouet en permanence.
En 2022, on avait pu constater avec "A Light For Attracting Attention" que Yorke et Greenwood avaient encore un peu de bonne musique en eux. Une musique dissonante, angoissée mais excitante, dans un esprit très Can, sans doute à cause du troisième larron, le batteur Tom Skinner, plus versatile et *groovy* que son homologue de Radiohead. "Wall Of Eyes", deuxième album du trio, est du même bois. Pour la première fois depuis des siècles, Nigel Godrich n'est pas à la production, mais Sam Petts-Davies fait bien le boulot. Sans doute parce que l'enjeu est de moindre importance, les deux stars anglaises et leur recrue redécouvrent



ici le plaisir simple de jouer de la musique dans une pièce. Yorke chante bien, Greenwood expérimente avec bonheur, il y a des synthétiseurs glauques ("Teleharmonic"), un travail sur l'effet tremolo ("I Quit"), un mur de guitares tordues et saturées ("Bending Hectic"), une splendeur digne de "Pyramid Song" ("Friend Of A Friend"). Rien n'est vraiment tubesque, mais tout est très bon. Et Radiohead dans tout ça ?

✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Jimmy Diamond

“You Radiate”

EXCELSIOR

D’emblée, “So I Do” nous propulse à toute vitesse vers un rock puissant, une forme d’americana menée par une guitare tranchante au milieu d’une orgie de sons et de voix à la manière d’Israel Nash. Pourtant, Jimmy Diamond, un nom venu en contemplant une baie du Monténégro lors d’une tournée européenne où il accompagnait Timothy Showalter/ Strand Of Oakes, n’est pas une formation américaine mais un trio venu de l’est de la Hollande. Auparavant, le guitariste, chanteur et compositeur Jim Zwinselman et le batteur Ruud Gielen faisaient partie de RUV, un groupe de blues rock garage qui en changeant de bassiste, dorénavant Floris Poessé, s’est transformé en Jimmy Diamond. Après “Common Sense/ Commotion”

paru en 2021 sur Final 500 Records, un label hollandais qui presse des vinyles uniquement à 500 exemplaires, “You Radiate” est le deuxième album de Jimmy Diamond. Il est enregistré lors d’une balade américaine dans le studio Invisible Creature de Kevin Ratterman à Los Angeles. Coproducteur de “Ozarker” d’Israel Nash, Ratterman contribue également aux dix titres en étoffant l’orchestration par son apport au piano, aux synthés, aux percussions, “In The Dark”, “Let’s Not Get Used To This”, “You Radiate”. De même, Jim Zwinselman utilise régulièrement la pedal steel guitare, “On Purpose”. La section rythmique assure un beat continu tout au long de l’album sur lequel se superposent les différents instruments et les voix pour former un bloc sonore toujours en mouvement d’où émergent des notes de piano, des riffs de guitare, “On Purpose”, “Labels”. En final, “I’m Still Here (In All The Things You See)” débute tout en douceur au piano et à la batterie avant que la tension ne monte jusqu’au paroxysme d’un solo de guitare incandescent.

✪✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

The Vaccines

“Pick-Up Full Of Pink Carnation”

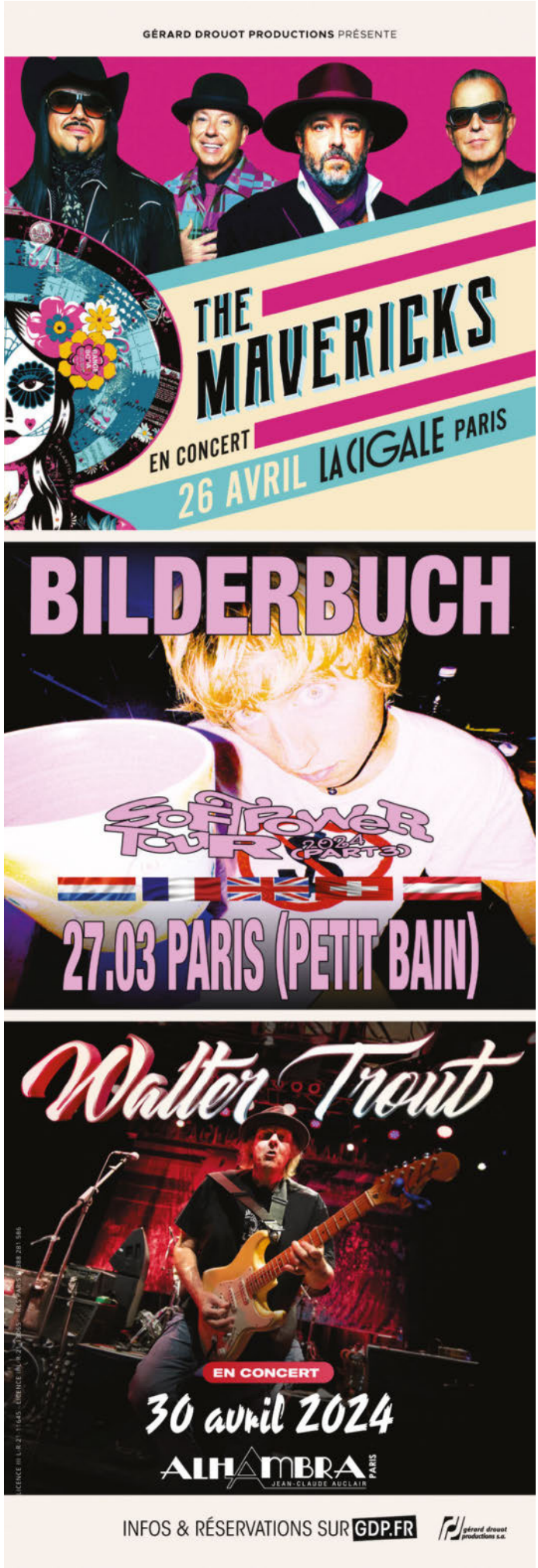
THIRTY TIGERS/ HIMMEDIA

En 2011, les Vaccines sortaient un premier album au titre provocateur : “What Did You Expect From The Vaccines?” (“Qu’attendiez-vous des Vaccines ?”), lancé en forme de défi aux détracteurs en tous genres alors que la hype autour du groupe était à son apogée. Treize ans plus tard, la question serait plutôt *“Que reste-t-il des Vaccines ?”* tant les attentes autour du groupe se sont évaporées avec le flux de disques médiocres que le groupe a sorti ces dernières années, le dernier en date “Back In Love City” (2021) marquant une tentative un peu désespérée de se réinventer en groupe new wave, pour un résultat peu glorieux. Alors, *what to expect from the Vaccines in 2024* ? Pas grand-chose, et c’est peut-être ce qui pouvait arriver de mieux au groupe mené par Justin Hayward-Young parce qu’on ne peut qu’être agréablement surpris. Les synthétiseurs baveux qui donnaient des couleurs fluo à la plupart des chansons de l’album précédent ont disparu à l’arrière-plan, certainement parce que le claviériste Timothy Lanham a repris le poste du guitariste Freddie Cowan qui a quitté le navire. “Pick-Up Full Of Pink Carnation” sonne ainsi mieux que son prédécesseur mais garde malgré tout quelques tics de production qui le font par moments s’apparenter plus

à un album de pop ou de variété à guitares (pas sûr que la compression sur “Heartbreak Kid” vieillisse bien) qu’à un album de rock incisif. La concision de l’affaire et le sens de la mélodie du groupe parviennent toutefois à emporter l’affaire, surtout quand The Vaccines jouent la carte de la simplicité. Certes “Lunar Eclipse” ou “The Dreamer” rappellent des morceaux du passé mais ils démontrent que malgré les épreuves, The Vaccines sont toujours en vie.

✪✪✪

ERIC DELSART



Disques pop rock

Frank Carter & The Rattlesnakes

"Dark Rainbow"

INTERNATIONAL DEATH CULT/ AWAL/ SONY

Le groupe punk anglais nous revient avec un album post-covid tout en introspection massive dans lequel le groupe a pris tout son temps pour réfléchir à l'élaboration et au contenu des chansons. Pour comprendre ce tout nouvel état d'esprit, le quatuor britannique s'est aperçu que la vie pouvait être courte et, dans bien des cas, inaccomplie. Afin de conjurer le sort des groupes anesthésiés par la routine, il a donc revu sa nouvelle copie en compagnie du duo de magiciens du son Dan Moyler et Caesar Edmunds tandis que Matt Colton se chargeait du mastering des onze titres enregistrés entre différents studios londoniens et le Suffolk profond. Le résultat donne une voix moins énervée, plus coulante,

plus tranquille, apaisée, réfléchie (et toute la déclinaison possible pour appuyer cette affirmation) ; le tout délicatement posé sur un lit constitué d'une puissance de frappe rarement entendu depuis l'enregistrement de l'album "Blossom" du tout-début. Même si les accords sont moins distordus, le résultat est puissant et tout en adéquation avec la nouvelle façon de chanter. Après un "Honey" d'intro prônant une forme d'apaisement musical tel qu'aurait pu le prêcher Saint-Lemmy, l'écoute de "Man Of The Hour", toute en alternance douce-amère, commence à clarifier le propos. Cela étant, le principe se répète avec les ballades "Can I Take You Home", "Queen Of Hearts", "Sun Bright Golden Happening" et "A Dark Rainbow", qui s'enchaînent ou se doublent pour répondre à des chansons laissant plus de place aux accès de colère de la guitare, comme "Happier Days", "Superstar" et "Self Love". Au final, une jolie succession de titres plus personnels qui propulsent le groupe à un niveau supérieur qui lui va bien.

★★★★

GEANT VERT

Dion Lunadon

"Systems Edge"

IN THE RED

Il y a vingt ans, les Néo-Zélandais The D4 étaient avec leurs compatriotes The Datsuns les fers de lance de la scène garage-punk des antipodes. Dion Lunadon — alors connu sous le nom de Dion Palmer — était un des deux chanteurs-guitaristes du groupe, qui allait se dissoudre après son deuxième album ("Out Of My Head", 2005). S'ensuivit pour Lunadon un exil à New York où il rejoint le groupe A Place To Bury Strangers pendant dix ans avant de se lancer — enfin ! — dans une carrière solo. Depuis 2017, il construit une œuvre qui porte en elle l'héritage du rock'n'roll le plus brut des soixante dernières années, selon l'axe Stooges/ Damned. Deux albums sortis en 2017 ("Dion Lunadon") et 2022 ("Beyond Everything") ont généré un bouche-à-oreille positif autour de l'artiste. Alors que les salles où il joue avec son quatuor formé de musiciens de Brooklyn grandissent tournée après tournée, Lunadon sort un troisième album qui affirme un peu plus sa position de parrain de l'underground. L'album s'ouvre sur "Secret" qui évoque "Needles In The Camel's Eyes" de Brian Eno qu'aurait repris Jay Reatard ou Mike Krol. La vision du punk de Lunadon se veut lo-fi, tous les potards dans le rouge et les guitares saturées mènent la danse. Sur scène c'est flamboyant,

sur disque c'est parfois brouillon mais si on met le volume assez fort, des titres comme "Nikki", "Rocks On" ou "I Walk Away" deviennent des hymnes à hurler dans son salon. Loin de n'être qu'un punk dégénéré, Lunadon montre une érudition certaine, avec des titres rock'n'roll tels que "Diamond Sea" qui vont chercher du côté des Heartbreakers de Johnny Thunders ou la powerpop saturée de "I Don't Mind". Bref, être rock en 2024, c'est sans doute écouter Dion Lunadon.

★★★★

ERIC DELSART

Sleater-Kinney

“Little Rope”

LOMA VISTA / UNIVERSAL

Sleater-Kinney est un sacré groupe. On le savait, mais on l’avait peut-être un peu oublié. Que des filles, avec les deux chanteuses et guitaristes Corin Tucker et Carrie Brownstein sur le devant de la scène. Présentes depuis 1994. Et venant d’Olympia, là-haut dans l’Etat de Washington. Bien sûr, ça rappelle des choses, surtout avec un chant rageur, des guitares tranchantes et un sens mélodique aiguisé. Qui a dit Nirvana ? Disons que si on cherche des héritières à la formation de Cobain, ce sont les meilleures. Haut la main. Mais cet album est bien au-dessus du reste de leur production. Ça sent le chef-d’œuvre à plein nez. Même s’il a été conçu dans des circonstances dramatiques — ou peut-être à cause de ça. Il y a un an, la mère et le beau-père

de Carrie sont décédés dans un accident de la route. C’est donc une sorte de thérapie, réussie. Mais même si on l’ignore, on ne peut qu’être touché, dès la première chanson, la formidable “Hell”, ou la suivante, la tout aussi triomphale “Needlessly Wild”. Comme leurs noms l’indiquent, elles sont sombres, sauvages, et en même temps irradiées, explosives. Les guitares sont parfaites, énervées, coupantes, la voix de Corin, exceptionnelle. Elle n’a jamais aussi bien chanté, ce qui est en partie à mettre au crédit du producteur, John Congleton. Et qui donne, par exemple, le sommet de l’album qu’est “Say It Like You Mean It”, un titre ravageur, enthousiasmant, qui devrait, si le monde était bien fait (ça se saurait), être un immense hit international. On parle du vrai succès. “Nevermind”. Rien de moins. Cette chanson rend dingue, on a envie de la réécouter en boucle. Le reste est à l’avenant, avec des merveilles comme “Crusader” ou “Don’t Feel Right”. Grand disque !

★★★★

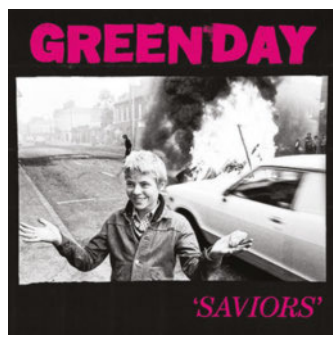
STAN CUESTA

Green Day

“Saviors”

REPRISE/ WARNER

A quelques mois des J.O. où des milliers d’athlètes ne rêvent plus que de battre des records mondiaux et d’atteindre le toit du monde, l’ambiance est similaire au quartier général de la Green Day army, où tout le monde espère réaliser la passe de trois après les cartons légendaires de “Dookie” et de “American Idiot”. Afin de faire le maximum pour mettre toutes les chances de leur côté, Billie Joe, Mike et Tré se sont rangés du côté de la loi des séries : chaque fois que le trio a enregistré un disque plus que moyen, l’album suivant a cartonné uniquement s’il avait été produit par Rob Cavallo. Tout étant désormais réuni pour vérifier l’équation après la déconfiture de l’inconstant “Father Of All Motherfuckers”, il ne nous reste plus qu’à ouvrir la bestiole pour entendre de près ce qu’elle a dans le ventre. Entre Beatles et Dropkick Murphys unifiés par la case Ramones, “The American Dream Is Killing Me” ouvre les hostilités. Pour un titre d’ouverture, ses références musicales parlent pour lui tandis que le texte critique sévèrement et avec ironie une société habituée au marasme. Puis, “Look Ma, No Brains!” est exactement ce qui avait manqué tout au long de l’expérimentation précédente : du punk-rock bien speed avec un texte écrit par Beavis et Butt-Head. Que dire un peu plus loin de l’ode à la vengeance



teenage-nonsense qu’est la très énergique “One Eyed Bastard” : moins de trois minutes de pur plaisir avec un break digne, une nouvelle fois, des Fab Four, et un refrain façon Iggy Pop période Hérouville. “Savior” est un album plein d’unité avec des tonnes de guitare, d’insolence et d’énergie. A partir de là, même s’il referme des moments faibles, il a suffisamment de points positifs pour trouver sa voie. Et pas forcément celle avec le troisième œil.

★★★★

GEANT VERT

RETROUVEZ
TOUS LES PODCASTS SUR
rocknfolk.com

rock&folk
radio
LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK
Téléchargez l'application
sur
Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google play
rock&folk radio
ou écoutez sur
rocknfolk.com
deezer
TUNE IN
radio.fr
Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Disques
classic rock

The Felice Brothers
"Asylum On The Hill"
PAS DE LABEL

Voici qu'ils nous font le coup du disque-surprise sans tambour ni trompette, sans promo ni singles, sans physique ni streaming. Rock&Folk avait laissé les Felice Brothers en tournée, à l'été 2021, dans la foulée de "From Dreams To Dust", un album presque trop beau pour être vrai, mais assez pour être disque du mois cinq étoiles dans ces pages. Deux ans et quelques anges sont passés avant cette suite inattendue, sorte de disque cadeau de Noël (exclu Bandcamp à 12 $, très bonne affaire), qui vient enrichir leur conséquente discographie parallèle, celle qu'on ne trouve qu'au stand du merchandising, sur les newsletters de fans, puis chez les revendeurs qui ont tendance à mettre trop de zéros avant la virgule.

Un disque pour du beurre alors ? Tout l'inverse. Placés en ouverture, les chœurs grégoriens de "Candy Gallows", quasi "Our Prayer" (Beach Boys), annoncent une couleur mixte, Aube et Crépuscule à la fois, dans une zone qu'ils sont seuls à habiter, où poétique et prosaïque seraient synonymes, tout comme spirituel et profane, sérieux et drôle, optimiste et fataliste, les grands airs et l'air de rien. Il n'y a pas de grands dénivelés ici, plutôt une ligne de crête, des chansons géniales alignées en rang d'oignons, qu'elles soient presque pop ("Green Automobile"), joliment Randy ("What Will You Do Now?") ou merveilleusement Band ("Abundance", un titre qui pourrait définir la qualité générale, tout en générosité) mais toujours, surtout, immensément Felice (les ballades craquelées "Long Dead Street Musician" et "Asylum On The Hill", le grandiose "Teeth In The Tabloids"). Le monde est divisé en deux sortes de songwriters, ceux qui font des grands couplets et ceux qui font des grands refrains. Les Felice Brothers ont un pied fermement planté de chaque côté. Abondance !
✪✪✪✪
LÉONARD HADDAD

Ball
"Midnight Heat"
HORNY RECORDS/ SUBLIMINAL SOUNDS

On dirait bien que les petits maîtres oubliés du hard rock seventies ont le vent en poupe en ce moment : via les très recommandables compilations "I'm A Freak Baby", "Incident At Free Festival" et "Brown Acid", les outsiders d'alors semblent retrouver une certaine aura. Les Suédois anonymes de Ball sévissent depuis 2017 et connaissent probablement Leaf Hound, Dust ou encore Edgar Broughton Band. Le mystère qui les entoure est toujours savamment entretenu, et ces gonzes épris d'imagerie vintage, salace et satanique, sont désormais soutenus par Lars Ulrich (Metallica) comme par Jus Osborn (Electric Wizard). Ils dégainent aujourd'hui un troisième effort toujours aussi dément, mais mieux produit que ses fuligineux prédécesseurs. "Groupies" lance les hostilités sur un riff punk, sale et saturé. La voix de S. Yrék Ball est toujours aussi rauque et caverneuse, façon Lemmy, et sa guitare distordue, saignante. Le cheval de bataille "Mystery Meat" déroule un motif chaloupé façon "Foxy Lady", strié par un solo aussi vigoureux que virtuose, avec ensuite un inattendu break percussif. Rythmée par de véritables rugissements de félins, "Tigre" est un instrumental aux claviers bizarroïdes tandis que "Speed" propose une réjouissante

tranche de hard rock plombé, *cowbell* et break d'orgue Hammond. A la suite de "LSD", ébouriffante démonstration de rock and roll déviant et hirsute, "Rocks" offre un long solo, étonnamment mélodieux, avant une conclusion ("The Reaper") à la fois suave et toxique, rare guitare acoustique et final stoner entêtant. Carrément jouissif et sans aucune faille, ce "Midnight Heat" consacre Ball parmi les meilleurs gangs du genre. A découvrir d'urgence.
✪✪✪✪
JONATHAN WITT

Mitch Ryder

"The Roof Is On Fire"

RUF RECORDS

Trop souvent, on néglige Mitch Ryder, le légendaire interprète de "Jenny Take A Ride" et de "Devil With A Blue Dress", deux hits qui ont enflammé les charts US en 1966 et fait les beaux jours des fins de concert de Bruce Springsteen, alors qu'il a continué une prolifique carrière avec plus d'une vingtaine d'albums à son actif. William Sherille Levise Jr — tel est son véritable nom — a persévéré envers et contre tout renouant même avec le succès au début des années 1980 avec "Never Kick A Sleeping Dog" (1983), un disque produit par son admirateur et ami John "Cougar" Mellencamp. Puis ont suivi de nombreux albums marqués par ce son R'n'B propre à Détroit et à la personnalité charismatique de Mitch Ryder. En Allemagne, depuis longtemps,

ce dernier a toujours rencontré un accueil favorable. Il y a beaucoup tourné, accompagné par le groupe Engerling. Le présent live le saisit à Dresde, Berlin et Bonn lors de la tournée de 2019-2020 à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire. Si aucun tube de l'époque des Detroit Wheels n'y figure, en revanche la passion de l'homme, son énergie et sa rage explosent à chaque piste. Les classiques fiévreux de son répertoire ("Tough Kid" ou "Red Scar Eyes") voisinent avec des reprises inspirées : "Subterrean Homesick Blues", "Heart Of Stone", "Many Rivers To Cross", "Soul Kitchen" ou le surprenant "Tuff Enuff" des Fabulous Thunderbirds. La notoriété de Ryder, en France en particulier, n'est sans doute pas à la hauteur de son talent et de son importance mais même tardif, ce live rappelle sa place éminente dans le paysage musical de Détroit, si fécond à son âge d'or avec MC5, les Stooges, les Amboy Dukes, Grand Funk Railroad, Bob Seger. Ce n'est pas son moindre mérite.

✪✪✪

CHARLES FICAT

Tony Hymas

"Flying Fortress/ Back On The Fortress"

NATO

Ce double disque propose une réédition remasterisée de "Flying Fortress" paru en 1988 et une nouveauté de 2023, "Back On The Fortress", qui n'est pas une réinterprétation du premier, mais en garde l'esprit pour créer une œuvre totalement nouvelle avec des musiciens différents. Pianiste classique de formation, Tony Hymas est un musicien polyvalent, également arrangeur et producteur. Il peut à la fois accompagner un groupe de jazz, une soprano, Frank Sinatra, des compositeurs de musiques de film comme Henry Mancini ou Michel Legrand, Jack Bruce, Jeff Beck sur six albums, Duncan Browne, Michel Portal, enregistrer les "Etudes Pour Piano" de Debussy, composer des symphonies et cofonder Ph.D., trio de pop rock. Divisé en deux parties, l'une instrumentale, l'autre chantée, plutôt des récitatifs, "Flying Fortress" associe les influences de Debussy, Fauré et Ravel, "Lunchtime Automatic Ballet", "Lullaby", à un rock progressif sans longues digressions, proche de ce qu'on a appelé l'école de Canterbury, "So British", et au jazz avec le saxophoniste Stan Sulzman, "Flying Fortress". Sur "Back On The Fortress", chansons et instrumentaux s'enchaînent. Les influences premières ne changent pas mais ont évolué au fil des variations,

le jazz devenant un peu plus free, "Just Jump, Will You!", François Corneloup au sax baryton, "Can I Come In?", et des apports des nouveaux collaborateurs, dont de nombreux Français. Loin d'être pesante, la fusion des références classiques et du prog produit des chansons d'une grâce aérienne, "Flying Phosphenes", le magnifique "I'd Love You" chanté par Yelle, Marie Thollot et Elsa Birgé, "Back On The Fortress", et les instrumentaux "In The River Of Dreams", "A Declaration" avec Jean-François Pauvros à la guitare.

✪✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

Disques français

Playboys

"Garagisme"

DANGERHOUSE/ SKYLAB

Nés des cendres de Dentist, groupe punk niçois, les Playboys incarnent d'impeccable manière, depuis le début des années 1980, le style mods à la française. Tenant pour risible la néomanie qui caractérise un certain milieu rock, ils se vouent à une vibrante récapitulation créatrice avec la précision que permet une mémoire eidétique de fans absolus. Comme l'indique le titre général, François Albertini (chant), Michel Nègre (guitare, orgue), Marc Galliani (guitare), Frank Durban (basse) et Gilles Guizol (batterie) — avec Daniel Aprosio, Jacques Anoufa (son), Gilles Eynaud de Fay (technique) et Tim Warren du label Crypt (mastering) — consacrent le nouvel album à des perles garage découvertes par le biais de compilations historiques, "Pebbles",

"Back From The Grave", etc. Musiciens doués, rodés grâce à des centaines de concerts, animés d'une sincérité inébranlable, les Playboys jouent avec gourmandise des morceaux des Squires, Dr. Spec's Optical Illusion, Hysterics, Uncalled For, Beaux Jens, Painted Ship (quand on ne peut obtenir satisfaction, on écrit "Frustration" !), Mustard Men, Chōb, Satans, Escapades, Trojans Of Evol, Berforde Set. Ils le font avec classe, ajoutant une dimension nouvelle à ces pépites grâce aux paroles en français. Plus influencé par Them que par les Beatles (pour simplifier), pour le dire autrement plus Vox que Hammond, ce type de musique fait une large place à la fuzz et aux solos acides. Le potentiomètre de la réverbe obstinément bloqué sur 10, les Playboys la servent avec une ferveur communicative. L'album termine en beauté par "Traîner Jusqu'Au Soir" *("Sans savoir quoi faire de ma vie")*, unique original et peut-être meilleure chanson du recueil !

★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Maxwell Farrington & Le SuperHomard

"Please, Wait..."

TALITRES

Le premier album de Maxwell Farrington et Le SuperHomard ("Once", sorti en 2021) était l'histoire d'une rencontre, d'un coup de foudre artistique mis en musique entre un faiseur de sons, expert en pop sophistiquée (Christophe Vaillant, alias Le SuperHomard) et un chanteur australien expatrié en France biberonné à Scott Walker et Frank Sinatra. Les deux musiciens s'étaient trouvés, et de cet émerveillement était né un petit chef-d'œuvre, "Once", salué comme il se doit, mais auquel il allait bien falloir succéder. Le duo a ainsi pris le temps de trouver son rythme de croisière en publiant en 2022 un EP, "I Had It All", intermède magnifique avant ce tant attendu deuxième album qui surprend à la première écoute. Moins mélodique au premier abord, plus contemplatif que son prédécesseur, "Please Wait…" débute avec "The Boat" sur une chanson sombre, moins immédiatement tubesque et onirique que "We, Us The Pharaohs" qui ouvrait "Once" dans un grand élan pop. Plus Scott Walker que Lee Hazlewood pour résumer. Une fois cette phase d'adaptation acceptée, "Please, Wait…" livre tous ses secrets avec une collection de chansons mélancoliques arrangées comme toujours de façon somptueuse, notamment du côté

des cordes, et interprétées avec une certaine gravité par un Maxwell Farrington qu'on a connu plus facétieux. Moins joyeux que son prédécesseur, "Please, Wait…" est un disque d'humeur, une collection de chansons classieuses dans laquelle on trouve quelques perles comme "Begging's Not My Business", "Backgammon" et surtout "Postprandial Promenade". On peut trouver ça pesant comme on peut se laisser emporter par la chose et affirmer que Farrington et Vaillant réussissent ici le disque qu'Alex Turner essaie de faire depuis deux albums.

★★★★

ERIC DELSART

Lescop

“Rêve Parti”

WAGRAM

On l’avait repéré chantant au sein de l’excitant groupe rochelais Asyl à la fin du siècle dernier. Dernièrement, il œuvrait avec Serpent et, en marge d’expériences théâtrales et cinématographiques, il poursuit depuis 2009 sous le pseudo de Lescop une carrière solo dont ce troisième album pourrait constituer l’élément déclencheur en termes de succès, tant il renferme de morceaux séducteurs. Il remet à l’honneur cette pop synthétique dansante qui connut son heure de gloire dans les années quatre-vingt et revisite la new wave avec une délicatesse qui fait mouche grâce à la réalisation de Thibault Frisoni, artisan de parures bien plus complexes que le minimalisme apparent, comme le prouve le très épuré et étonnant “Elle”.

Evidemment, entre Daniel Darc et Etienne Daho première période, les références sont évidentes, notamment avec le parlé-chanté de “Le Jeu” (sous influence Daho prononcée) ou le refrain de la complainte amoureuse avec Izïa (“La Plupart Du Temps”), l’un des trois duos avec une partenaire féminine. Mais cette réserve ne saurait minorer le charme d’une voix entêtante, d’une préciosité sans affectation, et l’impact de textes évocateurs : *“Un bruit nerveux/ Et régulier/ Comme des ciseaux/ Sur du papier/ Quelqu’un me parle/ Je n’écoute pas/ Quand je suis là/ Je ne suis pas là”*. Quand ils se conjuguent à des mélodies évidentes qui trottent dans la tête, ils acquièrent une puissance addictive. A cet égard, plus évident que le final mélancolique, le début de l’album est particulièrement éblouissant : “Les Garçons”, délicatement sulfureux, “Radio”, contemplatif et mélancolique, “Rêve Parti”, lancinant et obsédant, “Exotica”, tout en sensualité retenue pour conjurer *“Ce désir qui suffoque en moi”*.

★★★★

H.M.

Barnabé Mons

“Monster Superstars”

MONSTRE SONORE

Esthète, fan de catch français et de culture populaire, commissaire d’expositions (au Miam), compilateur (“Wizzz 4”), Barnabé Mons est rocker. Fondateur des groupes Sheetah Et Les Weissmuller (yé-yé garage) et Gentlemen’s Agreements (post-mods), il signe un premier album solo. Il en profite pour glisser dans le shaker tous les ingrédients qui lui tiennent à cœur — jerk, pop, R&B, psyché, etc. —, tous assimilés avec passion et talent. Majoritairement élaborées avec Pierrik Viard (claviers) et Benjamin Collier (guitare), les onze chansons sont en français, option qui garantit de s’exprimer avec toute la sensibilité requise — on comprend mal ceux qui font un autre choix ! Placée en ouverture, la chanson-titre, développée sur un mode prog à la Beatles, trompettes incluses (Damien Damelincourt), annonce un disque produit et orchestré avec soin avec l’aide de Stéphane Beaucourt (basse), James Huiban (batterie) et nombre d’intervenants. Pour Barnabé Mons, pas d’ambiguïté, les années 1960 restent la période qui inspire, qui libère. Il ose le tempo lent ou medium pour “Barbarella” (chantée par Barbara), “L’Herbe Du Voisin” *(“Jamais je n’ai vu tant de grass”)*, “C’Etait L’Eté” (bossa lilloise) et, richement mélodique, “L’Avion Planeur”. Il laisse sa nature d’énervé prendre le dessus dans “Ailleurs”, “Chat Sauvage”

(“*Il est fou ce matou”* – très Weissmuller), “Laissons Les Sons”, etc. Une forme d’humour, de détachement dandy, qu’on imagine hérités de Jacques Dutronc ou Nino Ferrer, s’accorde à des textes permettant une énumération, “Je Cherche” *(“Je trouve qu’on ne trouve pas souvent/ Ce que l’on cherche”)*, “Je Suis Pour” *(“Je serai toujours contre toi”)*... Abrité par la pochette signée Kiki Picasso, un travail d’orfèvre — de l’écriture à la réalisation — suscite des écoutes réitérées soulignant chaque fois la richesse d’un album surprenant.

★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Maxwell Farrington & Le SuperHomard

Please, Wait...

Nouvel album disponible

En onze nouveaux titres, Please, Wait...
propose un voyage sensoriel et onirique
enrichi de nouvelles tonalités,
en collaboration avec l’Opéra de Nancy.

TOURNÉE 2024

17/01	La Passerelle - Saint Brieuc (22)
18/01	La Passerelle - Saint Brieuc (22)
20/01	Elmediator - Perpignan (66)
11/04	Paloma - Nimes (30)
12/04	Festival Faveurs de Printemps - Toulon (83)
30/05	LA MAROQUINERIE - PARIS (75)
31/05	Grande Chaufferie - Oignies (62)
01/06	La Manufacture - Saint Quentin (02)
07/07	Le Jardin Vert - Angoulême (16)

à suivre...

Mélodyn PRODUCTIONS
TALITRES

Réédition du mois

Shack

"…HERE'S TOM WITH THE WEATHER"

Shack Songs (Import Gibert Joseph)

C'est un disque qu'on a complètement raté à sa sortie en 2003. Vingt ans plus tard, stupeur et tremblements : on était passé à côté d'un pur chef-d'œuvre, qu'on risque d'écouter jusque sur notre lit de mort. A l'époque des Strokes et des White Stripes, la musique délicate de Michael Head n'avait pas sa place. L'a-t-elle jamais eue, d'ailleurs ? Le premier groupe des frères Head, Michael et John, les Pale Fountains, avaient fait l'objet d'un culte dans les années quatre-vingt. Mais leurs albums n'ont pas touché le grand public. Trop d'influences (Love, la bossa), ils partaient dans tous les sens et bénéficiaient, ou plutôt pâtissaient, d'une production en décalage complet avec l'air du temps, en gros la synth pop. La fratrie a donc monté Shack, qui a joué de malchance. Un album, "Waterpistol", dont les masters ont été perdus dans un incendie, un DAT embarqué dans une voiture volée, puis retrouvé au moment où le label avait fait faillite, l'histoire de ce groupe est une scoumoune à répétition. En 1991, un documentaire sur la scène de Liverpool réalisé pour Arte avec Jean-Daniel Beauvallet des "Inrocks" en journaliste accordait à Michael Head un passage poignant. Le songwriter s'était transformé en toxicomane. Une épave rincée disant : *"Lorsqu'on prend de l'héroïne, on ne fait plus de rêves dans son sommeil. C'est lorsqu'on est éveillé qu'on rêve enfin."* Les frères Head se sont vaguement repris, ont accompagné leur héros Arthur Lee le temps d'une tournée puis ont accouché d'un disque merveilleux, rêveur et mélancolique, probablement opiacé, sous un autre nom de groupe, comme si les choses n'étaient pas déjà assez compliquées : "The Magical World Of The Strands". L'un des plus beaux disques des années quatre-vingt-dix. Et puis, en pleine britpop, Noel Gallagher a déclaré à qui voulait l'entendre que Michael Head était l'un des plus grands songwriters en activité. Il était devenu son attaché de presse bénévole. Ce qui a permis de trouver un nouveau contrat pour Shack, réactivé. S'ensuivit "H.M.S Fables", disque agréable mais manifestement trop à la poursuite du succès et des passages radio. Trop lisse, trop simple, trop évident.

A l'époque des Strokes et des White Stripes, la musique délicate de Michael Head n'avait pas sa place

On avait rencontré pour Rock&Folk les deux intéressés à Londres. Des gens charmants qui ne semblaient pas trop miser sur un succès qui, finalement, n'est jamais venu. C'était en 1999. Peu impressionné par "H.M.S Fables", on a donc négligé "… Here's Tom With The Weather", sorti quatre ans plus tard. Grave erreur. C'est ce que Michael Head a fait de plus génial avec The Strands. Une enfilade de chansons somptueuses où sa patte, car Head est un vrai styliste, est immédiatement reconnaissable. La production, les arrangements, sa voix, tout est féerique sur cet album grandiose. Et cette fois-ci, il a fait ce qu'il aime faire, au lieu de tout simplifier comme sur le précédent. C'est-à-dire une pop ouvragée, légèrement mélancolique, ultra mélodique, avec un hommage aux Byrds qui ne sonne pas comme les Byrds ("Byrds Turn To Stone"), quelques espagnolades à la trompette comme un clin d'œil à Love, et c'est tout. Shack ne donne pas dans le pastiche, "…Here's Tom With The Weather" est du pur Michael Head, un album qu'on peut écouter tous les jours pendant plusieurs semaines sans jamais en faire le tour. Il n'a pas fonctionné. Tout comme le suivant, "The Corner Of Miles And Gil", sorti sur le label de Gallagher, et le best of de 2007, "Time Machine". Michael Head a par la suite monté le Red Elastic Band, une fois de plus le succès a préféré se dérober. Pour autant, Head n'est pas un loser. C'est un génie qui a vendu nettement moins de disques qu'Oasis mais qui a signé des chansons nettement plus intéressantes. "… Here's Tom With The Weather" est, avec l'album des Strands, la porte d'entrée idéale pour découvrir son talent, immense.

NICOLAS UNGEMUTH

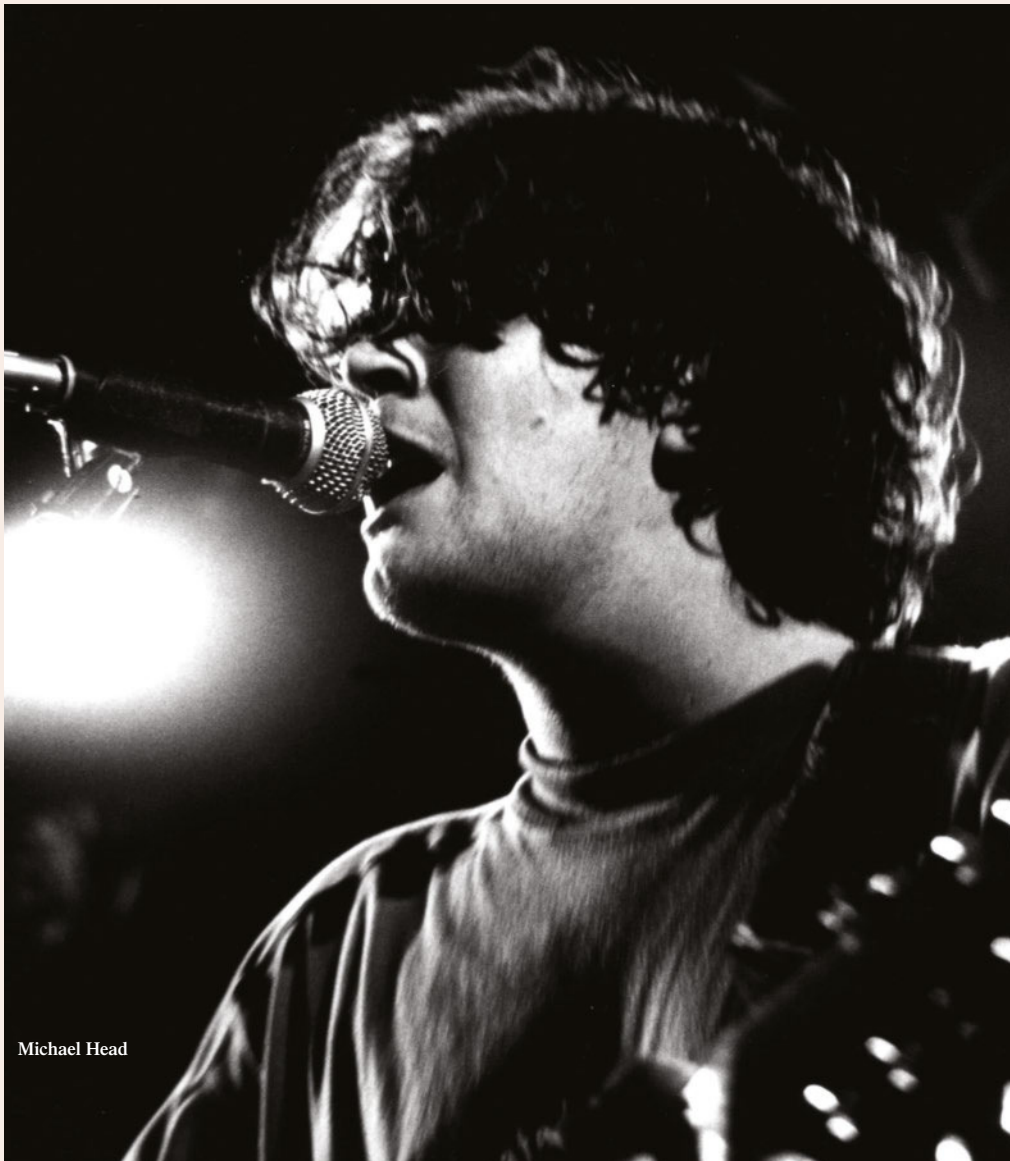
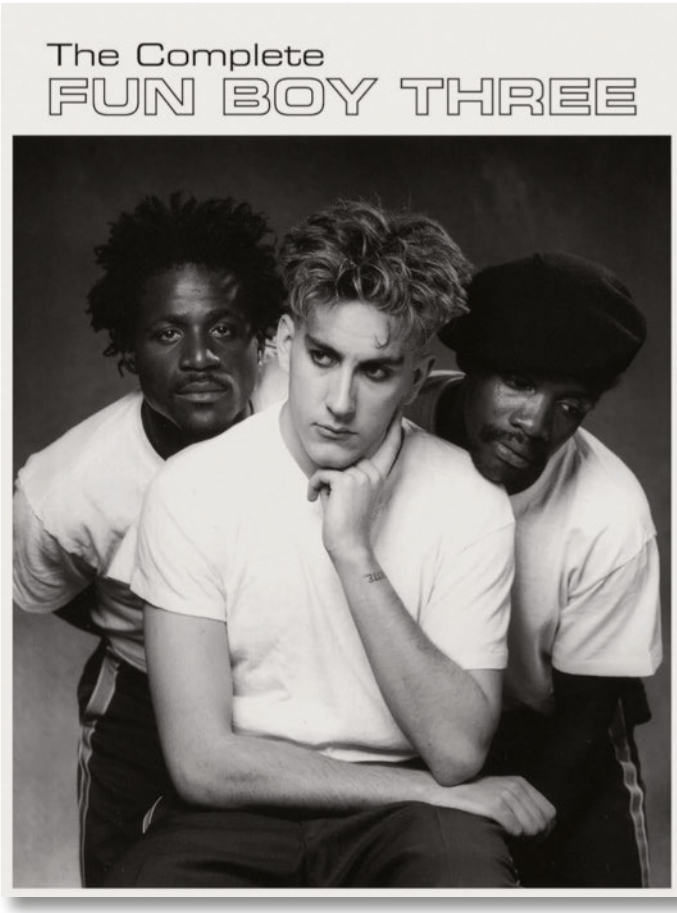


Photo DR

Michael Head

PAR NICOLAS UNGEMUTH

A écouter en faisant la vaisselle



Fun Boy Three

"THE COMPLETE FUN BOY THREE"

Chrysalis (Import Gibert Joseph)

Cinq CD et un DVD, c'est un peu beaucoup pour un groupe qui n'a sorti que deux albums. Mais c'est une belle manière de rendre hommage au regretté Terry Hall qui nous a quittés l'an dernier. Juste après le succès de "Ghost Town", Hall, Lynval Golding et Neville Staples ont quitté les Specials, ne supportant plus les méthodes "dictatoriales" de Jerry Dammers. Le problème, quand on arrête un groupe célèbre pour en monter un autre, c'est qu'il faut faire quelque chose de différent. Voir B.A.D. après les Clash, PiL après les Sex Pistols, le Style Council après les Jam. Mais là, il n'y avait à chaque fois qu'un membre du groupe précédent. Avec les Fun Boy Three, c'est carrément la moitié des Specials qui s'est retrouvée à devoir se réinventer (dont un, Neville Staples, qui n'était pas du tout musicien). Alors, ils se sont lancés dans la grosse différence. Un peu trop. En 1982 sortait un premier album reposant principalement sur des percussions vaguement africaines, quelques notes de piano et des paroles plus parlées — du mauvais hip-hop, en fait — que chantées, avec un Terry Hall relativement absent. Parfois, ça marchait ("The Lunatics (Have Taken Over The Asylum)", énième tirade contre Ronald Reagan et Margaret Thatcher, qu'auraient-ils fait avec Donald Trump et Boris Johnson ?), souvent, c'était assez ennuyeux, pour tout dire. Une vieille reprise de "T'Aint What You Do (It's The Way That You Do It)" avec leurs copines des Bananarama égayait ce disque un peu sinistre qui, curieusement, s'est bien vendu. Et puis un an plus tard, en 1983, énorme rétropédalage : le second album des Fun Boy Three, impeccablement produit par David Byrne, "Waiting", sonnait, à quelques exceptions près, comme une suite inespérée de "More Specials". Et puis Hall avait repris possession du micro, on pouvait à nouveau entendre cette curieuse voix pâle, distante et désabusée. "Waiting" est plutôt un très bon disque, même si la reprise de "Our Lips Are Sealed", tube coécrit par Dammer pour les Go-Go's, pas désagréable, ne semble pas franchement à sa place. Mais Terry Hall était du genre à se lasser rapidement : deux albums avec les Specials, puis deux avec les Fun Boy Three. C'était suffisant pour qu'il claque la porte, laissant les deux autres médusés et au chômage pendant longtemps. Ce joli coffret rassemble donc les deux albums, un CD de singles, faces B et outtakes, un autre de *versions* (dubs et remixs), des BBS sessions, un live enregistré en 1983 et des vidéos en DVD. Pour fans seulement.

Green On Red

"GRAVITY TALKS"

Music On CD/ Warner (Import Gibert Joseph)

Naissance d'un groupe, pour un premier album sorti après un EP ayant généré une petite sensation. A sa naissance, on n'est jamais totalement formé, même si en musique, quelques très rares exceptions (Sex Pistols) confirment la règle. Green On Red n'échappe pas à ce principe : avant l'arrivée de Chuck Prophet, le groupe de Dan Stuart a sorti un très bon premier disque qui n'atteint pas la grandeur de ce qui arrivera par la suite. Le rattachement au Paisley Underground, très protéiforme, est assez curieux. En dehors de l'orgue de Chris Cacavas, on ne voit pas trop d'obsessions sixties et encore moins psychédéliques dans ce groupe venu d'Arizona. En réalité, le démarrage de GOR fait plus penser aux débuts de Neil Young avec Crazy Horse qu'aux Strawberry Alarm Clock. Dan Stuart montrait déjà son talent de parolier, le groupe assurait gentiment, sans plus. Le tout avait été repéré par le pote de Stuart, Steve Wynn, et produit par Chris D, des Flesh Eaters, responsable du premier Dream Syndicate et coproducteur du premier Gun Club. Cela est évidemment sorti sur Slash et a fait son effet surtout lorsque la clique s'est installée à Los Angeles, au centre névralgique de cette micro-révolution musicale (Long Ryders, Rain Parade, etc.). Peu de temps après, Chuck Prophet, authentique Californien, allait rejoindre le groupe, apporter ses guitares fantastiques, de meilleures compositions, tandis que Dan Stuart, se sentant obligé, allait peaufiner ses très grands talents de parolier. Par conséquent, "Gas Food Lodging" sera bien meilleur, et la suite ("The Killer Inside Me", dernier avec le groupe d'origine, encore plus réussi). Suivra un autre Green On Red, avec juste Stuart, Prophet, et des musiciens engagés au fil des enregistrements, qui déboucheront sur des merveilles ("Here Come The Snakes", "Too Much Fun", et, dans une moindre mesure, "This Time Around"), mais il s'agit d'un groupe complètement différent, avec influences country et stoniennes. "Gravity Talks" était introuvable depuis des lustres, il sort sans notes de pochette, sans bonus, mais c'est une bonne occasion pour voir d'où est venu l'un des meilleurs groupes américains des années quatre-vingt.

Dogs

"4 OF A KIND"

Deviation

Et voici les deux derniers albums des Dogs, avec quelques bonus. Mimi, Hugues et Antoine étaient partis depuis longtemps, Christian Rosset (basse) et Bruno Lefaivre (batterie), déjà présents sur les albums précédents,

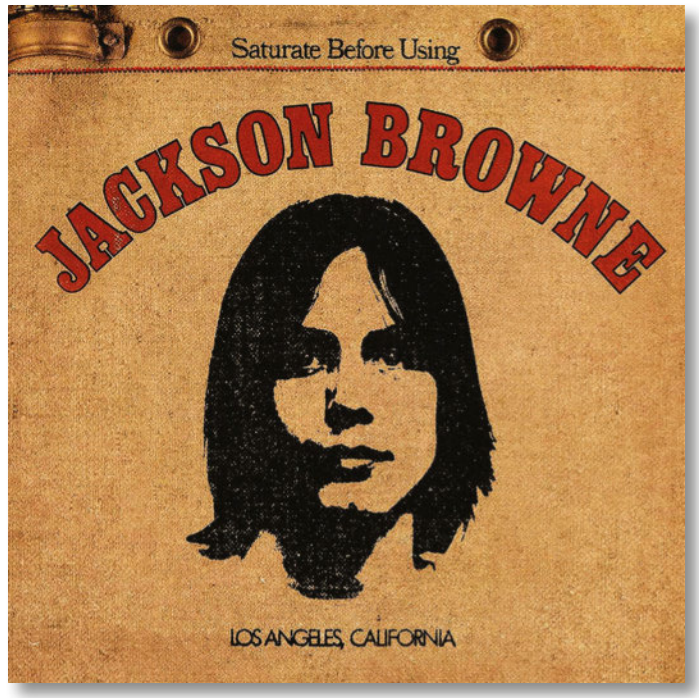
assuraient une méchante section rythmique tandis qu'un nouveau venu, Laurent Ciron, apportait sa guitare. C'est toujours bon d'entendre à nouveau la voix de Dominique Laboubée, parti il y a plus de vingt ans, mais ces deux albums sont un peu tristes, et pas seulement parce qu'on sait qu'il s'agit des derniers : la muse de Dominique semble l'avoir quitté, les grands morceaux mélodiques d'antan (il n'y a pas que "Legendary Lovers" "Too Much Class…", on en trouve aussi sur "More, More, More" et "A Million Ways Of Killing Times") ont disparu au profit de trucs rock assez classiques et convenus. Même la voix semble fatiguée. Reste quelques belles chansons, dont la plus poignante, "The Story Of The Dogs", dans laquelle Dominique évoque sa jeunesse, les débuts du groupe et son âge d'or. Comme s'il savait que tout était déjà fini.

Little Bob Story

"TOO YOUNG TO LOVE ME"

Cat Records (Import Gibert Joseph)

Les gens éduqués le savent : pour reprendre cette expression horrible, le *taulier* du rock en France, c'est lui. Pas l'autre. Au service du genre depuis plus longtemps que Rock&Folk ! Un chanteur exceptionnel, digne d'un Marriott ou d'un Burdon, admiré par Lemmy en personne ! Le problème éventuel avec Roberto Piazza, c'est lorsqu'avec sa Story il louchait un peu trop vers le hard rock. Ce n'est pas le cas avec cet album impeccable daté de 1984. Outre son groupe, on retrouve une partie de la section cuivres de Southside Johnny, le sax et le clavier de Mink DeVille. C'est un très bon disque, gavé de bonus ("We Gotta Get Out Of This Place" ou "I Can Only Give You Everything" naturellement, on note le bon goût du petit Bob) dont la production n'a pas vieilli, l'un de ses meilleurs. Il faut saluer l'abnégation de cet homme bientôt octogénaire, qui n'a jamais rien lâché (et qui chante en anglais sans le moindre accent frenchie, ce qui n'est pas donné à tout le monde).



Jackson Browne

"JACKSON BROWNE"

Asylum (Import Gibert Joseph)

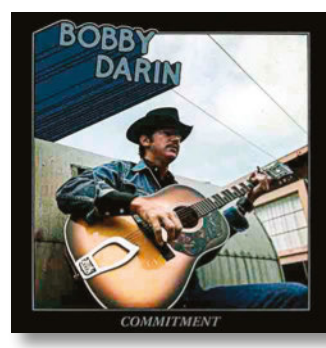
A force de lire des interviews dans lesquelles le maître Paul Westerberg décrète avoir toujours adoré Jackson Browne, avant, pendant et après le punk, on s'était toujours dit qu'un jour, il faudrait l'écouter sérieusement. Ça tombe bien, son premier album (surtitré "Saturate Before Using" et sous-titré "Los Angeles, California") ressort en import. Ce fut à sa sortie le début de la légende. Après tout, l'homme avait de quoi être sympathique : il avait accompagné Nico durant ses débuts en solo à New York et lui avait composé "These Days", pure splendeur, reprise des décennies plus tard par... Paul Westerberg. On a donc écouté ce premier album du jeune Browne près d'une dizaine de fois, c'est la vérité. Qu'en retenir ? Pas grand-chose. Des chansons mignonnes, pas désagréables à écouter en faisant la vaisselle. Des guitares acoustiques, un peu de violon, du piano des musiciens "légendaires" (Leland Sklar à la basse, Sneaky Pete à la pedal steel, Albert Lee et Jesse Ed Davis sur les rares chansons avec une guitare électrique, Jim Gordon à l'orgue). Tout cela n'est pas vilain, mais, même en cherchant bien — encore une fois, plus de dix écoutes tout de même —, impossible de comprendre d'où vient ce statut de génie. Et puis, Westerberg a bien repris Kiss avec les Replacements, on sait donc depuis un moment qu'il lui arrive de s'égarer. Enfin, le fameux tube "Doctor My Eyes" n'a pas de quoi réveiller les morts.

Bobby Darin

"COMMITMENT"

Direction Records (Import Gibert Joseph)

Au registre des décisions courageuses, il faut noter celle-ci. De la fin des années cinquante au début des années soixante, Bobby Darin a été l'un des rois de Las Vegas en proposant une sorte de pop de crooner flirtant légèrement avec le rock, hyper bien chantée, et assénée avec une classe sans équivalent en dehors d'Elvis. Il était en quelque sorte une espèce de Frank Sinatra pour les jeunes. Né Walden Robert Cassoto, il a enchaîné les tubes avec des choses magistrales comme "Dream Lover", "Beyond The Sea", "Splish Splash" ou un phénoménal "Mack The Knife". Il était réellement une star, avec une présence scénique magistrale dans son costume impeccable... L'argent est tombé, la gloire est passée, avec la mode. Il aurait pu continuer à labourer le même sillon, mais Darin n'était pas un idiot. Dès 1968, il a décidé de changer de voie et de coller à la musique qu'il aimait. "Bobby Darin Born Walden Robert Cassotto", de très bonne facture, a été un bide. Un an plus tard, avec ce "Commitment" (sorti à l'époque avec une autre pochette), il remettait le couvert et se lançait, moustachu, avec une veste en jean et un chapeau de cow-boy, dans cette sorte de country folk qui explosait grâce à Bobbie Gentry et ensuite Kris Kristofferson. Les compositions sont rarement bouleversantes, mais l'ensemble dégage un charme puissant. Darin, atteint d'une maladie du cœur, savait qu'il n'allait pas faire de vieux os. Après l'échec de ces deux albums, il est retourné à Vegas en smoking, a rejoué les vieux tubes (sur les conseils de son ami Elvis) et est mort en 1973. Cet album fait penser à ceux de Dion et de Link Wray lorsqu'ils ont décidé d'emmerder tout le monde et de passer à autre chose. Ce n'est pas toujours grandiose, mais c'est invariablement fascinant. Surtout lorsque l'on connaît les enregistrements précédents.



The Chills

"KALEIDOSCOPE WORLD"

Fire (Import Gibert Joseph)

Réédition d'une compilation réunissant les singles (faces A et B) du groupe kiwi culte initialement sortis sur le non moins légendaire label local Flying Nun entre 1982 et 1986 et absolument introuvable dans le reste du monde, l'engin est sorti au Royaume-Uni chez Creation. On ne peut que comprendre ce qui a plu au patron Alan McGee. Une pop lo-fi tout en guitares relativement sixties et un zeste (vraiment légèrement) psychédélique, des mélodies bien tournées... Les Chills étaient un peu les TV Personalities de Nouvelle-Zélande, en moins excentriques. Les faces A étaient globalement pop, les faces B plus expérimentales, ce qui rend l'ensemble assez schizo, mais souvent très intéressant. Par la suite, en signant sur une major, les Chills, groupe de Martin Phillipps un peu comme The Fall était celui de Mark E Smith, sont devenus plus *professionnels*. Les deux phases ont leurs fans, la première est assez bricolo, donc plus touchante, mais fatalement moins aboutie. ❑

COLLECTION rock&folk

COLLECTION rock&folk #27

LED ZEPPELIN

INTERVIEWS CLASSIQUES

NOUVELLES CHRONIQUES DE CHAQUE ALBUM

JIMMY PAGE: SCIENCES OCCULTES ET GUITARES ÉLECTRIQUES

ROBERT PLANT: LES ANNÉES SOLO

L'HISTOIRE COMPLÈTE

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

Hors-Série Collection Rock&Folk
N°27 Led Zeppelin - 14€
BEL : 15,40 € - SUISSE : 23,80 CHF
LUX : 15,40 € - PORT CONT : 16,10 €
CAN : 21,99 $CAN - ITA : 16,10 €

L 11476 - 27 H - F: 14,00 € - RD

Editions Larivière

EN KIOSQUE

et sur BOUTIQUELARIVIERE.FR

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Le radical tente une nouvelle expérience : composer de charmantes chansonnettes

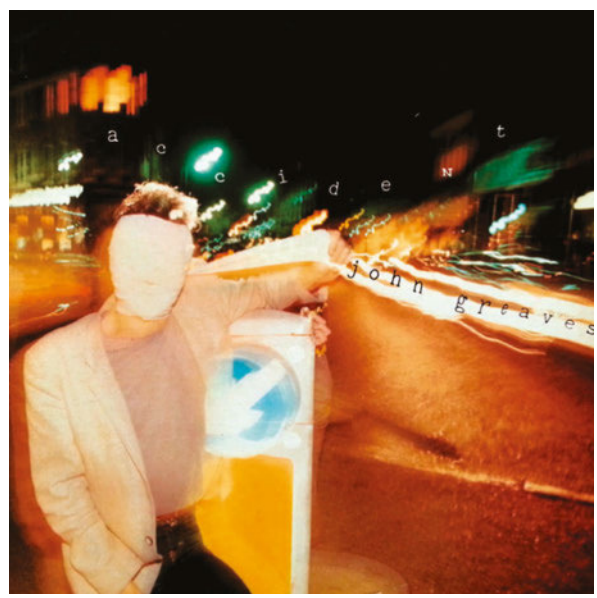
John Greaves

"ACCIDENT"

Europa

SI LE JAZZ POINTE LE BOUT DE SON SAXO, LES PURISTES ROCK APPELLENT LES FLICS : LE BINAIRE NE DOIT PAS ÊTRE SALOPÉ PAR DES DÉMONSTRATIONS TECHNIQUES, DES CROCHES TERNAIRES. Accoupler un dauphin avec un labrador, cuisiner des lasagnes avec du Nutella ? Mieux vaut vanter les mérites de Kim Jong-un à un fan des Ramones que lui parler fusion. Au milieu de cet océan d'œillères, un barbu échappe au pogrom : Robert Wyatt. Mais quid des autres rêveurs qui eux aussi refusent de délimiter des frontières entre les genres ?

John Greaves a régulièrement enregistré avec Wyatt. Sur des disques non-genrés, truffés de jazzmen. Robert a fait appel à la basse de John pour plusieurs de ses morceaux et, inversement, Wyatt a chanté des compositions de Greaves, leurs routes ne cessant de se croiser depuis 1974. D'où John tire-t-il son ouverture d'esprit ? Première étape : dès la fin des années cinquante, son père emmène l'enfant à des concerts de Count Basie, Duke Ellington, Buddy Rich, Stan Kenton… Le jazz, il baigne dedans, il en joue avec son paternel. Deuxième étape : adolescent, il se prend l'explosion Beatles en pleine face, forme son groupe, assure les premières parties de Gerry & The Pacemakers, The Searchers, The Kinks… Et enfin, étudiant à Cambridge fin sixties, Fred Frith et Tim Hodgkinson l'embauchent dans le groupe Henry Cow. *"Ils m'ont fait découvrir Frank Zappa, Soft Machine, Berio, Varese, Ligeti, Kurt Weill… Une épiphanie. Ils jouaient une musique avec des signatures temporelles très étranges, je ne comprenais rien à ce qui se passait, c'était merveilleux."* Basse, piano, voix, compositions, Greaves participe de 1973 à 1975 à quatre albums de Henry Cow. Ni jazz-rock, ni prog, ni zeuhl, ni fusion, ces disques ardus semblent n'avoir été enregistrés que pour défier les classificateurs. Rock in Opposition ou Avant-Prog ? Henry Cow se voit finalement collé dans le sous-genre "Scène de Canterbury", dans le même sac que tous les groupes ayant des attaches supposées avec cette ville — Soft Machine, Matching Mole, Caravan, Hatfield And The North, Gong, Khan, Egg… Très bien, sauf qu'Henry Cow n'a jamais mis les pieds à Canterbury. *"On s'écoutait les uns les autres, nous jouions tous dans un collectif appelé Ottawa Music Company, initié par Chris Cutler, mais Henry Cow restait à part, très différent. Hatfield And The North et Caravan faisaient une sorte de jazz-rock un peu fantaisiste, nous, nous n'avions pas les compétences, pas plus que pour faire du prog comme King Crimson. J'ai participé à Soft Heap et National Health, ils faisaient du jazz-rock, alors que moi, même si ma vie en dépendait, je ne pourrais pas en jouer. Je ne serai probablement jamais invité à un festival de Canterbury, à moins qu'on y fasse entrer 'Kew. Rhône.' par la porte de derrière."* Décryptage : John Greaves quitte Henry Cow pour aller enregistrer aux Etats-Unis en 1976 son disque le plus canterburyen et jazz, "Kew. Rhône.", avec Peter Blegvad, Carla Bley, Lisa Herman et Mike Mantler. *"Une des expériences les plus extraordinaires de ma vie, Charles Mingus est passé dans notre studio : c'était comme rencontrer Dieu"*. Robert Wyatt adore tellement "Kew. Rhône." qu'il en achète deux exemplaires, *"pour quand le premier sera usé"*. Le disque sort en pleine explosion punk, hors de question de s'en excuser : *"La musique des Sex Pistols ne représente rien pour moi, celle de The Clash non plus"*. En revanche, les télescopages post-punk, Greaves peut se vanter d'en être un précurseur, il s'en va donc naturellement bosser avec David Thomas (Pere Ubu) et David Cunningham (Flying Lizards). Parallèlement, au début des années quatre-vingt, il prépare son premier album solo, "Accident" — pas à Canterbury, mais à Paris. Depuis dix ans, il soumet la musique à toutes les manipulations possibles, sa nouvelle expérience, ce sera de composer des chansons abordables, des pop songs avec couplets, refrains, mélodies. "Milk", "Irma", "Sad Emission", "Silence", le résultat, qui sort en 1982, est féerique. Ritournelles new wave fragiles avec légères touches jazz, c'est comme une fusion de Robert Wyatt et Colin Newman, Kevin Ayers reprenant les Nits, un "Wrong Way Up" (Eno/Cale) avec huit ans d'avance. Beaucoup de rescapés seventies ayant frayé avec le jazz et le prog se retrouvent dans les années post-punk complètement aux fraises. Les exceptions s'avèrent passionnantes — la preuve avec les albums du début eighties de Steve Hillage, Robert Calvert, Anthony Moore, Peter Blegvad, Mike Batt, Bill Nelson, Daevid Allen… Canalisé et optimisé par un songwriting étonnant, admirable, Greaves peut se féliciter d'apporter un plus par rapport à la nouvelle vague synthpop qui déferle alors : son passé d'artiste expérimental, ouvert à tous les genres. Pas des lasagnes fourrées au Nutella : "Accident", c'est caviar et champagne. ★



Première parution : 1982

rock&folk

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

☐ Je règle par chèque à l'ordre de Rock&Folk

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
boutiquelariviere.fr
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

N° ou Ecrin	Prix
N°670 - 68576 ☐	
N°671 - 68784 ☐	
N°672 - 68955 ☐	
N°673 - 69263 ☐	
N°674 - 69471 ☐	
N°675 - 69741 ☐	
N°676 - 70073 ☐	
N°677 - 70186 ☐	
Frais de port*	
Total	

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

OE : VROFP21

Frais de port : 2,50 € par revue / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

Fuzz, clavecin et guitares lysergiques

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Berbessou

Rééditions

REM
"Up"
Craft

Drôle d'affaire que ce "Up", un disque vraiment à part dans la discographie de REM. Successeur de "New Adventures In Hi-Fi", un des albums les plus célébrés du groupe d'Athens, "Up" voyait la formation partir dans une direction nouvelle pour un résultat mitigé. Enregistré avec Nigel Godrich (tout frais producteur de "OK Computer" de Radiohead) comme ingé-son, l'album diffère de son prédécesseur du fait de son utilisation de claviers aux dépens des guitares. Boudé autant par la critique que par le grand public en 1998, "Up" n'a pas convaincu ses contemporains mais a gagné au fil des années une réputation de chef-d'œuvre incompris, au point que l'édition vinyle originale de l'album s'échange à des sommes folles. Cette réédition anniversaire (vingt-cinq ans) permet de redécouvrir des chansons telles que la somptueuse "Suspicion" ou "At My Most Beautiful" et ses chœurs aériens, pour un album empli de mélodies mélancoliques.

Social Distortion
"Mommy's Little Monster"
Craft

Il y a quarante ans, Social Distortion, jeune groupe californien formé en 1978 et inspiré par la première vague punk, publiait son premier album. Envoyé en moins d'une demi-heure, "Mommy's Little Monster" ne bénéficie pas de la même aura que les albums emblématiques du punk ou de l'après-punk de la même période, mais reste un témoignage magnifique. Porté par Mike Ness, leader charismatique, le groupe y balance une musique intense et narquoise qui allait influencer les générations suivantes (Offspring, Rancid) avec des titres tels que "Another State Of Mind". Les déboires de Ness avec la drogue mettront le groupe sur la touche quelques années, avant un retour en 1988 après une mue country-punk. Leur premier disque reste ainsi leur seul dans le pur genre punk, et un classique mineur.

Ben Harper With Charlie Musselwhite
"Get Up !"
Stax

C'était en 2013. Ben Harper était alors en proie à des interrogations concernant la suite à donner à sa carrière, après avoir tenté une approche plus rock avec Relentless7 et s'être égaré dans l'atroce projet Fistful Of Mercy avec Dhani Harrison et Joseph Arthur. Il lui fallait un retour aux sources, à la simplicité. L'harmoniciste et chanteur Charlie Musselwhite, icône du blues de Chicago, allait lui offrir avec cette collaboration une forme d'adoubement qui allait rejuvéner la carrière d'Harper pour un succès critique et populaire. Magnifique de blues électrique, "Get Up !" est réédité pour les dix ans de sa sortie.

Super Biton De Segou
"Afro Jazz Folk Collection Vol 2"
Deviation/ Mieruba

Le premier volume de cette collection de chansons enregistrées par des musiciens maliens à Ségou dans les années soixante-dix avait été une belle découverte. On y entendait un orchestre d'afro-jazz ouvert aux influences de tous continents et offrant une musique aussi groovy que métissée. Pour ce second volume, les labels Deviation et Mieruba ont déniché des morceaux rares des débuts de l'ensemble Super Biton, où instruments traditionnels, guitares électriques et section de cuivres conversent sur des rythmes enlevés. Quelques morceaux, comme "Bouguel" ou "Farafina", sont irrésistibles.

Nouveautés

Alien Nosejob
“The Derivative Sounds Of…”
Goner

Ceux qui suivent Jake Robertson depuis longtemps savent que le musicien australien qui mène les furieux Ausmuteants a débuté sa carrière en jouant du rock psychédélique inspiré des années soixante avec les formidables Frowning Clouds (quatre albums entre 2010 et 2014). Aujourd’hui, il opère avec Alien Nosejob (son projet solo) un retour aux sauces avec cet album au titre drolatique où Robertson s’accuse lui-même de sonner comme les groupes de jadis. Pourtant, si ses influences sont identifiables (en gros les groupes des compilations “Nuggets” et “Back From The Grave”), ses chansons sont portées par des mélodies irrésistibles (“And View”) qui font de cet album un des plus attachants de ces derniers mois.

Sababa 5
“Aspan”
Batov

Celui-ci était attendu. Après un premier album magnifique et une performance remarquée aux Trans Musicales de Rennes en 2022, le quatuor israélien Sababa 5 revient avec un album dans lequel le groupe déploie à nouveau son rock psychédélique instrumental. Chez Sababa 5, tout est question de groove. Si les influences orientales sont manifestes, le groupe joue dans une structure classique batterie-basse-guitare-clavier sans instrument exotique, à l’exception d’un saz électrique qu’on entend poindre parfois (comme sur la magnifique “Wembley”) pour un voyage dépaysant.

Monsieur Paul Et Les Solutions
“Surréaliste & Fantasmagorique”
Soundflat

Comme il le raconte dans sa chanson “Plagier Dutronc”, Antoine avait ses Problèmes, et Monsieur Paul a ses Solutions. L’influence du chanteur aux chemises à fleurs est partout sur ce premier album garage, à commencer sur la reprise de “Un Elephant Me Regarde”, un des grands morceaux psychédéliques des années soixante de l’auteur des “Elucubrations”. Formidable bacchanale sixties, l’album propose quelques claques garage chantées en français (“Comme Dali L’A Dit”, “Pourquoi Pourquoi ?”, l’irrésistible “Hey Léonard”) et une reprise au féminin d’un des grands classiques du genre (“Louise”, qui sonne presque aussi frais que la version Kingsmen).

Initials MB
“Bang Bang !”
Le Pop Club

Initials MB pour Maxime Baderspach (avec un clin d’œil évident à Serge Gainsbourg) propose avec “Bang Bang !” la deuxième référence du label Le Pop Club dans sa collection Les Séries de Velours où des artistes contemporains jouent des musiques instrumentales inspirées de la *library music* et des bandes originales de films. Les influences sont assumées, comme le montre ce “Rendez-Vous A Roubaix” inspiré du compositeur François de Roubaix, ce “Hello Sister” morriconien ou “Sophia Sous LSD” cousin du Air de “Virgin Suicides”. L’ensemble, très mélodique et magnifiquement interprété, est une belle réussite.

45 tours

Frankie
“Panick Attack”
Soundflat

C’est des Pays-Bas que nous vient cet étonnant singer-songwriter connu dans le milieu garage-sixties sous le nom de Frankie Fuzz. Aperçu au sein de stylistes tels The Colour Collection, Frankie Lambaerts (son vrai nom) a publié deux EP en 2023 sur lesquels il propose une pop vintage où fuzz, clavecin et guitares lysergiques cohabitent gaiement. Le second, “Panick Attack”, avec sa construction étrange, sonne comme un inédit de Music Machine. Il promet de belles choses à venir.

After Geography
“Caramel Room”
Dangerhouse Skylab/ Le Pop Club/ KRML

On avait déjà parlé des deux excellents premiers singles de ce duo de stylistes. Avec “Caramel Room”, c’est un mini-EP que livrent les Lyonnais d’After Geography, toujours aussi influencés par la pop classieuse des années soixante et soixante-dix. Musiciens et arrangeurs doués, ils proposent avec des titres tels que “How Many” ou “Blitz Party” des morceaux qui sonnent bien plus fidèles aux Beatles que le récent “Now And Then”. Des faussaires magnifiques, certes, mais pas seulement, comme le démontrent des titres tels que “Child Of The Doom”, bonbon britpop au parfum glam, ou la powerpop de “Leave It All Behind”. ❑

Discographisme_76

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Get Rich Or Die Tryin'"

50 Cent

Première parution : 2003

L'authenticité est la valeur la plus importante dans le rock. Etre rock le jour et la nuit, sur scène comme en dehors, dans ses textes, dans son attitude jusqu'aux moindres détails de sa vie privée, voilà ce qu'on attend d'un individu revendiquant ce statut. Ce certificat ne s'obtient pas aussi facilement, mais par contre, une fois acquis, sa validité peut durer longtemps, voire s'avérer éternelle. Ainsi, le châtelain multimillionnaire Mick Jagger qui défiscalise la totalité de ses activités professionnelles comme les tops boss du CAC 40 peut tranquillement scintiller *ad vitam æternam* de l'aura rock. Mais à partir des années quatre-vingt, lorsque le rock est devenu une marque accolée à tout ce qui était vaguement disruptif et branché, lorsqu'il a ambiancé la bande-son des pubs et des génériques TV, le statut de l'authenticité du rocker a été bien écorné. Rock est devenu le synonyme de branché, riche et célèbre. Il y a bien eu quelques étoiles filantes comme Kurt Cobain, Peter Doherty… mortes ou assagies depuis. Le rap, et surtout le gangsta rap, a revitalisé la notion d'authenticité. Le gangsta rappeur a grandi dans le ghetto et ne l'a jamais réellement quitté, il a vécu de trafic de drogue, de proxénétisme, a eu des démêlés avec la police car il a trempé dans des affaires louches, voire dans des meurtres, il a multiplié les conquêtes féminines et continue à le faire. Ses chansons racontent sa vie, son quartier (ses *"streets"*), ses frères *("niggaz")* et font l'apologie de son être réel comme un brillant CV. Le rappeur a reconstruit le modèle de la masculinité désinhibée et sûre d'elle, réinvestit la subversion perdue du rock'n'roll, du rock, du punk… A ce titre, Curtis James Jackson III n'a vraiment rien à envier à quiconque. Une mère dealeuse et junkie qui meurt lorsqu'il a huit ans, un père enfermé à perpétuité pour meurtre, Jackson a grandi dans le Queens, chez ses grands-parents. Assez rapidement, il a dealé de la coke et possédé des armes à feu. Serré par les flics, il a fini sa scolarité dans un centre de redressement pour mineurs. Une fois sorti, il s'est orienté vers le rap, chaperonné par Jam Master Jay de Run-DMC qui lui a appris à perfectionner son flow et son écriture. Pour parfaire sa filiation, Jackson a adopté le pseudo d'un gangster de Brooklyn, parti de rien et devenu un peu plus riche et mort aussi, "50 Cent". Alors que son premier album, "Power Of The Dollar" (2000) va être distribué, il est victime d'un attentat au 9 mm. Avec plusieurs balles dans la peau et hospitalisé, il est abandonné par sa maison de disques et son premier album pourrit dans les bacs. Mais, 50 Cent n'abandonne pas. La renaissance prend le visage d'Eminen et Dr Dre qui produisent son album suivant, "Get Rich Or Die Tryin' ". Le fond rouge de la pochette rappelle que c'est une histoire de sang. De sang versé, mais aussi d'hérédité. 50 Cent possède le pedigree de l'authentique *"thug boy"*. Le regard froid, direct et dur l'atteste. Il nous défie et nous menace. Son durag (bonnet en toile fine) crème rappelle sa double appartenance communautaire, au monde du hip-hop et à celui des fils d'esclaves, comme la chaîne au bout de laquelle pend un crucifix serti de diamants. Car l'histoire de 50 Cent est aussi celle d'une résurrection. C'est tout le sens de l'impact laissé par la balle sur la vitre derrière laquelle 50 Cent se tient désormais debout. Son torse nu aux muscles saillants et huilés est la preuve de sa santé et de sa force. Il est de retour parmi nous plus radieux que jamais, ce qu'indiquent les fissures sur le verre à l'image de rayons de soleil. 50 Cent se tient également prêt à en découdre et on imagine que le holster poitrine contient une arme susceptible d'être dégainée au moindre danger. Le titre de l'album inscrit à la hauteur de sa bouche est plus qu'une déclaration évidente, c'est une maxime de vie, celle de 50 Cent, du gangsta rap, du ghetto. Devenir riche à tout prix, quitte à y laisser sa peau. Le rappeur en possède déjà certains attributs comme la croix, la montre et la boucle de la ceinture couvertes de diamants scintillants. Il y a aussi l'inscription de son nom qui parcourt la surface totale du cuir et du tissu de ses vêtements. 50 Cent est une marque, celle du rappeur véritable contre qui aucun doute d'authenticité ne peut s'élever. Pourtant, tout semble un peu fabriqué et joué. Dans le clip du premier single extrait de l'album, "In Da Club", 50 Cent rejoue son histoire. On assiste à l'arrivée de son corps blessé dans un centre spécialisé, à son opération, sa convalescence dans une salle de sport médicalisée, son retour à la vie grâce à la musique et à la séduction en club. Tout le processus de rétablissement est surveillé, analysé par Eminen et Dr Dre, blouse blanche et dossier médical en main, cachés derrière un miroir sans tain. La *"thug story"* authentique s'est transformée en un storytelling à des fins mercantiles. Dès lors, la vitre percée par balle de la pochette fait figure de vitrine brisée. Le corps de 50 Cent comme son histoire s'exhibent à la vente. C'est tout le paradoxe du gangsta rap : éprouver son authenticité au sein de la société marchande. De là à analyser cette pochette comme la métaphore de la construction du corps noir dans le gangsta rap à des fins commerciales, il n'y a qu'un pas. Car sous nos yeux, 50 Cent semble devenir l'acteur et l'objet de sa propre réification dans cet univers impitoyable et réducteur qu'est l'industrie musicale. Etre un dur ou jouer au dur, quelle est la différence pour celle-ci ? La partie sombre à droite de l'image, là où le rouge vermeil tend vers la nuit, ne désigne peut-être pas uniquement l'âme troublée de 50 Cent, mais plutôt l'obscur piège du show-business. ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

FLASHEZ MOI
POUR VOUS ABONNER

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE
+ LE DOUBLE CD

THE BLACK CROWES

"THE SOUTHERN HARMONY AND MUSICAL COMPANION"

Disque clef de la carrière des Black Crowes, "The Southern Harmony And Musical Companion" est l'album qui a propulsé les frères Robinson au sommet des charts en 1992. Chef-d'œuvre de rock sudiste aux racines blues, l'album est réédité dans une édition double CD qui propose en bonus de nombreux titres rares et inédits, dont notamment une reprise de "Rainy Day Women No 12 & 35" de Bob Dylan.

83€
AU LIEU DE ~~176,83€~~

12 N° papier : 82,80€ - 12N° numérique : 71,88€

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com/ROFP678**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + Le Double CD de **The Black Crowes "The Southern Harmony and Musical Companion"** : 83€ au lieu de 176,83€.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 154,68€.

Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire, rendez-vous sur votre espace client sur boutiquelariviere.fr /ROFP678
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées:

ROFP678

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☒ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/04/2024. Prix du Double CD : 22,15 € frais de port compris.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Nom de code du projet : Supergroup

RHINOCEROS

DANS LA FOULÉE DU TRIOMPHE DE CREAM, LE CONCEPT DU *SUPERGROUP* A SÉDUIT NOMBRE DE MUSICIENS ET PRODUCTEURS. Si les espoirs suscités se sont rarement soldés par un retentissant succès commercial, certaines tentatives valent toutefois le détour. Exemple frappant : Rhinoceros, projet fomenté par Paul Rothchild et Frazier Mohawk au cœur du Los Angeles bouillonnant des sixties.

Nous sommes en 1967 et Paul A. Rothchild, éminent producteur des Doors et de Love, est approché par Frazier Mohawk, catalyseur de la fondation de Buffalo Springfield, afin d'assembler un groupe de toutes pièces. Nom de code du projet : Supergroup — pas très original. Les deux hommes organisent des auditions géantes dans une baraque de Laurel Canyon. Lors d'un premier tour qui voit défiler entre vingt et trente musiciens, ils retiennent Doug Hastings, guitariste de l'attelage folk rock The Daily Flash, désormais fameux pour l'ombrageuse "Jack Of Diamonds" (via la compilation "Nuggets"). Danny Kortchmar (The Fugs) n'est pas retenu, contrairement au bassiste Kerry Magness (Kingsmen) et au batteur Jon Keliehor (Daily Flash). Rothchild décolle pour New York et y branche le bassiste Peter Hodgson ainsi que son cousin, le chanteur John Finley. Il connaît déjà le talent des deux hommes, qui ont fait partie de John & Lee And The Checkmates, formation R&B canadienne repérée par ses soins dès 1965. Il rameute aussi le pianiste et compositeur prodige Alan Gerber, auteur à seulement quinze ans d'un superbe simple pop aux irrésistibles fragrances Beatles ("Love In Her Eyes" de Michael And Lee, 1963). Les recrues suivantes sont l'organiste Michael Fonfara (John & Lee And The Checkmates, The Electric Flag) ainsi que le guitariste au casque blond Danny Weis, dont le style lysergique avait magnifié le "Heavy" d'Iron Butterfly. Rothchild organise une prise d'acide collective pour souder les troupes, à la réussite très relative : Magness, flippé, déguerpit. Hogdson est pressenti pour le suppléer mais, faute de visa, il se fait chiper la place par Jerry "The Bear" Penrod (Iron Butterfly). La troupe se rode en accompagnant le songwriter David Ackles sur son album homonyme (1968), entre Randy Newman et Leonard Cohen. Keliehor, démissionnaire, est remplacé par le biker Billy Mundi (Mothers Of Invention), aux imposantes rouflaquettes. Enfin au complet, le désormais septuor est envoyé en studio — et même rémunéré ! — pour répéter. Pour son premier long format, Rothchild opte pour une captation *live* en un minimum de prises. La super-formation, baptisée Rhinoceros juste avant un premier concert scruté par Stephen Stills et David Crosby, ouvre pour Big Brother & The Holding Company, Three Dog Night et Taj Mahal, puis se relocalise à New York pour échapper à l'emprise pesante de Rothchild. Le disque paraît en novembre 1968 et fait un bide (115ème au Billboard) mais a plutôt bien vieilli. Gerber signe les meilleurs morceaux, comme l'ouverture "When You Say You're Sorry". Sur un tapis d'orgue Hammond moelleux, les interventions de Weis et Hastings restent mesurées, tandis que Mundi cogne violement ses fûts. Le crescendo soul de "That Time Of The Year" est extraordinaire. Le single "Apricot Brandy" est un instrumental syncopé et accrocheur qui sera utilisé comme générique par la BBC. Le R&B fiévreux "You're My Girl" évoque Buddy Miles Express, tandis que "I Need Love" lorgne du côté de James Brown. L'apaisée "I Will Serenade You" sera reprise avec succès par Three Dog Night. Le placide Jerry Penrod s'éclipse alors, échaudé par une brouille entre Finley et Weis et carbonisé par un *mauvais trip* qui l'expédie dans le même hospice que Skip Spence. Dans la foulée, Rothchild est limogé. Hodgson est appelé à la rescousse pour un second opus gravé avec David Anderle (David Ackles) : l'inégal "Satin Chickens" est publié en 1969 et grimpe à la 101ème place. La troupe y creuse le même sillon : R&B à la coule ("Top Of The Ladder", "Back Door") et beaux titres soul ("Find My Hand", "Don't Come Crying"). Frustrés pour diverses raisons, Hastings, Mundi et Gerber claquent définitivement la porte. Le dernier usinera une réjouissante galette country funk en 1971 pour Shelter Records. Larry Leishman (John & Lee And The Checkmates) et le chanteur-batteur de jazz afro-américain Duke Edwards intègrent la bande, qui loupe bêtement un passage pourtant verrouillé au festival de Woodstock : en dernière minute, il est contraint par son management à égayer un lucratif bal de promo… Un troisième opus est ensuite ourdi sous le commandement de Guy Draper : le plus consistant "Better Times Are Coming". L'organe soul d'Edwards fait merveille sur "Old Age", l'extraordinaire blues-funk "Lady Of Fortune" ou encore la ballade gospel "Happiness". Cette ultime mouture implose au Canada où elle renaîtra brièvement en tant que Blackstone le temps de coucher, avec Rothchild, son meilleur album : "On The Line", qui navigue entre blues rock roboratif ("Back Door Man", "Ain't Nobody's Business"), soul rassérénante ("Ain't Gonna Let It Go", "Sunday's Song") et funk brûlant ("Oopoopadoo"). ❑

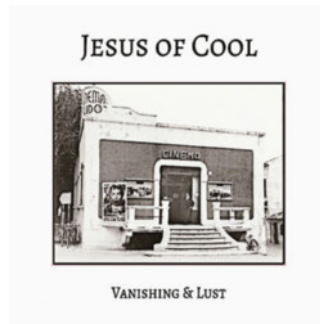
PAR H.M.

Un indicible pouvoir d'attraction

Le circuit discographique officiel raffole actuellement des rééditions. Pourquoi le circuit indépendant n'y aurait-il pas droit lui aussi, surtout si c'est l'occasion de donner un coup de projecteur sur des essais méconnus ? Et c'est ainsi que certains labels rééditent des œuvres de groupes maintenant disparus et que, parmi les huit sélectionnés du mois (sur trente-neuf à la rédaction), un chanteur-guitariste ressort une nouvelle version de son album originel et un groupe revisite son répertoire en le confrontant à un musicien africain.

Pour son troisième album, **King Biscuit** se réclame de l'afro-rock après avoir célébré le blues du Mississippi. Accueillant un nouveau membre venant d'une famille de griots du Burkina Faso, le trio originel a voulu revisiter avec lui neuf titres de son répertoire, en s'inspirant notamment de la tradition gnawa. La guitare y côtoie donc le synthé, la batterie, les claviers et les instruments traditionnels africains au gré de morceaux qui, en faisant le choix de la longueur (cinq minutes en moyenne), privilégient leur aspect hypnotique et la recherche d'une transe par-delà les frontières (*"Voltage Diarra", Joie'n'Records, facebook.com/KingBiscuitFr, distribution InOuïe*).

Originaire de Marseille, le Franco-Britannique **Phil Pace** affiche une discographie déjà conséquente mais tenait à ressortir son premier album paru en 2007 : remixés et remasterisés (avec quatre inédits en prime), tous ces morceaux originaux se caractérisent par une fraîcheur et un aplomb qui brassent influences perceptibles et hommages plus ou moins déguisés aux figures marquantes qui ont déclenché son éveil musical, aussi bien du côté de la pop anglaise (directement évoquée à travers la reprise très réussie de "Cold Turkey" de John Lennon) que des songwriters américains (Bob Dylan, Bruce Springsteen). (*"There's A Place", Phil Pace, philpace.fr*).



Second album en sept ans pour **Jesus Of Cool** : le trio toulousain devient occasionnellement quatuor quand intervient une chanteuse en contrepoint à un chant principal qui fascine par son aspect. Une mélancolie sous-jacente berce les morceaux enlevés et passe au premier plan sur les ballades aux allures de complaintes. La fêlure, le désarroi sont palpables sous des mélodies soignées et des orchestrations diversifiées. Et un indicible pouvoir d'attraction anime des réussites troublantes telles "Mrs Double Bind" ou "Shall We" (*"Vanishing & Lust", Pop Sisters Records, facebook.com/JesusOfCool4, distribution La Grande Distribution*).

Avant d'interpréter ses propres chansons, **David Scrima** était un dessinateur-illustrateur dont les œuvres témoignent de sa passion pour le rock. Sa rencontre avec Mark Daumail (Cocoon) fut déterminante : ce dernier a pioché dans de nombreux morceaux une sélection de titres qu'ils ont enregistrés à deux (avec quelques complices) en plongeant dans une pop-folk francophone légère et plaisante où la voix défend des chroniques douces-amères *("Gardien De Musée", Yum Yum, facebook.com/p/David-Scrima-100063018619196, distribution Believe)*.

Deux ans après des débuts remarqués, le trio de région parisienne **Gurl** sort un second EP six titres (anglophone) qui le positionne comme une valeur sûre de la nouvelle scène avec son mélange adroit de rock garage et de surf. On sent que les influences se bousculent et qu'il n'a pas envie de s'enfermer dans une chapelle, quitte à frôler le hors-jeu avec un final acoustique sans intérêt avéré. Mais sinon, ça dépote avec le sourire et les morceaux sont portés par une énergie juvénile et fun qui réserve de beaux comme "Silly Dreams", alliage réussi de fougue et de mélodie, et "Song For The Sun" ou "My Dream Car", qui sonnent la charge avec élégance (*"Maybe Were Not Kids Anymore", Le Cèpe Records, facebook.com/rockngguurl*).

Depuis 2015, **La Poison** (de Paris) réunit le guitariste Daniel Jamet (Mano Negra), David et Moon, respectivement batteur et chanteuse du Maximum Kouette. Ce second album entérine le choix d'un "*rock electro chimique*" où guitare, batterie et chant s'amusent au milieu des machines vintage, où les souvenirs de B-52's et Devo s'ébattent parmi les apports du punk rock. Excellente entrée en matière, la petite ritournelle obsédante, "Le Monde Va Mal" égrène tous nos problèmes pour appeler en écho un "Besoin De Réconfort". Voix assurée, mutine et vibrionnante, rythmes enlevés, superbe ballade ("Béton Brûlant"), textes piquants : l'offensive déjantée ne boude pas son plaisir (*"Décadanse Générale", Hyp, la-poison.com, distribution Integral*).

Nouveau groupe en piste depuis un an, **Lemon Rose** réunit des musiciens de Bordeaux membres d'autres formations du cru : Th da Freak, Order 89, Opinion ou Squad Surf Club. Ce premier EP quatre titres bat le rappel des années soixante et soixante-dix à grand renfort de vocaux mélodiques, de rythmes dansants ou de guitares déchaînées et assume un parti pris vintage avec flamboyance. Il immerge l'auditeur dans un melting-pot alerte de pop savoureuse, de rock garage et de psyché, avec une nette préférence pour les rythmiques soutenues et une entrée en matière ("Your Eyes On Me") qui impressionne par son efficacité, son insouciance assumée et sa concision impeccable (*"The Bean", Les Disques Du Paradis, facebook.com/lemonrosebandband*).

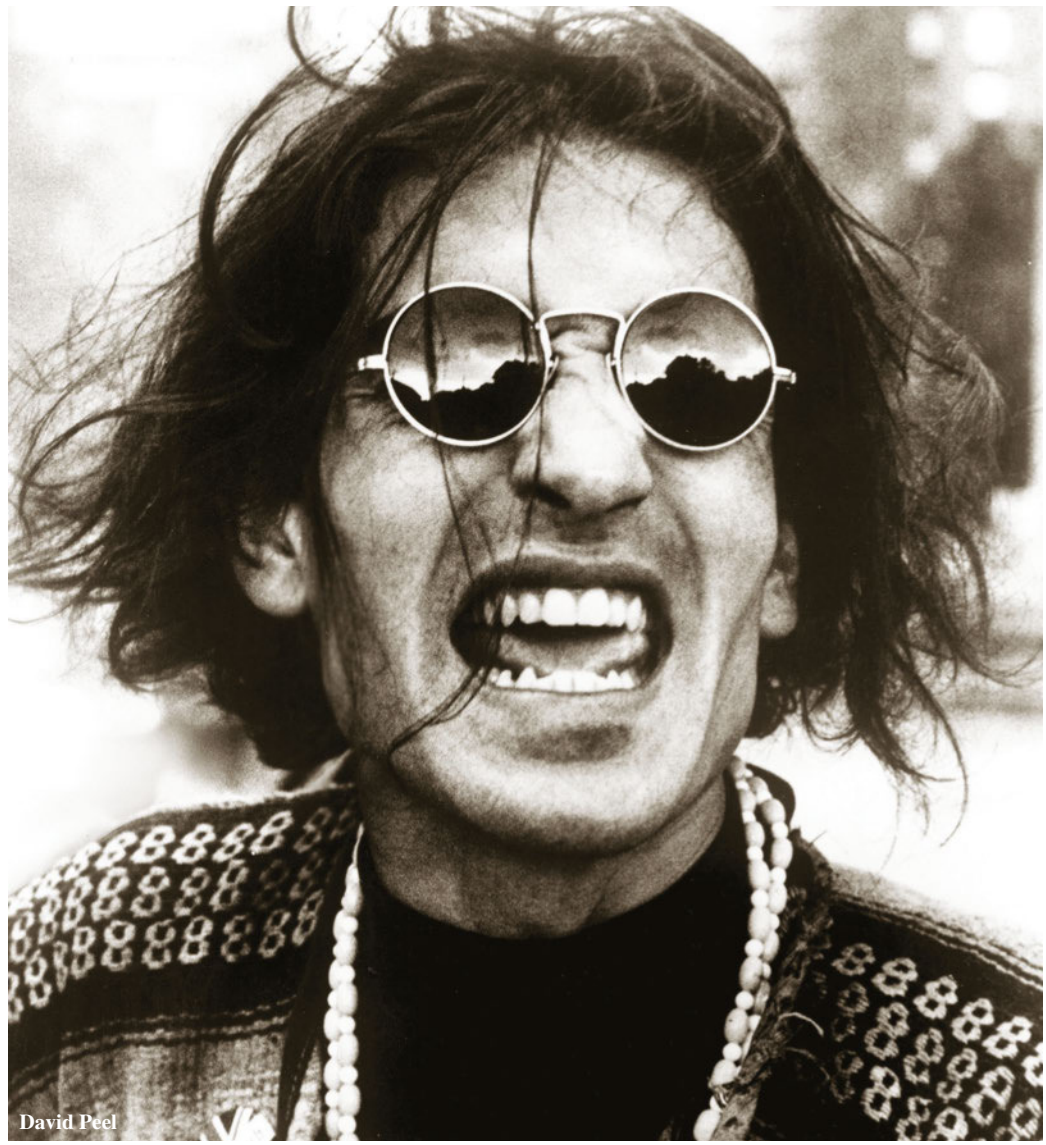
Franco-américain basé à Paris, le chanteur-guitariste **Cory Seznec** est un baroudeur musical que les rencontres ont fait voyager à Tombouctou et au Kenya, avant de s'installer trois ans en Ethiopie, puis de revenir tourner en Angleterre avec le trio Groanbox. Depuis qu'il œuvre en solo, il tente la synthèse entre ses différentes expériences, et son quatrième album en offre un aperçu probant : plutôt contemplatif et inspiré des écrits du naturaliste américain Aldo Leopold, il repose sur des fondements du folk traditionnel, comme le prouvent l'unique reprise ("Lonesome Road" de Doc Watson), l'influence blues et country ou l'intervention d'un banjo et d'une guitare slide. (*"Deep Of Time", Captain Pouch Records, coryseznec.com, distribution InOuïe*). ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Des poulets vivants sur les spectateurs

Parfois limités dans leurs expressions musicales, parfois flamboyants ou simplement brillants, les MUSICIENS EXCENTRIQUES ont continué à proliférer au fil du temps, rockers, musiciens de rue, visionnaires…
DEUXIEME PARTIE

Si Hector arrivait sur scène en baignoire à roulettes, le chanteur lyonnais Mahmoud Ayari, alias **Chico**, se contentait d'une bassine, mais il se lavait dedans. Il portait également sur la tête un casque rempli de pétards qu'il allumait pour un final pyrotechnique après avoir balancé des poulets vivants sur les spectateurs. Son grand choc musical survient quand il découvre Jimi Hendrix dont il adopte la coupe afro. Il crée en 1969 Chico And The Slow Death, avec Patrick Garel, batterie, Bernard Lloret, guitares, puis Alain Mazet, basse, avant l'enregistrement de quatre reprises de Hendrix à Lyon en 1970. L'album, enterré à l'époque, refera surface en 2004 sous le nom de Chico Magnetic Band, "The Slow Death In Mind EP". Le son n'est pas terrible, mais la version de "If Six Was Nine", mal orthographiée en "If I Was Nine", est plutôt réussie. Après le single "Pop Or Not Pop"/ "Inverse Pop" composé par Jean-Pierre Massiera et le départ de Lloret remplacé par Bernard Monerri, le groupe tourne sans interruption, avec une prestation remarquée en août 1970 au festival d'Aix-en-Provence, voir le film "La Cause Du Pop". Auparavant en juillet, l'album "Chico Magnetic Band" est enregistré en trois jours, mais il ne paraît qu'en juin 1971 sur Vogue. Chico étant aussi ingérable sur scène qu'en dehors, après le single "Girls Of Ocean" en 1972 et une tentative communautaire, la formation lyonnaise se sépare. D'innombrables musiciens ont débuté en se produisant dans les rues des villes. Beale Street à Memphis et Maxwell Street à Chicago furent ainsi des hauts lieux du blues. D'autres y restèrent. Parmi eux, initialement pianiste, **George Coleman** quitte les salles de concert pour les rues texanes de Galveston, puis de San Antonio où il chante d'une voix nasillarde, crie, récite, éructe, dialogue et siffle. Il s'accompagne en frappant très fort avec des maillets sur des gros bidons d'essence (vides). Comme il le dit lui-même : "*Je joue fondamentalement de la beat music*". En 1968, paraît son unique album, "Bongo Joe", qui contient ses deux morceaux de référence, "I Wish I Could Sing" et "Innocent Little Doggy". Aveugle depuis l'âge de seize ans après l'explosion d'un bâton de dynamite, Louis Thomas Harding, alias **Moondog**, suit des cours de composition et d'harmonie dans un institut pour aveugles. Il apprend également à jouer du violon, de l'orgue et du piano. A New York, où il arrive en 1943, il rencontre aussi bien des musiciens classiques que des jazzmen, notamment Charlie Parker, Très vite, il se distingue par la longueur de ses cheveux et de sa barbe, ses vêtements, sa cape et son casque de Viking, le tout fait maison. A partir de 1949, Moondog décide de se produire dans les rues de Manhattan, la plupart du temps à l'intersection de la 53ème Rue et la 6ème Avenue, puis dans cette dernière, ce qui lui vaut le surnom de Viking de la 6ème Avenue. Là, il chante, récite des poèmes et joue des instruments à cordes et percussifs qu'il a créés tels que le *oo* et la *trimba*, le *hüs*, le *troubador harp*. A son stand, il vend ses poèmes, ses livrets et, à partir de 1953, ses disques, mais il n'a pratiquement jamais vécu dans la rue, possédant un appartement à Manhattan et une maison de campagne. Par la suite, dans les années 1980 et 1990, il est invité par des orchestres dans de grandes salles de concert et dans des festivals, les TransMusicales en 1988. Il meurt en 1999 à Munster, en Allemagne où il vivait depuis les années 1970. Toujours à New York, mais dans un style très différent, plus basique musicalement, le chanteur David Michael Rosario, alias **David Peel**, et son Lower East Side Band sont des attractions de la rue. David a choisi le nom de Peel en référence à la légende urbaine selon laquelle fumer des peaux de banane pouvait défoncer. Accompagné par le Lower East Side, deux guitaristes douze-cordes, un bassiste et un adepte du tambourin, David Peel est remarqué en 1968 lors d'un hootnanny, un rassemblement de musiciens folk, du dimanche à Washington Square.



David Peel

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Signé par Elektra, son premier album, “Have A Marijuana”, a été pris sur le vif dans les rues de New York où il braille d’une voix éraillée des thématiques hippies, drogues, sexe et contestation sociale à l’exemple de “I Like Marijuana”, “Here Comes A Cop”, “Up Against The Wall”, “Show Me The Way To Get Stoned”. Il récidive en 1970, toujours dans les rues avec la participation du public, “The American Revolution” avec “Legalize Marijuana”, “I Want To Get High”, “Girls Girls Girls” et surtout, en 1972, avec “The Pope Smokes Dope” produit par John Lennon et Yoko Ono pour Apple. Jusqu’à sa mort en 2017, il continuera à sortir une grande quantité de disques sur le label Orange comme “King Of Punk” (1978), “John Lennon Forever” (1987), “War And Anarchy” (1994) avec Wayne Kramer. Il a également produit le premier album de GG Allin, “Always Was, Is And Always Shall Be” (1980). Sur la Côte ouest, l’équivalent de Peel s’appelle **Lawrence Wayne** “Wild Man Fisher”. Diagnostiqué schizophrène, bipolaire, paranoïaque et sujet à des hallucinations, il chante a cappella, interpelle, déclame, dialogue avec les passants sur le Sunset Strip de Los Angeles. En 1968, Frank Zappa l’enregistre dans la rue, y apportant quelques ajouts dans son studio, au total trente-six morceaux, “An Evening With Wild Man Fischer” (1969). A des degrés divers, Zappa, le percussionniste Art Tripp, Kim Fowley, Rodney Bingenheimer et les GTO’s apportent leur contribution. Wild Man a réalisé quatre autres albums tout en vivant régulièrement dans la rue. Les plus célèbres rockers se firent aussi remarquer par leurs excès sur et hors de scène, à l’image d’un Jerry Lee Lewis survolté et d’un Gene Vincent christique, tous deux n’hésitant pas à sortir un flingue à la moindre contrariété et à avaler des quantités de drogues diverses, récréatives comme painkillers. Richard Wayne **“Little Richard”** Penniman était un personnage flamboyant, compositeur innovant, pianiste au jeu frénétique et chanteur charismatique. Sur scène, il se permettait toutes les fantaisies et les outrances, sa coiffure, ses vêtements scintillants et sa gestuelle, tout en étant constamment déchiré entre sa foi, sa pratique de la musique du diable et sa sexualité. Infiniment moins connus, trois autres rockers méritent d’être évoqués.

Les premiers 45 tours d’Eskew Reeder Jr. alias **Esquerita** sont parus après ceux de Little Richard, son influence est perceptible dans le changement de style de celui-ci, renforçant son aspect le plus spectaculaire. Esquerita quitte très jeune l’école pour rejoindre une formation gospel tout en apprenant le piano en autodidacte. Ses débuts scéniques sont hallucinants. Sur des rythmes frénétiques, il se présente outrageusement maquillé, portant de grosses lunettes de soleil et deux perruques en une incroyable Pompadour. Chanteur à la voix puissante, il n’hésite pas à monter soudainement dans les aigus. Sa renommée reste toutefois trop modeste par rapport à la qualité de ses chansons et à l’énergie communicative de ses concerts. Il se maintient dans les années 1960, mais à partir de 1970, il se produit essentiellement à New York, dans des clubs gays et afro-américains, avant de finir laveur de voitures. Il meurt de complications du sida en 1986, à Harlem. **Hasil Adkins** et **The Legendary Stardust Cowboy** sont considérés comme des précurseurs du psychobilly, dans leur cas, un mélange de rockabilly et d’art brut. Hasil Adkins a composé des milliers de chansons, dont une petite partie a été enregistrée, sur ses thèmes favoris, les femmes, les voitures, les guitares, les hot-dogs, la décapitation et, avant tout, les poulets auxquels il consacre de très nombreuses chansons et une danse, le Chicken Walk. Il se produit sur scène en homme-orchestre, chantant son mix de rockabilly et country en s’accompagnant simultanément à la batterie, à la guitare et à l’harmonica. Il meurt en 2005 à 67 ans, après avoir été renversé par un VTT. Il a été redécouvert par les Cramps et le label Norton. Le Texan Norman Carl Oda, alias The Legendary Stardust Cowboy, est depuis l’enfance un passionné de voyages dans l’espace. Mais son titre le plus connu, paru en 45 tours en 1968, “Paralyzed” raconte, de manière inintelligible une histoire de fille et de frigidaire. Jouant du dobro et du bugle, il est accompagné par T-Bone Burnett à la batterie. Son deuxième single, “I Took A Trip On A Gemini Spaceship” en 1969, sorte de récitatif sous LSD, a été repris par David Bowie sur l’album “Heathen” (2002). ❑

Top 5

Chico Magnetic Band

“Chico Magnetic Band” *(1971)*

Un disque à redécouvrir. En ouverture, “Explosion” propose un blues rock tribal et psychédélique à grand renfort d’effets sonores déformant les instruments comme les voix. Cinq morceaux sont l’œuvre du duo Chico et Patrick Garel, outre “Explosion”, les hendrixiens “Lot Of Things”, “We All Come And Go” et “My Sorrow”, et le space rock de “To Where I Belong”. Complètent l’album deux compositions, “Pop Pull Hair” et “Pop Orbite”, du grand bidouilleur français des sons, Jean-Pierre Massiera, et une adaptation de Jimi Hendrix, “Cross Town Traffic”. Le guitariste Bernard Monerri est à la hauteur, et les vocaux incompréhensibles.

Moondog

“Moondog” *(1969)*

Produit par James William Guercio, connu pour son travail avec le groupe Chicago, “Moondog”, même titre que l’album de 1956, fait connaître ce compositeur auprès d’un public plus large. Enregistré à New York avec cinquante musiciens, le disque propose une suite de huit courtes symphonies où, aux structures classiques, se mêlent des influences jazz, “Lament 1 (Bird’s Lament)”, des percussions amérindiennes, “Stamping Ground”, et de la musique répétitive, “Theme”.

Esquerita

“Esquerita!” *(1959)*

Enregistré à Nashville, “Esquerita!” est un grand disque de rock’n’roll et de rhythm’n’blues qui commence très fort avec le sauvage “Hey Miss Lucy” digne des meilleurs titres de Little Richard. Il se poursuit par un enchaînement de quelques ballades, “Why Did It Take You So Long”, de mid-tempos blues, “I’m Battle Over Hattie”, et de grands moments de frénésie, “Crazy Crazy Feeling”, “Hole In My Heart”. La voix d’Esquerita par ses montées dans les aigus et le piano donnent le tempo aux cuivres et aux chœurs. “Believe Me When I Say Rock And Roll Is Here To Stay” est une profession de foi.

Hasil Adkins

“Out To Hunch” *(1986)*

Après des 45 tours dans les années, dont les danses “Chicken Walk” en 1962 et “The Hunch” en 1963, “Out To Hunch” est son premier album. Le son en est brut comme sa voix nasillarde, les rythmes soutenus et l’énergie bien présente sur les seize courts morceaux. On y découvre “No More Hot Dogs” où il promet de décapiter sa petite amie si elle continue à manger des hot-dogs, “Chicken Walk”, “The Hunch”, “Let Me Come In”, et quatre reprises rock’n’roll comme “Memphis” de Chuck Berry.

The Legendary Stardust Cowboy

“Rock It To Stardom” *(1984)*

Son premier album, “Rock It To Stardom”, propose une version années quatre-vingt de “Paralyzed” sur laquelle, comme en 1968, il crie, hulule, grogne plus qu’il ne chante, cette fois-ci secondé par un groupe. Dix-sept titres courts et percutants se succèdent, “Radar”, “Fly Me To The Moon”, “I Took A Trip (On A Space Shuttle)”, “Cactus”, “Dynamite”, “Shootout On A C.B. Channel”.

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

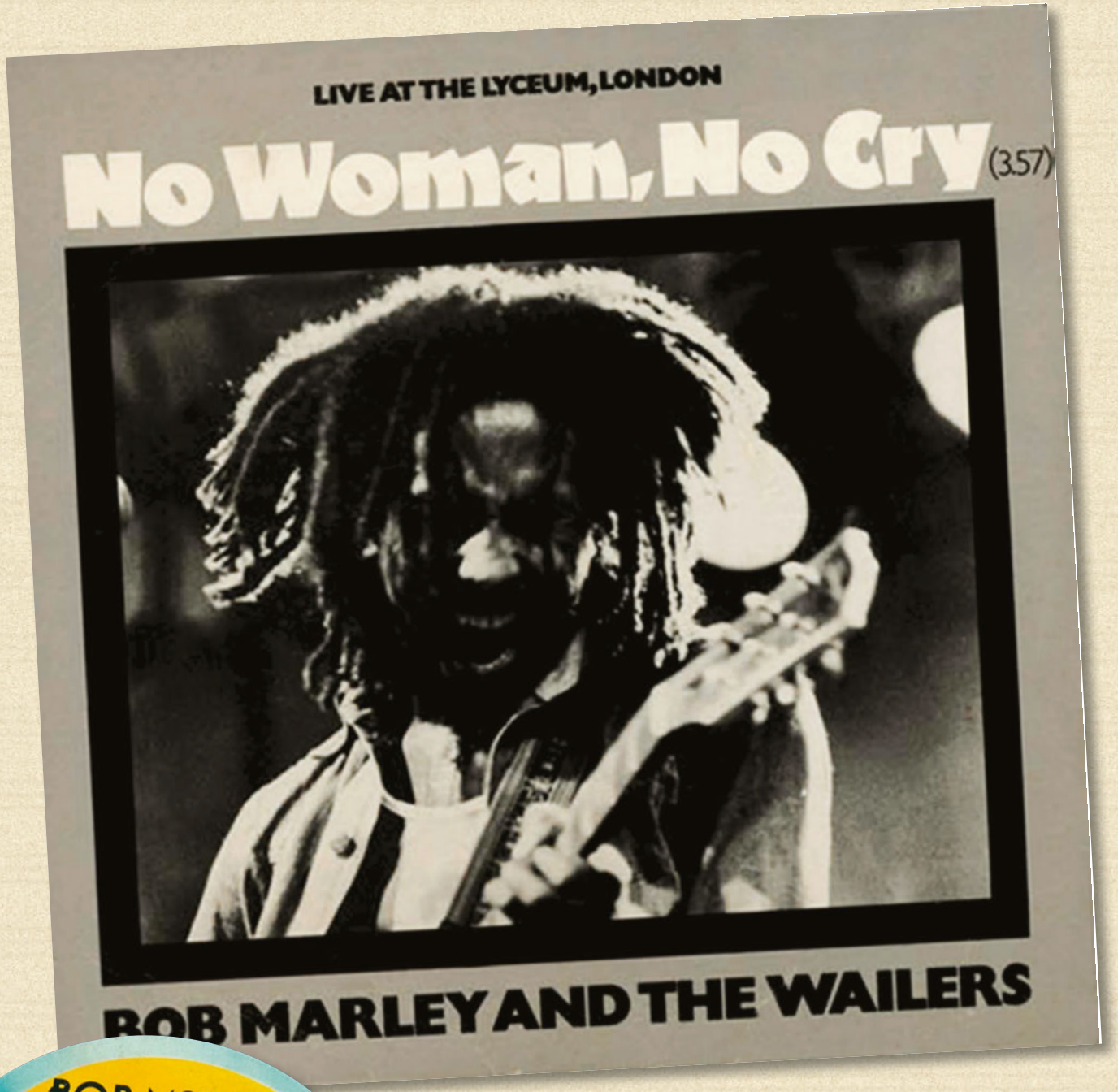
Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

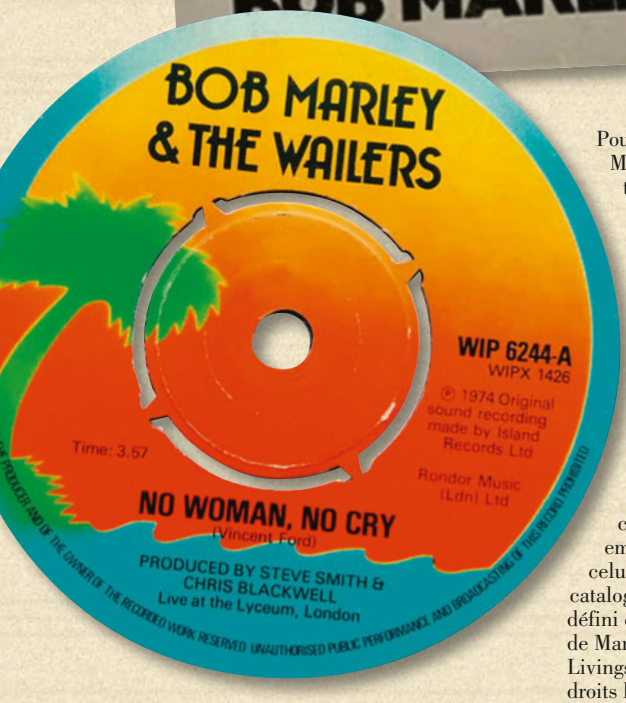
Affaire numéro 48
Cayman Music VS Blue Mountain Music

"No Woman, No Cry" et no droits d'auteur

PARFOIS, IL FAUT SAVOIR ALLER AU PLUS SIMPLE. QUELQUES LETTRES. *LEGEND*. TOUT EST DIT. La compilation des meilleurs titres de Bob Marley est peut-être un des seuls best-of au monde que les archivistes les plus chevronnés acceptent de détenir aux côtés des albums studio de leurs idoles. Trente-trois millions d'exemplaires vendus. Rien que ça. Par l'intermédiaire de cette galette, Marley a fait découvrir à des femmes et des hommes qui pourraient composer un pays grand comme le Maroc ou l'Angola, le reggae, cette musique de l'apaisement flamboyant. Et dans ce best-of, occupe une belle place la chanson de l'adolescence, des cœurs meurtris ou ironiques, des débuts de vie ou des fins de soirée : "No Woman, No Cry". *"C'est Marley, bien sûr, non ?"*, dit le juriste un sourire aux commissures des lèvres. *"En êtes-vous si sûr, légaliste ?"* Oui, c'est le nom qui figure entre parenthèses dans tous les crédits de tous les disques de Bob Marley. Sur "Legend", mais également sur "Natty Dread" (enregistrement studio) ou le concert au Lyceum de Londres. Alors ? Sur le copyright de certains titres, sur les disques "Natty Dread" ou "Rastaman Vibration", on peut lire le nom d'un homme, Vincent Ford. Ford, que l'on surnomme Tata à Trenchtown, fait tourner une modeste soupe populaire dans ce quartier difficile de Kingston. Tata a toujours été un soutien de Bob. Le premier couplet de la chanson (l'arbre qui cache la forêt) fait expressément référence à ce quartier : "*Said I remember when we used to sit in the government yard in Trenchtown.*" Y a-t-il un hic ? Les redevances reçues par Ford ont permis d'assurer la survie et le fonctionnement continu de sa soupe populaire jusqu'à sa mort en 2008. Bob n'a-t-il pas détourné une pratique contractuelle en attribuant les crédits à un autre que lui ? Ou bien Tata a-t-il réellement participé au processus créatif qui a conduit à la naissance d'un tube universel ? Au fond, la question de savoir qui a réellement composé ce classique de Bob Marley tourmente les experts de la légende du reggae depuis quarante ans. La justice a cela de bon qu'elle sait mettre fin aux querelles. Elle n'attend que d'être saisie. Cayman Music est une société qui détient le catalogue de Marley de 1967 à 1976. En 1992, par contrat, elle a cédé l'intégralité du catalogue à Blue Mountain Music, société créée par Chris Blackwell, patron d'Island Records et artisan du succès de Marley.

Néanmoins, en 2014, Cayman accuse Blue Mountain Music d'avoir détourné une partie des revenus du chanteur jamaïcain. La raison invoquée : "No Woman, No Cry" et douze autres titres, bien qu'écrits par Bob Marley, ont été "frauduleusement" attribués à d'autres personnes afin de violer délibérément le contrat d'édition existant depuis 1973 entre Cayman et Marley. Que Marley ait biaisé est une opinion communément répandue dans la galaxie du chanteur. En attribuant les copyrights à son épouse, aux Wailers ou à d'autres amis proches, Marley contournait finement les restrictions strictes qui existent en matière d'édition. Ainsi, Cayman veut récupérer son dû. Elle est accompagnée d'une autre société, BSI Enterprises Limited. Blue Mountain Music, empreinte de philosophie rastafari, a de quoi être sereine. Son représentant, Ian Mill QC, s'abrite derrière le droit des contrats et son application stricte. Certes, il reconnaît que Marley avait "*faussement prétendu que les treize chansons avaient été composées par d'autres personnes dans le but d'échapper à la cession automatique de leurs droits d'auteur à Cayman*", mais en droit anglais, la ruse est inefficace. De plus, l'intention manifeste de l'accord de cession de 1992 était de transférer tous les droits appartenant à la société Cayman. Les magistrats de la High Court résument les demandes de Cayman Music Limited : Cayman cherche à obtenir de la cour une déclaration selon laquelle elle serait la propriétaire des droits sur les chansons litigieuses et Blue Mountain la licenciée exclusive de ces droits. Si la cour devait entériner ce raisonnement, Cayman pourrait réclamer à Blue Mountain le remboursement des sommes détenues et reçues par elle de la part des sociétés de gestion collective des droits d'auteur. Le juge doit se faire l'interprète du contrat de 1992. Le problème est ainsi posé : en 2014, Cayman et Blue Mountain s'accordent à penser qu'à la date de l'accord, en 1992, les droits d'auteur sur les œuvres appartenaient à Cayman. En revanche, les parties diffèrent sur le point (fondamental) suivant : Blue Mountain affirme que les droits d'auteur sur les œuvres lui ont été transférés en 1992 (plus exactement à Island Records, mais le même personnage se cache derrière les deux sociétés), tandis que les demandeurs affirment que les droits d'auteur sont restés la propriété de Cayman, auprès de qui BSI Enterprises Limited les a acquis par la suite. La mission du juge consiste donc en l'interprétation d'un contrat. Pour ce faire, il brosse la longue chronologie des droits d'auteur de Bob. Celle-ci permet d'éclairer l'argumentation des parties. Bref historique, du grand bout de la lorgnette d'un juge anglais : en 1968, Bob Marley conclut un contrat d'édition avec Johnny Nash, également artiste et associé dans une maison de disques, JAD, avec Danny Sims. Il signe également un contrat d'enregistrement avec JAD, sous réserve d'une licence exclusive accordée à CBS. Au début des années 1970, les choses évoluent, Bob rencontre Chris Blackwell, le patron d'Island Records et signe avec lui un contrat d'enregistrement ; Island rachète la part de CBS. En 1973, Marley signe un contrat d'édition avec la société d'édition de Danny Sims, CMI ou Cayman Music. Entre 1973 et 1976, Marley écrit les œuvres litigieuses, attribuant délibérément la paternité de celles-ci à divers amis et associés. Les parties ont désigné cet arrangement le *"stratagème d'attribution erronée"*. Dès lors, CMI n'a reçu aucune redevance au titre des différents contrats d'édition passés entre lui et Marley, et relatifs à ces chansons. Chris Blackwell reconnaît avoir été informé de ce stratagème mais n'était pas au courant des disputes entre Marley et Danny Sims. Island a payé des redevances aux *"auteurs mal attribués"*. La disparition de Bob Marley en 1984 a pour conséquence une multitude de procès. Notamment, Sims et CMI déposent plainte contre la succession Marley, réclamant des dommages et intérêts et l'argent obtenu en lien avec le *"stratagème"*. Cette action est prescrite. De son côté, Chris Blackwell et Island ont souhaité acquérir les droits sur les œuvres de Bob Marley, y compris les droits d'auteur musicaux et les droits d'édition. Dès lors, proche de la famille de Marley, Island a conclu un accord avec la succession en 1988, puis en 1992. Ensuite, apprenant que Sims était vendeur, y compris des droits convenus avec Marley en 1968 et 1973, Island s'est rapprochée de CMI. Logique : combiné à l'accord de 1988, ce nouveau deal permettait à Island de détenir le contrôle de la grande majorité de la production créative de Bob Marley. Les parties se mettent à table, négocient et concluent un accord en 1992. Question : cet accord de cession contenait-il le titre "No Woman, No Cry" et consorts ?





Pour Cayman, non, pour Island/ Blue Mountain, oui, évidemment ! Le juge tranche du côté de Blue Mountain, s'essaie à l'exégèse contractuelle. L'accord de 1992 est soumis au droit new-yorkais, mais le juge londonien présume qu'il est identique au droit londonien. Pour interpréter un contrat, le droit anglais s'attache à ce qu'une personne raisonnable, placée dans des conditions raisonnables, est en mesure de comprendre. De plus, l'intention des parties doit être déterminée objectivement et la signification d'un accord écrit à partir du document lui-même. Ces précisions sont importantes, car au fond, c'est un article du contrat qui emporte la conviction du juge : l'article 1.8 ; celui-ci définit les termes composition et catalogue ; le terme catalogue est très largement défini et vise toutes les compositions musicales de Marley et autres (Rita, Peter McIntosh, Livingstone, etc.), aussi il comprend les droits les plus étendus, *"tous les droits dont le vendeur (CMI) tire des revenus, y compris, mais sans s'y limiter, le catalogue figurant à l'annexe 2 (du contrat)"*. Or, l'annexe 2 ne vise pas les treize titres litigieux. Ici, les avis divergent. Island et Blue Mountain soutiennent que la clause 1.8 inclut les compositions de l'annexe 2 et toutes les autres chansons effectivement ou écrites ou enregistrées par Bob Marley et détenues par CMI, qu'elles soient ou non connues ou inconnues, et que leur attribution soit exacte ou non. Le juge épouse les arguments d'Island : "*En examinant le libellé, il me semble très clairement que "No Woman, No Cry" était couvert par les termes généraux de la clause 1.8, qui incluent dans les compositions tout ce que CMI possédait et qui avait été écrit ou enregistré par Bob Marley.*" C'est le bon sens qui triomphe : Island voulait acheter l'entièreté du catalogue de Marley et CMI avait trouvé le bon acheteur pour maximiser son catalogue ! Finalement, c'est le caractère large et général d'une clause du contrat qui emporte la conviction du juge. Voilà, les treize chansons litigieuses appartiennent à Island Records et Blue Mountain. Et "No Woman, No Cry" a bien été écrite par… Vincent Ford… Derrière lui se cache le diable du reggae, l'immortel Bob Marley. CQFD. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Love story banale piratée par l'effroi

Sleep

DE JASON YU

Le somnambulisme ! Cet état étrange où l'endormi a l'impression d'errer sans fin dans la filmographie de David Lynch a été traité à plusieurs reprises au cinéma. Certes beaucoup moins que les déambulations morbides de serial killers libidineux, les engueulades hystériques de couple dans un deux-pièces cuisine (spécialité française) ou les bastons ultra-numérisées de super héros en mal de charisme, mais quand même. Voire Fernandel qui en a fait les frais en 1951 ("Boniface Somnambule"). Ou le canard préféré de Walt Disney dans un cartoon déjanté de 1947 ("Dodo Donald"). Ainsi qu'une Jennifer Connelly toute jeunette dans un trip déviant de Dario Argento en 1985 ("Phenomena"). Entre autres. La plupart du temps, au cinéma du moins, le somnambulisme mène aux songes poétiques et amoureux ("Les Belles De Nuit" de René Clair) ou aux cauchemars mortels (la saga des Freddy Krueger), mais rarement au réalisme cru vu non pas du côté des illusions déviantes mais du côté réel. Où le somnambule, dans un état autre, se balade dans son appartement en pleine nuit sans se souvenir de rien à son réveil. Jennifer Aniston, Tom Holland et Harry Connick Jr en savent quelque chose, eux qui sont atteints dans la vie réelle de cette maladie. Pour son premier long-métrage, le Sud-Coréen Jason Yu (qui a fait ses armes comme assistant de Bong Joon-ho, réalisateur du magistral "Parasite") traite donc d'un cas de somnambulisme a priori ordinaire. Celui d'un acteur en herbe qui, une nuit, commence à se gratter la joue jusqu'au sang dans son sommeil. Sa jeune épouse s'en soucie, lui pas. Néanmoins, sa plaie lui fait rater un casting. Et les ennuis commencent... Une autre nuit, sa douce le surprend en train de manger de la viande crue face au frigo ouvert. Puis ça se corse lorsque, une autre nuit encore, elle le rattrape de justesse avant qu'il ne se jette par la fenêtre. "Sleep" se met alors à dévier sévère. Mais toujours dans un cadre réaliste. Jason Yu filme au cordeau les pièces de l'appartement et les agissements de plus en plus dangereux du somnambule. Jusqu'au jour où le pire reste à venir quand la femme accouche d'un bébé tant désiré. Risque-t-il de lui faire du mal dans son sommeil semi-éveillé ? Peut-il devenir l'assassin de son rejeton sans le vouloir ? Ou, car la question finit aussi par se poser, serait-il possédé par l'âme vicelarde d'un esprit revanchard ? Le suspense s'installe, la peur diffuse envahit le lieu et la paranoïa s'infuse dans les coins de cadre. Jusqu'au bout, on ne peut dire s'il s'agit d'un thriller familial sur fond de trouble du sommeil ou d'une descente infernale immersive dans l'antre rêveur d'une entité invisible. Le surnaturel deviendrait-il naturel ? Ou l'inverse ? Jason Yu répondait en partie à la question au dernier festival de Cannes (où "Sleep" a été projeté dans la section Semaine de la critique) : "*Je suis parti du principe très linéaire de rester vrai à chaque moment du film.*"

Mais en dehors de faire un film de genre quasi *dégenré*, "Sleep" pose aussi quelques questions existentielles sur la conjugalité pouvant mener à la folie profonde. Un vrai mélange de sentiments et d'horreur à rapprocher d'autres grands films coréens comme "Parasite" (comédie dramatique et home invasion), "Memories Of Murder" (serial killer et humour glacial) et l'indispensable "The Host" où l'apparition d'un monstre antédiluvien déambulant dans les rues de Séoul n'empêche pas l'intrusion de quelques messages écologiques et politiques de bon aloi. Dans une ambiance terriblement anxiogène, Jason Yu ne lâche donc jamais la psyché torturée de ces deux protagonistes. Histoire d'enfermer le spectateur dans le moi profond de ces deux personnages qui s'enfoncent peu à peu dans le doute, le questionnement et dans un quotidien de plus en plus angoissant. Une love story banale piratée par l'effroi et la peur de l'autre. Mais comment auraient réagi Adam et Eve, Roméo et Juliette ou Bonnie et Clyde dans de telles circonstances morbides *(en salles le 21 février)* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Des rois de la baffe

Iron Claw

Iron Claw

Il y a deux façons d'aborder le catch au cinéma. Soit par le biais de la castagne drôle et décomplexée ("Super Nacho" avec Jack Black), soit de manière plus intimiste. En gros : à quoi ressemble la vie d'un catcheur hors du ring. Stallone en a fait le sujet de son premier long-métrage derrière la caméra avec le très social (façon "Rocky") "La Taverne De L'Enfer". Robert Aldrich également, avec "Deux Filles Au Tapis" où Peter Falk manage les combats de deux catcheuses baraquées et sexy dans les endroits les plus pouilleux de l'Amérique profonde. Et évidemment, le très dépressif "The Wrestler" de Darren Aronofsky où Mickey Rourke, le visage tuméfié et le cœur fragile, tente de revenir sur le ring vingt ans après sa gloire. "Iron Claw" de Sean Durkin, lointain cousin de "The Wrestler", retrace une histoire vraie. Celle des frères Von Erich qui, dans les années quatre-vingt, ont marqué l'histoire de ce sport d'une façon aussi brutale que cartoonesque. Trois frangins soudés qui, sous l'influence de leur père, entraîneur et lui-même ancien catcheur, sont devenus des rois de la baffe et du plaquage au sol. Si le film s'attarde trop sur de nombreux zigzags émotionnels sur fond de conflits intimes et de drames familiaux, on restera impressionné par Zac Efron, surtout connu pour avoir été le bellâtre de service dans des comédies romantiques et niaises ("17 Ans Encore" ou la franchise des "High School Musical"). Pour son rôle de catcheur, l'Efron a donc pris autant de muscle que De Niro de graisse pour "Raging Bull". Et côté acting, il est vraiment émouvant en Américain quasi bouseux au physique macho mais au mental profondément doux et humain (*en salles le 24 janvier*).

La Zone D'Intérêt

Grand Prix au dernier festival de Cannes, le dernier film du rare Jonathan Frazer (trois longs-métrages en trente ans, dans une carrière consacrée principalement aux clips) a un tout petit point commun avec "Les Rats De Manhattan" de Bruno Mattei, classique absolu du cinéma d'exploitation absurde. Dans le film de Mattei, situé dans un paysage post-apocalyptique, un acteur ouvre une porte, puis la referme illico avant de hurler à pleins poumons : "*Il y a des milliers de rats derrière cette porte !*". Dans "La Zone D'Intérêt", c'est presque pareil. L'horreur est là, mais on ne la voit jamais. Pendant 1 h 46, on s'immisce dans le quotidien familial du nazi Rudolph Höss, dont le job consiste à faire massacrer des milliers de juifs. Pendant que sa femme aimante s'occupe du jardin et de la marmaille, à quelques mètres de là, derrière les hauts murs bétonnés du camp de la mort, on extermine des milliers d'innocents. D'un côté la banalité d'une vie de famille ordinaire, et de l'autre l'enfer absolu. Certes, le pari est stylistiquement réussi. Jusqu'à la bande-son, très travaillée, qui fait deviner le cauchemar derrière la quiétude ambiante. Mais pour le coup, a-t-on le droit de dire que le parallèle glacial et constant entre ces deux mondes finit par devenir un peu répétitif et léthargique jusqu'à supprimer tout semblant d'émotion (*en salles le 31 janvier*) ?

La Zone d'Intérêt

Faute de goût abyssale

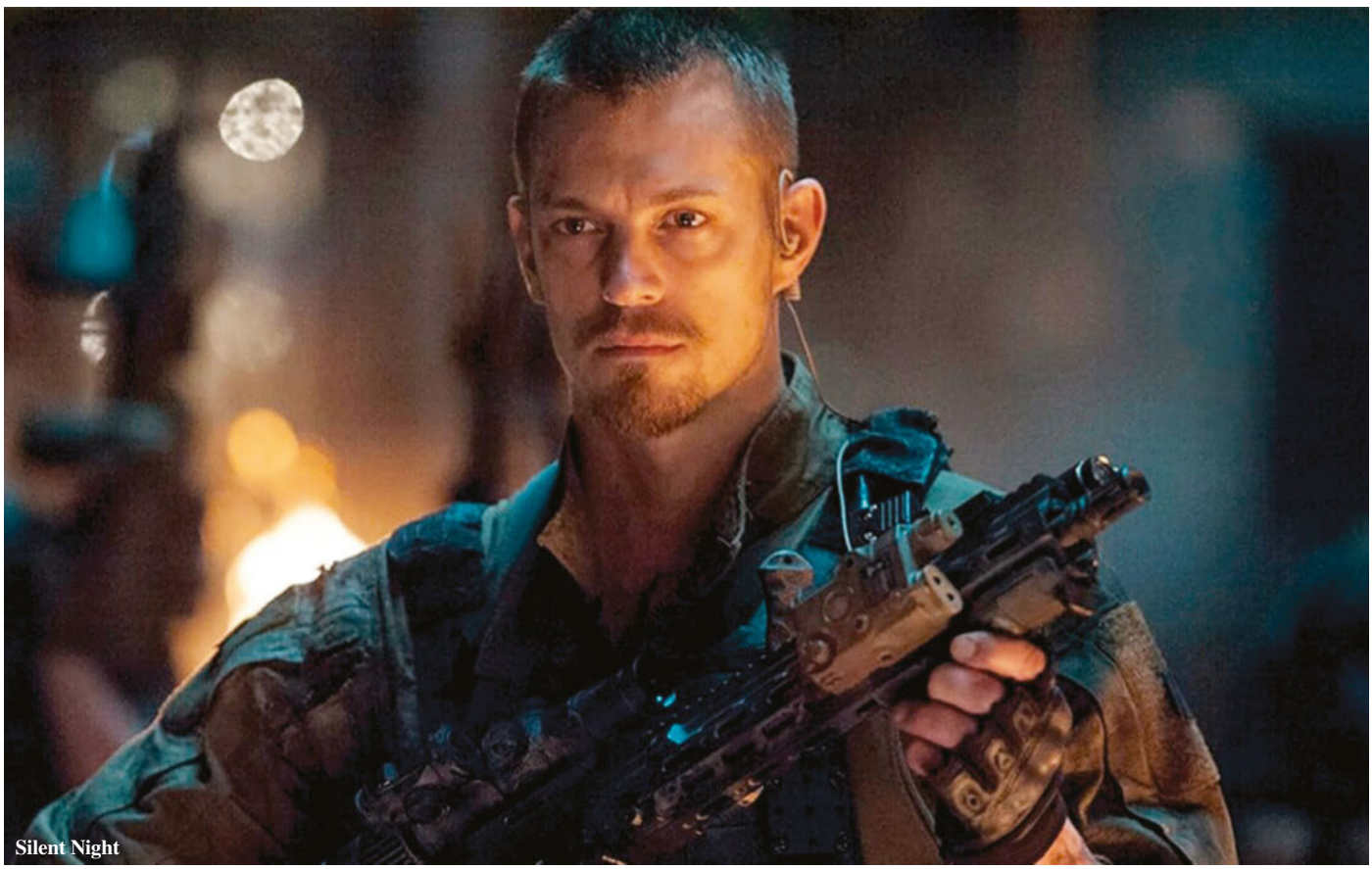
Amelia's Children

Amelia's Children

Le cinéma fantastique portugais est tellement rare que l'on ne pouvait qu'être intrigué par "Amelia's Children" de Gabriel Abrantes. On suit le parcours prétendument cauchemardesque d'un homme qui, accompagné de sa copine, part dans le nord du Portugal pour retrouver son frère biologique et sa mère qu'il n'a jamais vus. Avec émotion pour les retrouvailles puis horreur quand il plonge au cœur de quelques secrets glauques familiaux enfouis depuis des lustres. Pourquoi pas ? Sauf qu'il y a un hic : le maquillage outrageusement grotesque de la mère, censé être suffisamment malsain pour mettre le spectateur dans une ambiance mortifère. Mais c'est tout l'inverse qui se produit : on est carrément gêné par les couches de latex, et surtout la bouche exagérément lippue de ce *monstre* censé être une sorte d'ogresse ayant une domination totale sur ses fils. Une faute de goût abyssale, loin d'être rattrapée par le jeu des acteurs digne d'une telenovela brésilienne ou par d'autres séquences *mélodramatiques* sur fond d'inceste, de traumas enfouis et de lutte fratricide maladroitement grand-guignolesques (*en salles le 31 janvier*).

Silent Night

Six ans que John Woo, roi absolu des polars de Hong Kong des années 1980/ 90 ("The Killer", "A Toute Epreuve") n'avait pas tourné. Et le revoilà signant, à soixante-seize ans, une série B lambda pour le compte d'Amazon. Ultra basique, certes, bien moins élégante que les films de sa période asiatique et presque au même niveau que ceux de sa période américaine (excepté son chef-d'œuvre "Volte/ Face"). Bon, en soi, le scénario n'a rien d'encourageant. Suite à une rixe entre bad guys de pacotille, une balle perdue tue le gamin d'un homme qui, fou de fureur, entame une longue balade vengeresse, avec six mois d'entraînement intensif pour bander ses muscles, donner du poing correctement et devenir un as de l'arme à feu. Passé les quelques tics propres au cinéaste (envol d'oiseaux au ralenti, sentimentalisme niaiseux), la partie *dure* est d'une efficacité bien plus teigneuse que les trois quarts des séries B d'action sortant en VOD (*en diffusion sur Amazon Prime*). ❑


Silent Night

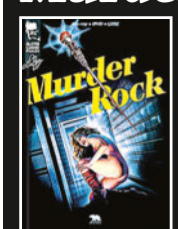
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Berlin

Le plus cinglé de la bande

Avec ses twists incessants, son hystérie pétaradante et ses personnages aussi enclins au romantisme bestial qu'à l'amour de l'argent, "La Casa De Papel" a surexcité les neurones des spectateurs du monde entier, tous devenus accrocs à l'une des séries les plus emblématiques de Netflix. Quelque part, l'équivalent télévisuel des *caper movies* (films de casse et de braquage) les plus funs de l'histoire du cinéma. Du "Pigeon" de Dino Risi à "L'Affaire Thomas Crown" de Norman Jewison en passant par "Mélodie En Sous-Sol" de Henri Verneuil et l'indispensable "Heat" de Michael Mann, pour ne citer que quelques-uns des meilleurs. Mais comme toute série qui cartonne, "La Casa De Papel" a fini par s'épuiser en fin de saison. Surtout la cinquième et dernière, où une grande partie des fans de la première heure ont déserté la sympathique bande de braqueurs, la faute à une accumulation invraisemblable d'actions et de redondances scénaristiques, pourtant inhérentes à la charte de la série. Malgré tout, "La Casa De Papel" nous manquait gravement. Que faire alors ? Eh bien un spin-off, en reprenant simplement l'un des personnages pour en faire le héros de sa propre série. Qui alors ? La sexy et impulsive Tokyo ? Le spécialiste en électronique Denver, surnommé *le Mozart des ordinateurs*, le testostéroné Rio, capable de péter un câble à chaque instant ? L'as de la fausse monnaie et amoureuse éperdue Nairobi ? Ou alors Le Professeur, chef surdoué de la bande de voleurs, capable de résoudre n''importe quelle situation en un quart de seconde ? Au jeu des sept familles, on prendra donc Berlin, finalement le plus cinglé et charismatique de la bande. Avec ses défauts en pagaille (manque d'empathie envers autrui, frimeur, hâbleur, sûr de son génie), il aime être le cerveau de son propre cerveau. Après le braquage du millénaire — celui de la maison royale de la Monnaie d'Espagne dans "La Casa De Papel" —, on le retrouve quelques années en arrière pour conceptualiser un (haut) vol, certes, mais nettement plus léger. A peine 44 millions de dollars de bijoux bien planqués dans le coffre-fort soi-disant inviolable d'une banque parisienne. Aidé par cinq nouveaux venus qui gèrent chacun leurs propres traumas, "Berlin" est plus courte que la série d'origine (huit épisodes à la durée plus restreinte), tout en restant très portée sur le suspense digne d'un vieux serial d'antan et sur le romantisme si outrancier qu'une certaine ironie est également de mise. Surtout à travers le personnage de Berlin qui, engoncé dans une love story abyssale, joue un dragueur si caricatural et suave que la série navigue constamment entre premier et troisième degrés. Moins imposant niveau adrénaline que "La Casa De Papel", "Berlin" reste tout de même totalement jouissif à suivre dans ses rebondissements sans fin *(disponible sur Netflix).* ❑

Murder Rock



(Artus Films)

Après avoir tâté de tous les genres dans les sixties/ seventies (comédie, western, épopée historique), Lucio Fulci a rencontré un immense succès international quand il s'est mis à réaliser, au début des années quatre-vingt, des films d'horreur aux scènes gore putrides et à la poésie macabre ("L'Enfer Des Zombies", "Frayeurs", "La Maison Près Du Cimetière" et surtout "L'Au-Delà", son chef-d'œuvre). Puis son filmage a commencé à péricliter sévère. Très déceptif à l'époque de sa sortie, son "Murder Rock" (1984) a fini par prendre une patine très kitsch — et aussi, dans une certaine mesure, très cool. Surfant sur le succès mondial de "Flashdance", il a donc mis en boîte ce giallo musical où des élèves sexy (et nues pour certaines) d'une académie de danse de New York sont horriblement décimées par un tueur dingo à coups… d'épingles à chapeau. Lourdement ancré dans son époque (coiffures choucroutées, fringues disco, séquence de breakdance, images au look de clip des eighties), "Murder Rock " finit par devenir un petit plaisir coupable au fil de sa vision. Et ravira, qui sait, les fans du claviériste Keith Emerson (ici sans Lake et sans Palmer) qui, dit-on, empocha une grosse partie du budget pour composer une BO également foutrement datée.

Images

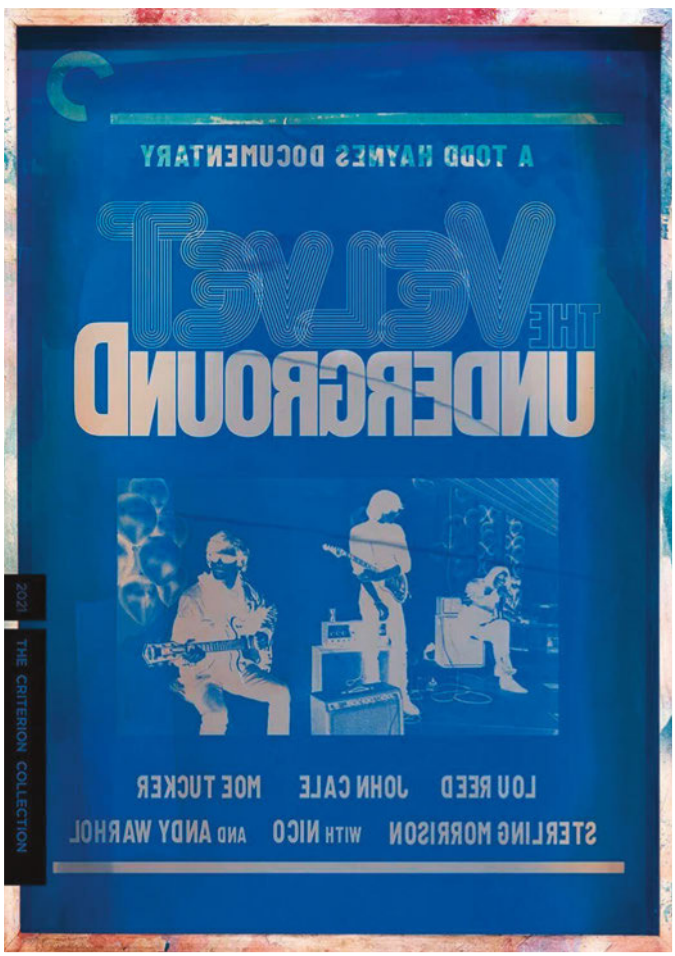
PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

Ce qu'il faut de mystère

"The Velvet Underground"

Criterion et Apple TV+



C'EST L'OCCASION QUI FAIT LE LARRON. Actuellement sur les plateformes de streaming (Apple TV+ via Canal+ en France) et disponible à la vente en Blu-ray 4K distribué par Criterion, le neuvième long-métrage de Todd Haynes sur ce groupe désormais mythique qui s'est formé à New York il y a pile-poil soixante ans vaut bien un coup de projecteur de janvier. C'est à Haynes, certains lecteurs s'en souviennent peut-être, qu'on doit "Velvet Goldmine", film glam controversé, mais soutenu par Rock&Folk à sa sortie en 1998, et finalement devenu culte, comme le constatera l'excellent Stephen Dalton deux décennies plus tard. Depuis, le réalisateur américain en a tourné d'autres, généralement bien perçus par les médias (ça n'est évidemment pas un gage de qualité…), dont "Far From Heaven", "I'm Not There" ou "Carol". Accueilli fraîchement à Deauville en septembre 2023, "May December" lui a donné l'occasion de filmer une nouvelle fois son actrice fétiche, la troublante Julianne Moore. "The Velvet Underground" est un documentaire de commande dans lequel Todd Haynes s'est impliqué dès 2017 et dont la première a eu lieu à Cannes quatre ans après. Il a pu bénéficier de la collaboration des trois membres survivants du groupe, John Cale, Mo Tucker et Doug Yule, même si la présence de ce dernier se limite, en fait, à sa voix off. Quelques interventions de Nico et Sterling Morrison, décédés, ponctuent ce doc qui fait évidemment la part belle à celles de Lou Reed, omniprésent. Sa sœur, des amis à lui, le compositeur La Monte Young, l'incontournable Danny Fields et quelques ex-stars de la Factory ont également été interviewées et, sans surprise, le témoignage de Jonathan Richman, qui a côtoyé le groupe très jeune, est particulièrement pertinent. On entend aussi, dans "The Velvet Underground", les voix d'autres disparus tels que Delmore Schwartz, Billy Name et David Bowie. Le documentaire est dédié à Jonas Mekas, réalisateur avant-gardiste et archiviste réputé, décédé en 2019, qui a côtoyé le groupe et Andy Warhol, et a vraisemblablement fourni à Haynes des images rares. En vérité, il y a énormément à regarder dans "The Velvet Underground" car il est souvent en split screen. Les yeux des spectateurs peuvent être attirés par un visage à droite et le groupe en live à gauche. De la même manière, lorsqu'il n'y a qu'une séquence à l'écran, elle peut être d'un côté ou de l'autre, et rarement au milieu. Evidemment, ce parti pris arty sied au sujet que Todd Haynes traite de façon chronologique. Dans leur récit, à la fois sobre et précis (et parfois drôle lorsque Mo Tucker parle des hippies…), les interviewés mentionnent l'essentiel tout en laissant planer *ce qu'il faut de mystère*. L'enfance et l'adolescence de Lou Reed sont traitées avec tact, sans occulter ses traumatismes, mais sans essayer de faire croire qu'à eux seuls, ils ont défini sa personnalité. Dans le même esprit, les interventions brillantes de Cale, notamment à propos de la formation du groupe et sa quête d'identité musicale, apportent de l'eau au moulin sans occasionner de tsunami. Le rôle d'Andy Warhol, un genre de publiciste de luxe en fait, est aussi abordé avec justesse. L'attirance des hommes et des femmes proches du groupe pour Lou Reed n'est pas tue, pas plus que sa dépendance aux drogues dures. De larges extraits de la chanson "Heroin" pimentent d'ailleurs la bande-son, et la scène finale montre Lou au Bataclan en 1972, en train de l'interpréter (au chant et à la guitare) avec John Cale à l'alto et Nico à leurs côtés. D'une durée de près de deux heures "The Velvet Underground" file comme une flèche tirée par un arc, et on prend parfaitement la mesure de ce que ce groupe fondateur, qui n'a pourtant existé que peu de temps, a apporté. Les tensions multiples, l'éviction de Nico, puis celle de Andy Warhol, les départs de John Cale, Lou Reed puis finalement de Sterling Morrison sont évidemment évoqués, mais sans fiel et avec le recul nécessaire pour bien les appréhender. Le film tend à démontrer que le Velvet Underground ne rimait plus à rien sans Lou, mais dans l'inconscient collectif des amateurs de rock, le groupe n'a jamais cessé d'exister. Sans paraphraser Brian Eno, on doit rappeler que son impact, sur les musiciens, a été et continue d'être énorme. Enfin, détail qui a de l'importance, John Cale publie toujours d'excellents disques. "Mercy", son dernier, était, de très loin, un des meilleurs de 2023. ❑

Photo MGM/ Verve-DR

The Velvet Underground & Nico

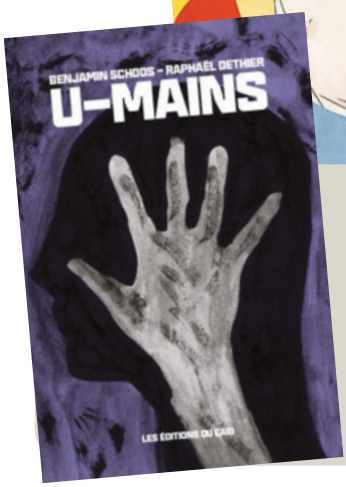
A lire en écoutant “32-20 Blues”

Théophile Sutter, auteur prévoyant pour ses amis musiciens, vient de réaliser **“Zikmu - L’Abécédaire Musical”** (Gautier-Languereau), un tout-carton à découvrir et offrir en cette période post-fête où les étrennes ne demandent qu’à être investies. En 26 illustrations entre pop-art et pictogrammes, l’ouvrage est une sorte de panorama simplifié du monde de la musique où les tout-petits peuvent apprendre très tôt à discerner le bon grain de l’ivraie dans ce milieu sans pitié. Ainsi, si les différents instruments de musique sont proposés, certains écueils le sont aussi avec la double page consacrée à l’impresario qui devrait en effrayer plus d’un. En plus d’être amusant, ce petit livre risque fort d’inciter les enfants à passer à l’étape supérieure au prochain Noël en réclamant une batterie, un xylophone ou, plus drôle, un système de karaoké pour chanter faux les génériques des animes manga et autres émissions de télécrochet.

Afin de bien commencer l’année, Nicole Bertolt (mandataire du fond Boris Vian) et le dessinateur tchèque Penograf se sont attelés à mettre en case **“Trouble Dans Les Andains”** (Fayard), un conte écrit par l’auteur de “J’Irai Cracher Sur Vos Tombes” au cours de l’hiver 1942-1943, une époque où le simple fait de s’évader par le rire était déjà une forme de résistance à l’occupant. Considéré comme le premier écrit de Vian, le texte raconte les tribulations de différents personnages farfelus à la recherche d’un mystérieux objet. La narration est un exercice de haute voltige digne des plus grands trapézistes du stylo sans limite à l’imagination. Pour cette adaptation graphique, Penograf restitue la dynamique du langage Vian tout en y ajoutant une couche d’un surréalisme graphique plutôt bien vue. Si l’approche particulière peut sembler bizarre au premier coup d’œil, il suffit de quelques mots pour entrer dans une histoire aussi joyeuse qu’addictive.

En 2008, Frantz Duchazeau met en scène le personnage de Meteor Slim, un musicien fictif qui croise la route de Robert Johnson, une vraie légende du blues qui promet de l’aider dans sa quête impossible. Seize ans plus tard, l’auteur propose **“Les Derniers Jours De Robert Johnson”** (Sarbacane), une biographie sans aucune concession ni glamour pour raconter la déchéance du musicien, réalisée dans un noir aussi somptueux que tragique. Duchazeau fait le choix de mettre en avant l’alcool, la drogue et tout ce qui a accompagné Johnson jusqu’à sa dernière demeure. D’un réalisme qui pourrait inspirer Ken Loach, la BD est une succession de scènes dérangeantes qui remet dans son contexte social la vie de tous les jours d’un Noir avec une guitare dans le sud des Etats-Unis. A lire en écoutant “32-20 Blues”.

Née franco-américaine par les joies d’un mariage brinquebalant, Niki de Saint Phalle est devenue, par la seule force de ses créations, une des artistes les plus importantes de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Pourtant, à la lecture de la biographie graphique **“Shooter La Vie”** (Editions Eyrolles), que lui ont consacrée Monica Foggia et la dessinatrice Valeria Quattrocchi, le chemin vers la reconnaissance artistique de celle qui a tout fait pour faire exploser les murs d’une société carcérale pour les femmes est loin d’avoir été un long fleuve tranquille. Née dans une famille aristocrato-bourgeoise où la condition féminine est régie par des règles patriarcales écrasantes, la future artiste constate très rapidement que la société est le premier obstacle à abattre avant de devenir une femme libre. Après un traitement psychiatrique électrique qui n’est pas sans rappeler celui subi par Lou Reed, la jeune femme découvre la peinture dans l’asile où elle a été enfermée. Une fois libre, l’art sous différentes formes sera son armure pour la protéger d’un monde où la parité est souvent un vain mot, suivant une citation de Jean de la Fontaine où la couleur est absente. ❑



Le gros plan du Géant

Artiste protéiforme, Benjamin Schoos s’est fait connaître dans le rock alternatif belge des années 1990 à 2000 avant d’essaimer dans le fanzinat, collage, peinture et tous les moyens possibles et imaginables capables d’accueillir son imagination aussi fertile que débordante. Pour son premier roman graphique, “U-Mains” (Les Editions Du Caïd) avec Raphaël Dethier aux dialogues, l’auteur propose une histoire complètement déjantée où des extraterrestres prennent le contrôle de la main droite d’une partie de la population. Iconoclaste et ne respectant aucune règle de la BD classique, l’ouvrage met en scène un trio de personnages inspiré par Bertrand Burgalat, Lætitia Sadier (Stereolab) et Damo Suzuki du groupe Can en lutte contre Satan et ses alliés extraterrestres. Entièrement réalisée en noir et blanc, cette histoire à l’humour bien particulier aurait pu trouver sa place sans problème dans le “Métal Hurlant” de la grande époque.

Dents noircies au feutre

Le Rock'N'Roll Est Mort Mais Son Cadavre Encombre Le Monde

DIDIER BALDUCCI

Editions Mono-Tone

On ne voudrait pas vous déprimer en ce début d'année par ailleurs si apaisé et inspirant mais il va falloir aussi, à un moment, affronter une autre dure réalité qui nous touche particulièrement, la santé défaillante du rock, voire sa mort annoncée ou, pire, une intégration complète dans la section "patrimoine" du bouzin, bien rangé avec la musique classique, le jazz et l'opéra, et ce ne sont pas les pelletées d'ouvrages quasi universitaires parus sur le sujet qui vont nous rassurer. C'est du moins la théorie qui sous-tend le livre de Didier Balducci, iconoclaste énervé, musicien lui-même au sein des Dum Dum Boys et fondateur des Mono-Tone Records et Editions où il publie, entre autres, ce "Le Rock'N'Roll Est Mort Mais Son Cadavre Encombre Le Monde" et, hélas, trois fois hélas, sa triste théorie ne manque pas d'arguments convaincants. Pour tout vous dire, on vous citerait bien des pages entières autant pour leurs outrances que pour leur justesse : *"Etre tout à la fois une musique de jeunes jouée par des vieux et une musique de vieux jouée par des jeunes, non plus la bande-son d'un présent excitant et d'un futur exaltant mais celle d'un passé artificiellement et éternellement réactivé, réanimé, sa vie prolongée par un acharnement thérapeutique absurde et contre-nature, le laissant figé, comme momifié, paralysé par un torticolis géant à force de toujours regarder en arrière, perdant peu à peu son sens, sa sève et tout son sel pour ne plus être que la parodie (drôle ? sinistre ?) de ce qu'il fut, l'inverse de ce qu'il a un jour été, l'opposé de ce qu'il a pu autrefois représenter..."* ou — citation de Bob Dylan — *"Le rock'n'roll était une sorte de brique jetée dans la vitrine"* et on défie quiconque qui aurait vécu les années dorées de ne pas être un peu d'accord avec son *"l'histoire du rock'n'roll se répète deux fois, la première fois comme une tragédie, la seconde fois comme une farce"* en voyant les musiciens octogénaires autrefois officiellement rebelles engranger les millions dans des tournées industrielles entièrement centrées sur leur passé glorieux sans plus jamais y apporter un souffle nouveau. Mais Balducci ne se contente pas de vitupérer, il argumente, explique, soutient, et sa logique est souvent imparable. S'il caricature souvent, le fond est juste et souvent drôle : *"Et quand tout, absolument tout, sera 'culte', 'vintage' ou 'incontournable', quand on aura tout redécouvert, quand on aura tout réédité, que fera-t-on ? A part recommencer à tout rééditer à nouveau en repartant du début ?! Et à remasteriser, encore et encore... et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps... Les années 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... 60, 70 et 80... et puis encore les années 60, et puis encore les années 70 et puis encore les années 80... POUR LES SIÈCLES DES SIÈCLES"*. Alors, oui, c'est un peu passéiste diraient certains, des délires de boomer diraient d'autres et vous pouvez bien le traiter de vieux con si vous voulez, il s'y attend et s'en réjouit d'avance. D'aucuns pinailleront sans fin sur ses évidents partis-pris mais dans le fond, c'est difficile de nier qu'au rayon nouveautés, c'est pas le rock qui est le plus lumineux de la guirlande. Selon Balducci, c'est encore plus clair : *"SI C'EST DU ROCK, CE N'EST PLUS NOUVEAU ET SI C'EST NOUVEAU... CE N'EST PLUS DU ROCK"*. (Oui, il n'est pas content et comme tout bon boomer, il met des majuscules pour le signifier) mais tous, dans le fond, nous savons — et redoutons — qu'il n'ait raison sur toute la ligne et que non *"il n'y aura pas de remontée en première division, plus de Technicolor, plus de CinemaScope, plus rien. Plus en tous cas pour ceux qui savent ce que fut le rock'n'roll, ce qu'il devrait être, ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne sera jamais plus"*. Attention, Balducci envisage toutes les possibilités pour changer l'inéluctable dégradation, voire un rock'n'roll Komintern qui espionnerait et harcèlerait les égarés mais, malgré sa fougue, on ne croit guère à un avenir radieux là non plus. Notons que l'auteur insère dans sa diatribe un long texte quasi autobiographique, plein de très très longues, quoique peu proustiennes, phrases un peu noyées d'un flot de "&" assez déconcertant à la longue mais voilà, on ne se refait pas, on est rock ou on ne l'est pas et ça, indiscutablement et dans le meilleur sens du terme, Balducci l'est, là.

TB Jerck XXX,

Une Etude De La Graphomanie Vinylique

DIDIER BALDUCCI & PHILIPPE NICOLE

Editions Mono-Tone

Mais il n'est pas que ça et sort aussi, avec son compère Philippe Nicole, musicien, auteur et mirifique disquaire de Tulle où il officie sous le nom "The Rev'" un petit ovni barré et marrant "TB Jerck XXX, Une Etude De La Graphomanie Vinylique" dont la révélatrice photo de couverture, ce portrait de Gloria Gaynor cruellement édentée au Bic bleu et annotée d'un *"Disco de merde"* — que nous tous ici aurions sans doute pu écrire dans les mêmes circonstances, on pensait aussi que c'était de la merde — indique clairement l'angle d'étude des zigotos : l'écrit buissonnier exclusivement sur support de pochette de vinyles, ô vaste sujet ! Car si la plupart de ses ajouts consistaient en une simple affirmation de propriété, un prénom donc, pour éviter de se le faire piquer en boum, ou des bons vœux genre *"bon anniversaire Machin"*, certains, déjà, jugeaient eux, les disques, les analysaient avec des mini critiques maison : *"Mauvais !"*, *"Spécial"* ou les notaient avec de plus complexes systèmes généralement fondés par un intensif usage de feutres de couleur et de croix : TB Jerck XXX était donc un Très Bon Jerck, et les trois X le soulignaient. Bites, poils rajoutés aux entrejambes féminins, seins dardés au feutre — et même croix gammées, exclues de l'ouvrage — ou dents noircies au feutre constituaient bien le gros des œuvres, mais les compères savent y lire mille autres choses que leur érudition décortique joliment et toujours avec une tendresse amusée. A lui seule, le conte de la mystérieuse et généreuse Ravina essaimant ses perles est un peu le Grand Meaulnes du rock, envoûtant et troublant. Bref, drôle, nettement dingue et étonnamment intéressant — vu le sujet de départ quand même —, ce traité d'anthropologie d'un monde disparu est un petit régal qui réjouira ceux qui ont connu ces années vintage de liberté, et sidérera sûrement les *p'tits jeunes* élevés aux boîtiers en plastique. ❑

PAR MATTHIEU VATIN

Fines moustaches et lunettes fumées

Gaétan Nonchalant

13 DÉCEMBRE, PETIT BAIN (PARIS)

Après s'être produit en terrasse puis au bar du lieu, c'est la consécration pour le Rouennais qui célèbre la sortie de son remarquable premier long format, "Changement De Programme", écrit entre 2016 et 2020, en tête d'affiche de l'équipement culturel flottant. L'humble Gaétan a pris son temps mais atteste, en une courte heure et treize perles alignées, d'une audace pour une pop subtile aux paroles faussement absurdes qui lorgne par moments vers le lo-fi de Mac DeMarco ou Connan Mockasin ("Les Légumes"). Les apparitions s'enchaînent et, après Blumi et son mirifique solo de flûte traversière sur "Salle D'Attente", c'est au tour de Michelle Blades de rejoindre le chansonnier sur le probant "Programme TV", avant que celui-ci, seul à la guitare, n'entame "Bérézina" reprise en chœur par un parterre connaisseur. Chic !

Gaétan Nonchalant

Photo Alice Lépée

Unschooling

14 DÉCEMBRE, MAROQUINERIE (PARIS)

Autre groupe rouennais en virée parisienne pour fêter la sortie de son premier album "New World Artifacts", Unschooling apparaît en grande forme après une tournée en Angleterre où le quintette et son art rock ont été apparemment bien accueillis. Basse six cordes, guitare qui en recense douze, les cinq musiciens forment une minutieuse et complexe alchimie qui impressionne par sa virtuosité, hypnotise avec ses plans répétitifs aux nombreuses subtilités pop avant de dérouter par un changement de direction musicale soudain. Peu bavard, Unschooling se focalise sur sa musique et cisèle une fabuleuse odyssée post-punk cérébrale. Une heure dix pied au plancher, la grande essoreuse a fonctionné et la claque est assénée.

Unschooling

Photo Alice Lépée

Pop Crimes

15 DÉCEMBRE, BOULE NOIRE (PARIS)

Supergroupe de musiciens aux cœurs abîmés par diverses expériences décevantes, le quatuor blinde l'ancienne goguette à l'occasion de la sortie de son réussi premier disque, "Gathered Together", recueil de dix titres à l'élégance indé nineties distinguée. Mais clairement pas dans la facilité, ouvre le set avec la merveille rêveuse "Up To The Moon" qui invite au voyage introspectif avant de s'élancer dans une joyeuse heure célébrant l'amitié et la renaissance. Guitares accrocheuses sur "Goes" issu de leur premier EP, "Debuts", qui avait agréablement rythmé la rentrée 2020 puis "My Friends " sonnant très Pixies avec sa basse rebondie mise en avant. Romain Meaulard et sa troupe allient avec brio chansons pop et énergie rock à la Pavement, avant de clôturer la soirée sur l'heureuse mélancolie de "No More Cryin'".

Extraa

16 DÉCEMBRE, INTERNATIONAL (PARIS)

C'est le marché de Noël indé du club de la rue Moret, avec stands de disques et soirée concerts séduisante dans la cave, dont la prestation attendue des Angevins d'Extraa. Venu présenter son second album "Out Of Phase" après un prometteur premier disque, "Baked", sorti en 2020 et qui aurait mérité mieux sans la pandémie, le groupe semble avoir trouvé la pertinente formule entre chansons pop sautillantes et compositions psyché délicates à tiroirs. De la fascinante "In Or Out" au mini-tube réjoui de "Blue Jeans" en passant par l'entêtante "Turn On The Lights", ces musiciens talentueux se mettent au service des mélodies

et affichent des moyens au niveau de leurs ambitions avec des arrangements malins et une Alix Lachiver captivante au chant et au charisme indéniable.

Biche
- Le Noël Du Motel
18 DÉCEMBRE, PETIT BAIN (PARIS)

L'institution indé parisienne célèbre sa fête de Noël avec un concert du quintette des Yvelines qui semble excité à l'idée de retrouver la scène après un long silence durant lequel le groupe a pris le temps de réfléchir et penser la suite du sublime "La Nuit Des Perséides". L'efficace récréation néo-psyché "Kepler, Kepler" ouvre le set avec enthousiasme avant d'enchaîner sur "Le Laboratoire", toujours aussi onirique, mais c'est la suite qui va s'avérer déconcertante avec de nouveaux morceaux aguicheurs à souhait et aux titres aussi intrigants que "Déjà-Vu" ou "Le Mont Ventoux". Margaux d'En Attendant Ana semble de plus en plus intégrée au processus créatif de Biche qui l'invite sur l'étonnant "Americanism" dans la lignée du dynamique "Discipline". Cadeau surprise, "Lovebirds", tiré d'un split EP avec Pearl And The Oysters, est également interprété pour le plus grand bonheur des fans lors d'une soirée pleine de réjouissances.

Marek Zerba
20 DÉCEMBRE, SUPERSONIC (PARIS)

Release party de "Fiasco" ou fête de Noël avant l'heure ? Compliqué de s'y retrouver lorsque les fines moustaches et les lunettes fumées de Marek Zerba retrouvent sur scène Sheitan And The Pussy Magnets pour une version rigolarde de "La Fille Du Père Noël" de Jacques Dutronc. Le trublion a, en tout cas, décidé de finir l'année en beauté, peut-être avec une gueule de bois à la vodka, et interprète avec un trac non feint "Akoibon", ritournelle aux paroles crétines mais à la structure musicale obsédante. Musicien limité mais qui sait parfaitement s'entourer, le dandy déglingo encourage à streamer sa pop plus sérieuse qu'on ne le pense, se lance dans une imitation de Shirley sans Dino avant d'annoncer un troisième opus pour 2024.

The Arrogants
- Mods Party
23 DÉCEMBRE, INTERNATIONAL (PARIS)

Pour anticiper le long tunnel gastronomique des fêtes de fin d'année et la trêve des concerts, cette chouette soirée dédiée à la cocarde tricolore, avec en tête d'affiche The Arrogants, avait de quoi ravir les derniers amateurs de musique live. Ces fieffés branleurs, adeptes d'un garage fiévreux et adoubés par Pete Townshend, défendent "Brainwash", leur second disque, avec énergie et semblent incarner le futur du rock français chanté en anglais. Signés sur l'exigeant label londonien Dirty Water Records, ils dédicacent "No Plan" à Anne Hidalgo, freakbeat débraillé évoquant les regrettés Thee Vicars avant d'être rejoints sur scène par le grand frère Thomas Baignères et de clôturer 2023 avec panache par une reprise enlevée de "Gloria".

MATTHIEU VATIN

Photo Gérald Chabaud

The Arrogants

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Sous la dictature statistique on perd à tous les coups. Non seulement le rock était déjà devenu, face au rap à clics, l'équivalent du jazz Nouvelle-Orléans lors de son propre avènement, mais il est désormais relégué, comme presque tous les autres répertoires, dans les catacombes du streaming.

Lorsqu'un album qui a coûté 50 000 euros culmine à quelques milliers d'écoutes, cela signifie que ses recettes numériques ne dépasseront guère 1% des dépenses. Ce n'est pas la faute du streaming, et ce n'est pas en le punissant ou en le surtaxant comme cela vient d'être fait que ça va s'arranger. S'en prendre à lui, c'est accuser le microsillon en 1958. A l'arrivée du 33 tours, un représentant de Vogue, dont il était alors le plus intrépide directeur artistique, avait lancé à Jacques Wolfsohn : "*Le disque, c'est fini*".
– Pourquoi ?
– J'vends plus d'aiguilles (pour les gramophones qui lisaient les 78 tours)…"

Aujourd'hui, le streaming rapporte, mais il ne rapporte plus aux mêmes. Bob Lefsetz : "*D'abord et avant tout, Spotify ne vous arnaque pas, absolument pas. La société suédoise verse une telle part de ses revenus aux détenteurs de droits qu'elle a du mal à rester rentable. De plus, contrairement à presque toutes les entreprises technologiques encensées, le service ne réalise pas d'économies d'échelle, c'est-à-dire que les coûts augmentent proportionnellement au volume. Mais nous sommes toujours en colère. Eh bien, permettez-moi de dire que le paradigme est passé de la vente à la consommation. Si votre chanson est écoutée, vous êtes payé. Et si ce n'est pas le cas, vous ne l'êtes pas. Certains se lamentent sur l'ancien temps des ventes physiques... A l'époque où on ne pouvait pas participer du tout, parce que les coûts d'enregistrement, de fabrication et de distribution étaient prohibitifs. Maintenant, on peut faire tout cela sur son ordinateur portable, pour un prix minime, mais les gens aiment oublier ça.*"

On continue d'espérer, quand on fait un morceau, que le miracle surviendra, que la bouteille atteindra la rive, comme cette fille du Massachusetts dont le message à son papa décédé vient d'être retrouvé sur une plage de Gironde, ou le disc-jockey qui s'était enfermé dans le studio de sa radio pour passer en continu "Rock Around The Clock". Mais c'est impossible, les dés sont pipés. Les playlists des plateformes, opérées par celles-ci dans une opacité totale, ont remplacé les têtes de gondole des hypermarchés et des Fnac-Virgin d'antan. Les manipulations d'écoutes, des œuvres du domaine public, et maintenant les contenus générés par IA, vont finir le travail.

La seule réponse, la seule parade, c'est d'essayer de faire de la bonne musique. Dans la masse gigantesque de sorties, il y en a plus qu'il y a trente ans. Ainsi, le Lyonnais Grangousier, un de ces refuzniks de la pop, qui publie "Sur Les Fenêtres Du 28" (Edelweiss & Cow), entre réalisme poétique et funk mélancolique. Ou cet autre passionné passionnant, Mickael Dard. Sous le nom de Dear Boy, le Colmarien vient d'enregistrer "By Your Side", un EP de toute beauté (Fleshtone Records) dans lequel il joue tous les instruments (pour commander le 45 tours 4 titres, écrire à romain.blandre@bbox.fr).

Trente millions de receleurs : le New York Times annonce que la plainte de Spencer Elden, le bébé nu de la pochette de l'album "Nevermind" de Nirvana, qui demande depuis 2021 des dommages et intérêts pour usage commercial "*d'images à caractère pédo-pornographique*", vient d'être jugée recevable.

"How To Be A Rock Star", de Shaun Ryder (Allen & Unwin, 9,99 £, non traduit), est une régalade même si on n'est pas un inconditionnel du sujet. Comme pour "The Dirt", de Mötley Crüe, on ne peut pas accuser les Happy Mondays d'avoir ménagé leurs efforts pour nourrir le récit, ces années d'excès n'ont pas entamé la lucidité, l'humour et la franchise de l'auteur : "*Le public n'en a jamais assez des mythes rock'n'roll. C'est ce qu'il veut. Des légendes scandaleuses de sexe, drogues et rock'n'roll. Ils ne veulent pas que leurs rock stars soient des gourous à la vie saine qui font leur putain de yoga. Ils veulent que vous soyez plus grands que nature, que vous fassiez les choses qu'ils n'oseraient pas rêver d'accomplir. Ils veulent vivre le mode de vie rock'n'roll à travers vous. J'étais comme ça avant d'être dans un groupe. C'est ce qui m'a donné envie de me lancer. Alors ensuite, quand le groupe a commencé à attirer l'attention et que les gens voulaient des histoires de débauches outrancières, j'étais toujours plus qu'enchanté de leur offrir ça.*" La perte de prééminence d'un certain rock anglais à partir des bien nommés The Fall vient peut-être de là, un peu trop d'arrogance et d'attitude, d'esclandres pour ne pas désespérer le NME, un peu trop aussi de limitations techniques. Si vous aimez ce genre de musique (à juste titre) et que vous ne les connaissez pas, écoutez Inspiral Carpets, ou "Probably A Robbery" et "Biting My Nails", de Renegade Soundwave, sur leur premier album, "Soundclash" (Mute), sorti à la même période en 1989. Produit par Flood, qui va ensuite réaliser des exploits avec Depeche Mode et U2, c'est le cahier de style du meilleur des années quatre-vingt-dix, y compris dans les excès, malheureusement : RSW, qui n'étaient pas très yoga non plus, mettront cinq ans à terminer leur second album, qui était déjà quasi fini en 1990. Ils auront tellement fait défiler les bandes deux pouces en studio qu'il faudra les transférer sur de nouveaux supports.

"Bernard Herrmann" par Karol Beffa (Actes Sud, 20 €). Le compositeur d'Alfred Hitchcock et Orson Welles redoutait que le rock ait raison de la musique orchestrale au cinéma et que des épées comme lui se retrouvent sur la touche. Ce n'était pas encore le cas à son époque, les BO cuisinées avec des vieux tubes n'existaient pas. Heureusement, car nous n'aurions jamais eu "Les Oiseaux" au trautonium, ou son crescendo orchestral avec ses accélérations de caisse claire au début du thème de "Taxi Driver", plus proche de l'esprit du rock que bien des ersatz.

Clovis Goux, de plus en plus Ballardien, publie "Extrême Paradis" (Stock, 20,90 €), vrai roman par un vrai écrivain sur un futur qui sera bientôt réalité.

Au 7L, rue de Lille à Paris, dans le studio-photo-bibliothèque de Karl Lagerfeld, au milieu de ses 33 000 livres et des peintures musicales de Jean Pierre Müller, Sean O'Hagan chante et joue. Je vous parle souvent de ses canevas superbes, imprégnés de tropicalisme et de la "cathédrale d'harmonies vocales" (selon la belle expression de François Lesbre dans Le Berry Républicain) de Brian Wilson (il y a trente ans, Richard Branson lui avait d'ailleurs demandé de réconcilier ce dernier avec les Beach Boys). Sean s'apprête à enregistrer un album brésilien avec Chrissie Hynde, et le haut du panier du rap l'admire, Tyler, The Creator en tête. Avec Catastrophe, nous l'accompagnons au débotté. A la fin du concert, il annonce "*un morceau que vous ne connaissez pas ici*". Il commence seul en Do, pour que je puisse repérer les accords, ils sont moins acrobatiques que pour le reste de son répertoire (les deviner est parfois compliqué), ils sont simples et beaux, c'est "If I Had A Hammer", de Pete Seeger et Lee Hays, avec le texte d'origine qui n'a pas été aseptisé par l'adaptation française. Avec lui, la chanson devient extraordinaire, elle a la grâce de Nina Simone. Je le suis à la basse. Après un tour, il dit : "*On va sauter quelque part*", et il descend en Fa, "*C'est plus facile à chanter pour les garçons*", je ne savais pas. Je n'aurais jamais imaginé que je passerais un des meilleurs moments de ma vie en jouant "Si J'Avais Un Marteau". ❑

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

FOCAL

FOCAL ARIA EVO X | À partir de 799 €

Promesse de haute-fidélité

"Après dix ans de perfectionnement, le fabricant français présente les enceintes Focal Aria Evo X. Dotées des innovations les plus avancées de la marque, elles assurent de grandes émotions musicales et home-cinéma, le tout dans un design hautement raffiné orné d'un effet cuir et de verre."

Testé par Valentin, spécialiste hi-fi, sur le Blog Son-Vidéo.com

Découvrez l'unboxing sur notre chaîne YouTube

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H30-13H ET 14H-18H30

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM

Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.

DENON®

Écouteurs True Wireless Denon PerL

Créez un profil sonore personnalisé grâce à la technologie Acoustique Adaptative Masimo (AAT) pour un son optimisé spécialement pour vous.

En savoir plus sur denon.com